

Seyhmus Dagtekin
À la source, la nuit

roman



Robert Laffont

À LA SOURCE, LA NUIT

DU MÊME AUTEUR

Artères-solaires, poésie, L'Harmattan, 1997.

Les Chemins du nocturne, poésie, Le Castor Astral, 2000 (prix international de la poésie francophone Ivan-Goll).

Le Verbe temps, poésie, Le Castor Astral, 2001.

Couleurs dé mêlées du ciel, poésie, Le Castor Astral, 2003.

Seyhmus Dagtekin

À LA SOURCE, LA NUIT

roman



ROBERT LAFFONT

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2004
ISBN 2-221-10167-7

J'étais petit. Mon village était petit, je le sus après. Mais, quand j'étais petit, il était grand pour moi, grand à me faire peur quand je devais me déplacer d'un bout à l'autre.

C'était comme si je devais traverser sept pays et trois continents, autant de mers et autant de montagnes. Comme si je faisais le tour des cieux en hauteur et le tour des terres en profondeur. À chaque cent mètres, je changeais de territoire, je changeais de peau.

Tour à tour, j'étais le voisin, le cousin, l'étranger. J'étais l'enfant de l'ennemi, l'enfant des proscrits, un enfant égaré, perdu ou presque qu'on essayait de mettre sur le chemin du retour ou d'accompagner jusqu'à ses parents quand la bonté poussait un peu plus loin. La démarche, la parole, les cris ou les pleurs changeaient selon que je sois l'un ou l'autre, que j'aïlle dans une direction ou l'autre. Les débordements, les cris de joie et de jeux cédaient progressivement la place aux coups d'œil apeurés, aux renfermements, aux angoisses et inquiétudes quand le trajet était de notre maison vers le village

et le sens des émotions se renversait quand le trajet était dans le sens inverse, de l'extérieur vers notre demeure.

Bien sûr, il y avait la maison d'un tel oncle par ci, la maison d'une telle tante par là, sortes d'oasis sur le passage qui, d'un sourire, nous éclaircissaient le visage, nous donnaient une assurance pendant quelques pas. Mais cela passait vite et le trajet se prolongeait vers d'autres territoires jusqu'à nous emmener au paradis promis qu'était la maison de la grand-mère, la mère de ma mère, à l'autre bout du village.

L'ami, l'ennemi, l'étranger, le domestiqué et le sauvage, le champ et la forêt, la vallée et la montagne s'épalaient ainsi sur une longueur de quatre et une largeur de deux kilomètres que je parcourais dans tous les états et dans tous les sens avec de plus en plus d'aisance au fur et mesure que grandissait la distance que je pouvais couvrir en une seule enjambée.

Quand j'étais petit, ma vie se déroula dans cette immensité déjà plusieurs fois millénaire sur la terre. Cette terre qui avait de toutes les couleurs dans ses entrailles et nous en abreuvait selon la saison ou les humeurs du temps. Cette terre qui promenait sur ses flancs toutes les tortues. Ces tortues qui n'arrêtaient pas de nous conter dans leurs regards le souvenir des pierres que nos grands-pères avaient dû lancer sur leurs carapaces quand ils avaient notre âge. Elles sortaient leurs cous aussi secs, aussi ridés, aussi vieux que la terre et nous suivaient de leurs

doux regards avec un mouvement en lenteur et en grâce quand on ne les effarouchait pas d'un geste brusque et hostile.

Nous sommes tous de la terre et nous retournerons à la terre, nous disaient les grands, et nous nous approchions des tortues qui, dans leur marche si basse, si près du sol, se confondaient avec la poussière, avec les cailloux et nous invitaient à les voir plus près de la terre, à voir la terre de plus près.

Que les tortues soient de la terre, à la rigueur. Mais comment nous, avec notre chair à nous, notre sang à nous, pouvait-on être de la terre ? On voyait bien que le raisin, les figues, les poires sortaient de la terre, du moins que la vigne, le figuier, le poirier, que l'amandier étaient plantés dans la terre, que leurs fruits se mettaient à sécher dès qu'ils tombaient de leurs branches et que, en pourrissant, ils redevenaient terre, redevenaient poussière. Il en allait de même quand ils passaient par les entrailles de la tortue ou celles de l'homme. Mais comment les hommes et même les tortues pouvaient-ils être de la terre, eux qui marchaient sur la terre, qui s'élevaient de la terre, eux qui à chaque pas se détachaient et tentaient de mettre la plus grande distance entre eux et la terre ? Cela restait un mystère pour nous. Un demi-mystère, car quand on allait regarder les grands, à la suite d'un décès, creuser une tombe, on voyait sortir des os que l'on disait appartenir aux personnes mortes il y a longtemps. Ils essayaient bien sûr de creuser la tombe dans un endroit qui semblait vide, qui semblait libre, mais cela ne les empêchait pas de tomber de temps à

À la source, la nuit

autre sur ces os qu'ils mettaient de côté pour les déposer de nouveau dans la terre. Mais jamais de crâne, et je me demande où passaient les crânes qui devaient forcément accompagner ces os au tombeau. Je ne crois pas qu'on nous les eût cachés, au contraire, il y en avait qui se seraient fait un malin plaisir de nous faire peur avec. En plus, constamment aux aguets, on ne ratait rien de ce qu'ils faisaient, rien de ce qu'ils déterraient. Toujours est-il que, et cela demeure un mystère dans le mystère, je ne vis jamais de crânes quand j'assistais au déterrement de ces vestiges des anciens qui nous avaient précédés sur ces terres. On voyait donc que l'homme aussi pouvait redevenir terre en ne laissant que quelques os comme traces de son passage en ce monde. Mais comment pourraient-ils sortir de la terre, l'homme et la tortue, la chair et l'os, la sueur et le sang, le regard de la tortue et la parole de l'homme ? À voir de près, c'était ça le mystère.

Le mystère d'une pousse si tendre, si fragile, sortant de la terre mais si différente de la terre, le mystère de la rose couronnant la tige, arrêtant la course de la tige vers la lumière, le mystère de la chair couvrant sur toutes les surfaces comme à la recherche de quelques racines, tombant au bout de sa course, redevenant poussière.

On nous avait dit que la rose et sa senteur étaient de la sueur de l'homme, de la sueur du meilleur des hommes. L'homme était de la poussière mais il n'était pas destiné à rester dans la poussière. S'élevant de la terre, il pouvait atteindre le ciel en dépassant

À la source, la nuit

sant sa nature de poussière. C'était ça le but de son passage, le but de sa vie sur la terre. Il fallait admirer la rose mais ne pas s'y arrêter, elle n'était là que pour nous donner un aperçu de ce que serait l'éclosion dernière. Le bourgeon de la tige qu'est l'homme allait éclore sous d'autre cieux, pour d'autres yeux, nous disait-on.

Ce pas qui se détache et s'élève pour retomber de nouveau ne peut être que de la terre, nous disaient les grands.

On nous parlait d'une vallée dans un autre temps en l'absence de toutes terres et de tous cieux, d'une vallée accueillant d'innombrables petites vallées incrustées les unes dans les autres. On nous parlait de deux lettres, l'une comme s'élevant du ras d'un horizon, contenant la moitié de la terre, ce qui allait la dépasser et le firmament ; l'autre comme descendant du bas de cet horizon, contenant l'autre moitié de la terre, ce qui allait la traverser et le gouffre des profondeurs. On nous parlait d'un mot avec ces deux lettres. D'un mot qui aurait porté en germe tous les mots, d'un mot avec le germe de toutes les voix. On nous parlait de ce mot de deux lettres comme un éclair dévastant l'aube sur l'horizon. On nous parlait d'une pluie, d'un soleil, qui auraient fait suite à ce mot et de ces innombrables graines qui, sorties du mot, se seraient mises à germer et à pousser après l'humidité de la pluie et la chaleur du

À la source, la nuit

soleil. On nous parlait d'un vent qui se serait levé après la pluie et le soleil, d'un vent qui aurait donné aux graines chair et souffle, qui leur aurait enlevé l'excès de chaleur et d'humidité. Mais le vent, dans son ivresse, aurait oublié de s'arrêter à temps. Aucune créature n'est exempte de défauts, nous rappelaient les grands qui ne voulaient pas charger le vent à cause de son oubli. Et le coup de vent en trop aurait déraciné ces pousses en chair, les aurait éparpillées à travers les étendues qui étaient devenues cieux et terres à la suite du mot avec les deux lettres.

C'est pour cela que les hommes et les tortues se déplaçaient sans cesse et dans toutes les directions, avec l'espoir de retrouver leurs racines et de se replanter dans leur premier sol, nous disait-on. Parce qu'un premier sol, c'est comme un premier amour, c'est le premier des amours et on en garde une nostalgie, une envie d'aller s'y retrouver, y trouver le commencement de cette chose qui nous avait remué le cœur, qui, nous liant à ce qui nous entoure, nous avait sortis de la solitude de notre corps, de nos murs. Et toute nostalgie, toute envie serait l'effet de ce premier amour sur ce sol premier, l'effet du premier regard sur la face de l'ami qui se serait tenu devant les êtres se réveillant à la vie. C'est pour cela que l'homme, plus impatient que la tortue, imaginait de nouvelles manières et de nouvelles directions à ses déplacements en deçà et au-delà de la terre en devinant, en suivant la montée de l'une des lettres ou les courbures descendantes de l'autre pour précipiter les retrouvailles avec cette première

À la source, la nuit

terre, la terre du premier des amours, la patrie de ce visage premier sur lequel les êtres auraient ouvert les yeux. Mais, nous disait-on, chaque rencontre, chaque pas vers une rencontre a son décret et la précipitation n'amènera jamais une rencontre avant le terme.

Étant éloignées de toute précipitation, les tortues vivent longtemps, nous disaient les grands. Elles avaient gardé intact le secret et le souvenir des premiers jours. Et dans la patience conseillée à tout être, elles alignaient leur pas, l'un après l'autre, sur la longueur des temps qui nous séparaient du retour vers le premier secret, vers l'origine de tout pas et de toute précipitation. Aussi, elles étirent leur temps grâce à leur lenteur, ajoutaient-ils, grâce à leur regard qui perce sans cesse les signes de tous les êtres et les voit dans la transparence de leurs premières pousses quand ils venaient de s'éveiller au monde. Regard avec lequel elles entouraient les êtres en les couvant du souvenir de ce premier amour qui était la patrie commune de tout être.

Le jour des rétributions, quand le créateur définissait ceux qui allaient accompagner l'homme pendant sa traversée terrestre et qu'à chaque compagnon il proposait différentes possibilités pour faire la traversée, les tortues auraient choisi la lenteur et une longue vie pour pouvoir goûter le plus longtemps possible ce qu'elles n'auraient pu voir de près que très peu de temps, nous disait-on. Et ça leur aurait donné ce regard indéfinissable, irrem-

plaçable qui croisait le nôtre sur le chemin des champs ou des vignobles.

Ce regard qui embrassait dans sa douceur, baignait de ses lueurs tout ce qui l'entourait, ces pas qui comptaient, caressaient les cailloux dans leur lenteur, cette mâchoire qui, d'un bruit uniforme et continu, écrasait avec délicatesse les feuilles des vignes et, plus tard, le raisin quand les grappes parvenaient à maturité. Et ces pattes qui s'ouvraient comme quatre mains au désespoir de tous les cieus et ce cou ridé qui se tendait à se rompre à droite et à gauche dans l'espoir de toucher la terre quand elles se trouvaient renversées et que le rond de la carapace les empêchait de se remettre à l'endroit pour continuer leur lente pérégrination à travers champs et prés.

Mais l'homme trouvait la compagnie des tortues parfois inutile et même encombrante quand elles venaient se nourrir des grappes de raisin, de sa nourriture, de la nourriture consacrée à l'homme. Voir écrasé comme ça, profané ce fruit de paradis, ce fruit céleste dans la bouche de cette pauvre bête... Ce fruit que l'homme faisait pousser avec tant de sueur de son front, avec tant de lueur du soleil à travers le ciel. Était-ce possible, imaginable qu'après tant de labeur, de patience, tant de lente maturation, ce goût exquis coule à terre à travers la bouche de cette bête qui à d'autres moments se serait contentée d'une bouchée de terre comme repas? Mais elles étaient de passage et accompagnaient l'homme. Et, nous accompagnant, elles se nourris-

saient de ce qu'elles trouvaient au cours de leurs déambulations comme tout être dans le passage. Car même la terre qui donne racine à toute vie retire ses bienfaits quand elle n'est pas nourrie. Quelques sécheresses, quelques chaleurs, et elle sèche source et arbre qui en privent d'autres à leur tour. Les tortues étaient de la terre mais elles n'étaient pas plus endurantes que la terre. Elles pouvaient se contenter de peu, avec modestie et résignation mais il fallait que cette patience aboutisse un jour sur l'exquis, sur l'exceptionnel, même si cet exceptionnel était notre grappe de raisin. Elles se nourrissaient alors, comme la terre, et parfois leurs pas les guidaient près de nos vignes et elles s'invitaient à partager notre nourriture, les grappes qui dans leur abondance se rapprochaient de la terre jusqu'à la toucher, se mettant ainsi à leur portée. Elles n'allaient pas en chercher ailleurs, elles ne fouillaient pas le sol pour dérober ce qui était caché, elles ne grimpaient pas sur les branches pour s'emparer de ce qui leur était interdit, elles se contentaient de ce qui était à leur hauteur, en toute humilité.

Et une compagnie vaut quand même quelques grappes de raisin même si l'accompagné la trouve encombrante. D'autant plus, quand la compagnie se limite au passage en ce monde. La tortue est limitée à la vie terrestre, nous disait-on, elle ne va pas remonter avec l'homme vers sa destinée finale. Et puisque la tortue, contrairement à l'homme, n'allait pas retrouver ce fruit dans une autre vie, elle pouvait en mâchouiller quelques grains, abîmer quelques

grappes pendant qu'elle le pouvait et on n'allait pas lui tenir grief pour si peu.

Il faut dire que les tortues n'étaient pas les seules de la compagnie à s'inviter ainsi à partager la nourriture que l'homme aurait voulu garder pour lui. Le renard, le serpent, la perdrix venaient se servir de la même nourriture, sur la meilleure des grappes. C'était une douleur que de découvrir, un beau matin, la plus choyée, la plus entretenue des grappes dénudée de ses grains. Alors que nous-mêmes, nous n'osions la toucher, la laissant pour une grande occasion. Parfois, la trouvant encore acide et voulant la laisser accomplir sa maturation, on mettait un peu de temps à la revisiter. Mais il y en avait qui connaissaient les grappes aussi bien que nous, qui étaient plus assidus que nous dans leur passage auprès d'elles. Quand on repassait, on n'en trouvait que la carcasse pendante.

Mais ceux-là ne se faisaient pas prendre sur le fait et avaient des moyens efficaces qui les mettaient vite hors de portée de l'humain. Tandis que les tortues, plus lentes à se dérober, n'ayant ni moyens d'attaque, ni beaucoup de moyens de défense, étaient alors les plus à sa merci. Et en ce qui concerne la merci, l'homme ne donnait pas le meilleur exemple surtout dans le cas d'un mal trop visible, une carcasse de grappe n'était que trop visible, et d'une faiblesse criante du coupable. Quand les tortues étaient ainsi surprises, elles retiraient tête et pattes sous la carapace et se tenaient prêtes à encaisser les coups qui allaient s'ensuivre. Encaisser les coups sans laisser se défoncer la carapace, c'était leur pari,

leur courage qui forçait l'admiration une fois les coups terminés. Carapace défoncée, elles devenaient proie des fourmis et d'autres insectes qui ne tarderaient pas à grouiller autour de la chair ainsi offerte et qui trouvaient là, sous la carapace défoncée de la tortue, une occasion de festivité.

Après quelques jours, on retrouvait parfois la carapace vide et les regrets d'avoir ainsi massacré une pauvre bête, d'avoir interrompu le cours d'une vie qui coulait paisiblement à côté de nous et qui portait une partie de la nôtre dans le courant de la sienne.

Mais on oubliait combien chaque vie était précieuse quand on se mettait à lapider une tortue, ses pas ayant croisé les nôtres, même si, après coup, cela nous chagrinait, parce qu'une carapace vide c'était un peu comme une tombe qui s'ouvrait devant nos regards. Une vie qu'on avait renversée, une tombe qu'on avait provoquée et ne savait comment remplir. Elle se tenait devant nous et nous dévisageait avec son vide.

Ne sachant quoi en faire, on réduisait la carapace en miettes avec quelques cailloux de plus et achevait ainsi en deux temps l'exécution de la tortue. D'autres fois, quand la blessure n'était pas très grave, elles arrivaient à se retirer dans un abri pour s'y laisser réparer. Quelque temps ou quelques années après, quand on croisait une tortue avec une carapace cicatrisée, on ne savait jamais si c'était celle qu'on avait martyrisée ou une autre qui se serait fait marquer ainsi par nos grands frères ou nos pères.

A la source, la nuit

Les tortues vivent longtemps, nous disait-on, et elles avaient la mémoire longue, une mémoire qu'elles gardaient hors de notre portée, hors de la portée de nos cailloux et des blessures qu'on pouvait provoquer. Elles savaient laisser passer les blessures pour continuer, de leur pas mesuré, continuer vers le sol qui allait accueillir tout retour.

Elles vivaient près de la terre, les tortues. Elles vivaient dans la terre, de la terre, et la terre était chargée de leur passer un peu de son éternité qui était peu par rapport à l'éternité de la pierre, l'éternité de la pierre qui était moins que peu par rapport à l'éternité du ciel ou encore par rapport à l'éternité de l'eau... De cette eau, nous disait-on, d'où tout être prenait sa source, son départ et où tout retournait après avoir passé par la terre.

Terre qu'on piétinait tous les jours, qui reliait nos pieds à la mémoire des temps, et nos têtes, aux promesses du ciel. Terre qui abritait notre village, petit, quand de loin, je le revois perché dans le temps et les montagnes. Notre village qui était peu de chose dans ses montagnes, disparaissant derrière le moindre rocher, au détour du moindre virage. Il était de ce peu que les êtres et les choses traînent une vie durant sur la terre avant de retourner à l'eau. Mais il était très grand, immense même quand je me revois petit dans ses rues, sur ses rochers, quand je revois ma vie se dérouler sur son immensité plusieurs fois millénaire.

À la source, la nuit

Les maisons du village étaient alignées, comme sur un fil tendu, de l'est à l'ouest et s'égrenaient au rythme de nos pas tels les grains d'un chapelet quand on se déplaçait au long. Elles étaient sur une pente, face au sud avec des toits plats et des terrasses parfois plus vastes que les intérieurs. Par endroits, le fil des maisons se doublait, se triplait et les toits des rangées inférieures devenaient, durant l'été, des terrasses que les habitants des rangées supérieures utilisaient pour leurs dîners, leur repos ou leur sommeil.

Les murs épais des maisons, faits d'une double rangée de pierres et d'un mortier, mélange de terre et de paille, laissaient entrer l'extérieur, laissaient partir l'intérieur avec mesure. Les froids de l'hiver et les chaleurs de l'été devenaient plus supportables dans leur enceinte, cocon de bois, de pierre et de terre.

Le village, avec ses maisons et depuis toujours, était adossé au nord, au mont Kêmêl. Il s'y adossait dans une telle confiance aveugle qu'on ne trouvait, dans le village, pas une seule fenêtre ouverte sur le nord, sur le mont qui coupait les vents glacés de l'hiver et laissait passer les brises fraîches de l'été. Pas une seule fenêtre ne serait-ce que pour jeter de temps à autre un coup d'œil admiratif ou craintif sur le mont. Pas une lucarne pour se rassurer qu'il est là, qu'il tient toujours le village, qu'il le protège de sa grandeur.

Le mont Kêmêl était le clou qui tenait l'ensemble avec le village. Il surplombait les environs comme le

À la source, la nuit

mât d'un navire surplomberait son petit monde. Comme la lettre debout des premiers temps qui tiendrait debout le village et ses habitants.

Les maisons avaient sur les deux autres côtés, est-ouest aussi, des murs aveugles. Elles s'alignaient parfois, épaule contre épaule, mur contre mur, jusqu'à dix, faisant de cette suite ininterrompue de toits plats le terrain rêvé pour nos jeux de l'hiver comme de l'été.

Au-delà, il y avait des montagnes. Au-delà des murs, du village et de la forêt et avant de déboucher sur d'autres villages dans les plaines ou sur les autres versants des montagnes qui nous étaient cachés et qui représentaient autant de mystères, autant de territoires à découvrir.

Elles entouraient le village et ses domaines, les maisons et leurs toits, elles entouraient y compris le mont Kêmêl et faisaient de ce tout un navire posé sur ces hauteurs en attente de déluges.

Un navire qu'on ne pouvait quitter qu'avec difficulté, qu'avec parcimonie. Les ouvertures pouvant donner sur l'extérieur étaient rares autour de ce navire sur les montagnes. Ouvertures par où nous aurions pu gagner la plaine étendue en bas du village ou qui nous auraient permis le passage vers d'autres hauteurs. Pour la plaine, nous avions deux ouvertures, l'une au sud-est donnant sur les champs que certains villageois avaient dans la plaine et qui pourvoyaient en grande partie aux besoins en céréales du village, l'autre au sud-ouest menant vers la ville au loin. Ville qui n'était qu'un bout de ces

autres villes situées plus loin et vers l'est et surtout vers l'ouest, nous disaient les grands, hors de l'atteinte de l'œil et du pas. Villes qu'ils n'avaient vues qu'à l'occasion de leur service militaire en ce qui concernait celles de l'ouest ou lors des poussées périlleuses de la contrebande pour celles qui étaient à l'est et au sud et dont on nous promettait la découverte quand, à notre tour, nous partirions pour l'armée ou la contrebande.

Dans les deux cas, au sud-est comme à l'ouest, la pente plongeait juste après l'ouverture et était dangereuse pour les descentes, difficile pour les montées surtout quand les bêtes étaient chargées. Chargées du bois, des graines, de la paille, des feuilles séchées pour le bétail. Quand il n'y avait rien à porter, les hommes, plutôt que de marcher, se mettaient sur leur dos en vue des travaux à venir aux bois et aux champs.

Le bois dont on chargeait les bêtes pour le vendre en ville et qui constituait avec le raisin, le tabac et les chèvres l'un des principaux revenus des villageois devait obligatoirement transiter par l'étroite ouverture à l'ouest. Tellement étroite que les villageois avaient développé une fine science de la charge pour que leurs bêtes passent l'ouverture sans encombre. De toute façon, cela se vendait à la charge et non au poids. Et ils n'allaient pas charger leur bête à mourir de ce bois qu'ils allaient vendre à quelques sous près au même prix. Ce qui n'était pas le cas des gens des villages de la plaine qui venaient en chercher chez nous de temps à autre. Venant rarement, ils forçaient la charge pour emme-

ner en une seule fois le plus de bois, de branches ou de feuilles possible. Et, au retour, ils avaient les pires ennuis du monde pour faire passer leur bête par l'ouverture avec ce qu'ils leur avaient amassé sur le dos.

Un de ceux-là avait tellement chargé son âne de longs branchages que la pauvre bête, peu visible, se déplaçait péniblement, tel un monticule. C'est quand il arriva au passage que le maître de l'âne se rendit compte de la difficulté qu'il allait avoir. On avait à l'idée que l'ouverture était plus large mais c'est quand on se trouvait devant avec un âne surchargé qu'on se rendait compte de son étroitesse. Il n'allait pas perdre du temps à alléger son âne et gaspiller ainsi une partie de la charge précieuse ou à le décharger pour le recharger de l'autre côté du passage. Décidé de gagner et sur le temps et sur la charge, il engagea son âne dans l'ouverture, mais, bloqué, le pauvre âne ne pouvait avancer. Il recula et voulut revenir sur ses pas, mais, face aux coups de son maître, il s'engagea de nouveau dans l'ouverture. Ce n'est pas pour autant qu'il put avancer. Or le maître continua de le charger et de nouveau l'âne s'engagea de toutes ses forces. Il tira la selle, la charge mais ne pouvait élargir le passage même s'il avait sa force d'âne. Devant le peu de succès de l'entreprise, le maître continua à pousser avec de plus en plus d'impatience et à donner des coups là où il pouvait, comme il pouvait. Alors qu'au début il y avait quelques secousses dues à leurs efforts conjugués, le maître se rendit compte que, depuis un long temps, rien ne bougeait malgré ses efforts. Il fallait

À la source, la nuit

pousser pour qu'un âne bouge, c'était connu, mais là, même poussé, il ne bougeait pas. Il retira de la charge une branche pour s'en servir comme bâton et punir comme il le fallait ce fainéant d'âne qui le faisait travailler sans bouger lui-même. Il se baissa pour voir l'âne. À son grand étonnement il se trouva face à un trou béant. Point d'âne. La charge et la selle tenaient dans le vide. Il se hissa pour voir au-delà de l'ouverture et découvrit son âne en bas, libéré, descendant vers la plaine d'un pas nonchalant, profitant un coup à gauche un coup à droite pour brouter ce qu'il trouvait sur le chemin. Il comprit que, depuis longtemps, il ne donnait des coups qu'à la selle et ne poussait que la charge. Sangle et ventrière avaient cédé. L'âne s'était défait et de la selle et de la charge et des coups. Sa force ne lui avait pas suffi pour élargir le passage et il n'était pas là pour déplacer la montagne qui était là bien avant lui. Il se contenterait de son seul passage. Cela avait suffi pour laisser son maître seul derrière la charge. Un nouveau tour qu'un âne, à son corps défendant, venait de jouer à son maître. Un tour que sa nature, son abnégation avaient joué à l'obstination de ses maîtres et détracteurs. Son tour serait su, et son maître serait moqué pour sa bêtise. Mais ce n'est pas pour autant qu'il lui échapperait. C'était l'homme le maître, il le chercherait, il le ramènerait sous la charge et il lui ferait traverser le passage coûte que coûte.

Voilà quelqu'un qui monte vers le passage, qui hèle le maître, le prend ensuite par la corde et le ramène. Mais ça sera toujours ça, les quelques bou-

À la source, la nuit

chées d'herbe qu'il put brouter sur la descente, la légèreté et l'allégresse des pas sur le sentier, libre et sans charge.

Les grands nous disaient que cette vie était comme un navire, qu'on n'y embarquait, qu'on n'en débarquait qu'avec mesure. Que les montagnes avaient beau déborder de bois, de branches et de feuilles, qu'on n'en pouvait charger que ce que notre âne pouvait porter et faire traverser par l'ouverture qui donnait sur le large de la plaine. Qu'avec un cheval, étant un peu plus haut et un peu plus fort, on pouvait peut-être prendre quelques bûches, quelques branches de plus mais que, là aussi, on était limité par la force du cheval et par le passage qui lui, restait le même, même si vers le haut, il s'élargissait imperceptiblement pour laisser le cheval jouir de sa taille et de sa force supérieures à celles de l'âne. Ce n'étaient nullement nos envies qui donnaient la mesure et on avait intérêt à les modérer, vu l'étroitesse du passage et les limites de nos montures.

Notre village était à l'image du navire, nous disaient-ils. À l'image du navire qui était à l'image de la vie.

Lui-même navire sur ces hauteurs, notre village nous gardait à sec des flots de la plaine qui venaient s'éteindre au pied de nos montagnes. Et il distillait lui-même et les siens hors de ses limites avec mesure. Tout ne pouvait pas y entrer, tout ne pouvait pas en sortir. Et on devait encore faire plus attention à ce qui entraît qu'à ce qui sortait, la des-

À la source, la nuit

cente pouvant être assurée plus aisément que la montée. Quoique la facilité de l'une et la difficulté de l'autre puissent changer selon le voyageur. La tortue peut préférer la montée à la descente quand elle n'est pas d'une grande raideur, contrairement au hérisson qui, pouvant se mettre en boule et amortir les à-coups par sa souplesse et ses épines, peut préférer la descente. Et l'eau n'est jamais aussi à l'aise, jamais aussi joyeuse que dans la pire des descentes alors qu'elle stagne et se lamente dès qu'il y a un creux et se perd dès qu'il y a une étendue plate. Montée ou descente, entrée ou sortie, quand on ne respectait pas la mesure, le passage nous était refusé, l'âne nous quittait et on se trouvait avec notre charge, planté devant le passage, nous disaient les grands.

Notre village était navire et nous, des passagers inconscients, débutants dans les connaissances et la conscience, absorbés par les appétits qui allaient grandissant et par les jeux qui à chaque pas, à chaque détour, ne demandaient qu'à forcer toute mesure.

Nos maisons étaient à l'image des sources que nous avions aux alentours du village et qui avaient chacune sa réputation, chacune sa particularité. L'une était réputée bonne pour le thé parce que sans trop de calcaire, une autre pour être plus agréable à boire, une autre passait pour avoir une eau épaisse.

De celle-là même qui avait une eau épaisse et n'était séparée du cimetière que par une pente et un champ anciennement vignoble, l'on disait être plus particulièrement fréquentée par les djinns, ces bons génies et démons qui peuplaient la contrée avec nous.

Chaque source d'eau a ses heures, ses passages avec les djinns, nous disait-on, peut-être pour diluer nos peurs avec un savoir ancestral et qu'on n'ait pas à les transporter comme des cailloux dans le ventre, pour les éparpiller sur la multitude des sources et alléger ainsi notre charge. Ou peut-être pour nous faire retrouver nos peurs où qu'on aille, avec une malignité tout aussi ancestrale ; qu'on ne se déplace jamais sans elles, qu'on en ait, un peu dans la besace,

À la source, la nuit

un peu dans le ventre, un peu dans les jambes, un peu dans la tête. Afin de n'avoir aucune échappatoire à nos peurs.

Aussi apprenait-on que les djinns n'aimaient pas fréquenter la société des humains. Ils préféraient les croiser seuls ou peu nombreux. Certes les hommes faisaient des excursions ailleurs qu'aux sources, mais les sources étaient, de nuit comme de jour, leurs lieux de prédilection, leurs lieux de passage les plus réguliers. Et les djinns choisissaient les sources pour assouvir leur envie de côtoyer les humains ou accomplir leur volonté de nuire. Parce qu'il y avait de tout chez les djinns, comme chez les humains.

Certains n'aimaient pas les hommes et d'autres voulaient les protéger contre leurs malicieux semblables. Le créateur avait d'abord créé les djinns, nous disait-on, il les avait créés avant les humains. Cela leur donnait une sorte de prééminence, en faisait nos grands frères et leur donnait sur les hommes un droit d'aînesse qui n'était ni revendiqué, ni toujours respecté dans ces contrées. Il arrivait même que le puîné, le cadet ait la préférence au niveau de la répartition des tâches et plus tard des biens. Mais c'était une autre histoire, une histoire entre humains qui regardait peu les djinns. Eux, revendiquaient leur droit auprès du créateur. Et cela nous dépassait quelque peu. Mais ce n'est pas pour autant qu'on serait épargné des complications issues de cette querelle. Le créateur, en plus de l'aînesse, les avait créés du feu, ces djinns, nous disait-on. Et les djinns vivaient dans l'adoration pour laquelle ils

avaient été créés jusqu'au jour où le créateur leur dit qu'il allait envoyer sur la terre une nouvelle espèce. Une espèce qui allait rester dans l'adoration malgré la tentation, leur avait-il dit.

– Ne t'adorons-nous pas suffisamment pour que tu crées une espèce qui va verser du sang et semer du désordre sur la terre ? lui avaient rétorqué les djinns et les anges.

Le créateur leur avait dit :

– Moi, je sais ce que vous ne savez pas.

Il avait créé l'homme à partir d'une argile et lui avait soufflé de son esprit. Il l'avait présenté ensuite aux anges et aux djinns. Les anges avaient reconnu en l'homme un signe supplémentaire de la bonté du créateur. Les djinns étaient divisés. Une partie s'était rangée du côté des anges, l'autre partie s'était déclarée hostile à l'œuvre du créateur et lui avait promis animosité éternelle. Créés du feu, ils se considéraient supérieurs à l'homme qui n'était que d'une basse argile.

À partir de ce jour, alors que l'homme ne devait que témoigner de la grandeur du divin et vivre dans l'adoration, les djinns rebelles lui jurèrent animosité et promirent sa perte par tous les moyens, nous disaient les grands. L'homme, créé pour vivre dans l'intimité du divin, allait se détourner du créateur. Les djinns voulaient démontrer que la tentation chez l'homme allait prendre le pas sur l'adoration. L'orgueil les aveuglait. Ils dépréciaient l'œuvre du créateur et s'engageaient au prix de leur perte à en démontrer l'erreur : l'homme ne demeurerait pas dans l'adoration. C'était leur pari, désormais, leur

À la source, la nuit

but. Ils demandèrent au créateur délai et puissance pour nuire à sa nouvelle œuvre, pour aller jusqu'au bout de leur dessein. Le créateur accéda à leur souhait et leur accorda délai et puissance jusqu'à la fin fixée pour l'homme en leur assurant qu'il resterait dans l'adoration quoi qu'ils fassent pour l'en détourner. Depuis ce jour, certains djinns étaient à éviter, nous disait-on. Mais on ne savait trop comment. Surtout, quand il s'agissait de les éviter sur les sources.

Pourquoi cette source-là avait-elle plus de djinns que les autres, on ne le savait pas et les grands ne paraissaient pas en savoir plus quand on leur posait la question. On ne sait si c'était l'épaisseur de son eau ou la proximité du cimetière qui les attirait plus qu'ailleurs. Mais on savait que c'était la source la plus fréquentée aux heures propices aux djinns. Et, dans la pratique, cela nous suffisait.

C'était la source par où hommes et femmes, sitôt réveillés aux aurores, se précipitaient pour aller dans les champs. Par où, aux alentours du crépuscule et après, ils rentraient, épuisés par une journée de dur labeur. C'était la source à la croisée de tous les chemins. Chemins qui menaient les troupeaux aux pâturages les plus éloignés et les villageois à leurs vignobles, à leurs figuiers. Elle avait plein de djinns, nous disait-on, cette source face au cimetière, attenante à un ancien vignoble dont quelques pieds rescapés par-ci par-là verdissaient encore en été quelques coins du champ. Et nous, nous en avions les mains et la tête pleines de djinns, bruissant de

leurs histoires chaque fois qu'on devait passer par la source après le coucher du soleil ou avant son lever. Mais ça aussi, c'est une autre histoire. Une histoire de nuit.

Dans l'immédiat, on essayait de tenir compte de la réputation des sources quand il nous était demandé d'aller chercher de l'eau. L'usage qui allait en être fait déterminait la direction que nous allions prendre. Et nous constations avec émerveillement que ces sources tiédissaient l'eau par temps de froid et la rafraîchissaient par temps de canicule à l'instar de l'intérieur de nos demeures qui restait frais sous la chaleur brûlante des étés et chaud quand l'hiver s'abattait sur nous avec sa neige et ses gels.

La ressemblance entre les sources et nos maisons ne se limitait pas à ce changement de température saisonnière. Il y avait une ressemblance autre, plus intime, qui liait les occupants, les passants des deux demeures : l'eau et les hommes.

La plupart du temps, les sources avaient un grand bassin en plein air, un petit bassin intérieur, couvert, et le fond d'où venait l'eau et qui tenait lieu de chambre noire de la source. Le grand bassin était pour le bétail, le petit à l'usage humain. Quant à la chambre noire, c'était le lieu du secret de la source, le lieu de son mystère. On avait rarement accès à l'arrière des sources et à celui des maisons, du moins à celui des maisons des autres.

Quand, pour une raison ou une autre, les hommes du village découvraient cette partie cachée de la source, nous nous attroupiions alentour pour voir la

À la source, la nuit

source dans sa nudité. On s'approchait avec peur et fascination et la regardait comme on regarderait le ventre ouvert et les entrailles de la bête sacrifiée. Dans le cas de la source, la fascination ne durait pas longtemps, même si la peur demeurait. On voyait qu'elle était juste un filet d'eau qui sortait d'une faille de la terre ou d'une roche et qu'on ne la recouvrait que pour la garder propre, pour ne pas la gaspiller. Que c'était la même eau, la même terre à l'intérieur qu'à l'extérieur. Mais avoir vu, avoir su ne suffisait pas. Nos yeux n'arrivaient pas à substituer la vision crue que nous avions devant nous à ce que nous portions d'imaginaire dans nos têtes; notre raison n'arrivait pas à se défaire des histoires sur l'eau et les sources qui accompagnaient nos nuits et nos veilles.

Et, aussitôt couverte, la source retrouvait son mystère. Le rideau tombait faisant de cette chambre, l'impénétrable de la source et le seuil d'où prenait départ toute imagination et toute histoire.

Tout comme les sources, les maisons avaient une partie en plein air, utilisée communément par les hommes et les bêtes, une partie couverte qui servait d'étable au rez-de-chaussée, de chambres à l'étage et la partie du fond qui, emplies de pénombre, gardait les secrets et les mystères de la maison. Mais ça, c'est une histoire à venir dans la pénombre des jours ou le noir des nuits, à l'heure propice, quand le pas sera prêt à franchir le seuil.

Pour ce qui était des chambres noires, on disait que chaque source avait son monstre et qu'au bruit de la foule, des pioches et des pelles, il quittait la source ou s'y enfonçait plus avant pour se mettre à l'abri des regards. Parce que le monstre se laissait voir, choisissait le moment de ses apparitions, mais il n'aimait pas être vu malgré lui. C'est pourquoi on ne le voyait jamais quand la source était découverte. On le décrivait comme un très grand serpent, un dragon qui, par temps de sécheresse, buvait, disait-on, l'eau de la source, ne laissant en écouler qu'une infime partie pour les besoins des hommes et ceux des autres riverains.

Mais par où pouvait-il monter ou descendre puisqu'on ne voyait nul trou dans la source, excepté l'œil par où sourdait l'eau et que, sauf à deviner les travaux la veille et de quitter les lieux dans la nuit, il ne pouvait raisonnablement pas s'enfuir par l'ouverture de la source alors qu'elle était assiégée de tous côtés. On nous disait qu'il montait plus loin dans l'œil de la source et que, en montant, il refermait le trou derrière lui. On leur disait de creuser plus loin pour le chercher. On nous disait que plus on avancerait dans la source, plus loin il remonterait ou descendrait selon l'écoulement de l'eau.

Qu'il n'y avait pas moyen de le capturer, ni même de l'apercevoir. Et que si on le capturait, peu de temps après, un autre prendrait sa suite. Qu'il fallait le laisser, qu'il y était chez lui, qu'on n'avait pas à le déranger. Que nous non plus, nous n'aurions pas apprécié d'être dérangés chez nous de la sorte. En somme, ça les arrangeait les grands de ne pas

À la source, la nuit

avoir à chercher le dragon, de ne pas avoir à l'affronter et à nous le montrer. À court d'arguments, on arrêta alors, tandis qu'eux continuaient leur travail en nous laissant sur notre faim. Et le dragon continuait à faire ses allers-retours dans notre tête entre les profondeurs de la terre et la chambre noire de la source.

Mais la source, aux époques les plus chaudes et sèches de l'année, s'amincissait jusqu'à n'être plus qu'une goutte-à-goutte qui éternisait le temps de l'attente dès qu'il s'agissait d'y remplir ne serait-ce qu'une cruche. En cas de plus grand besoin d'eau, c'étaient des veillées que nos mères et sœurs organisaient à tour de rôle avec d'autres femmes du village à la compagnie desquelles se mêlaient parfois les djinns. Cela aussi était une histoire qui viendrait avec d'autres quand les veillées seraient plus longues.

Concernant le monstre de la source qui était donc serpent ou dragon, on nous racontait... On nous racontait que parfois, au plus chaud de la journée, son heure de prédilection, l'heure qui devait lui livrer sa proie, le monstre, qui avait une vue rentrée mais une ouïe très perçante, remplaçait le goutte-à-goutte de l'eau avec un goutte-à-goutte de son poison quand il entendait un vivant s'approcher de la source. Et que, à ces moments-là, il fallait, quand on arrivait à la source, cueillir les premières gouttes dans la paume de sa main gauche, en renverser le contenu une fois la paume remplie, cueillir la deuxième poignée dans la paume de la main droite, la porter à sa bouche et ne boire qu'en ayant

À la source, la nuit

invoqué la protection divine contre tout mal caché à la vue simple de l'humain. Dans le cas contraire, on serait immobilisé à jamais dans l'œil du serpent, dans les griffes du dragon et le monstre ne ferait de nous qu'une bouchée.

Comment notre peur pouvait-elle abriter un énorme serpent, un dragon dans la cavité de la source qu'on venait de voir de nos propres yeux? Comment pouvait-il, avec sa corpulence, effectuer des allers-retours dans la terre que les hommes avaient du mal à creuser avec pioches et pelles? Dans les parties visibles de la source, on ne distinguait de vivant que des sangsues et des vers. Les vers se trouvaient plutôt dans les grands bassins où l'eau s'accumulait, stagnait d'un à deux jours pour irriguer les cultures maraîchères autour de chaque source un peu abondante. Les sangsues logeaient plutôt dans les bassins pour animaux et pour hommes et elles étaient ce qu'on avait pu croiser de plus dangereux sur les sources. Une fois avalées, elles s'agrippaient aux parois de la gorge et grossissaient de sang au point d'empêcher la respiration. Nous nous rendions compte si on en avalait une. Un grand nous inspectait la gorge et l'enlevait. Mais elles étaient dangereuses surtout pour les bêtes qui, les ingérant en quantité, avaient des quintes de toux fréquentes. Parfois on comprenait et on leur enlevait les sangsues, d'autres fois on croyait la toux causée par une paille avalée de travers ou par la poussière abondante dans leur pitance et on attendait qu'elle passe. Mais leur bouche ensanglantée nous faisait penser aux sangsues et, là, on ne pouvait

s'y tromper. Alors on enlevait les sangsues qui avaient eu le temps de devenir aussi grosses qu'un pouce. C'est vrai qu'elles étaient petites, minces quand elles étaient dans la source et qu'elles auraient pu monter ou descendre le cours de la source à leur guise. Cela ne faisait pas d'elles des monstres pour autant ou c'est nous qui aurions eu du mal à les imaginer tels.

Mais la source étant découverte, le dragon était parti, il s'était caché à nos yeux, et on n'y voyait nul nid de sangsues ni dans la source ni dans sa terre. Le monstre ne reviendrait prendre sa place dans la source et dans nos têtes qu'une fois les choses calmées, rentrées dans l'ordre.

Comment diable ce dragon se mettrait-il dans ce trou ? Et s'il n'était pas plus grand que la cavité, dans quel ventre nous mettrait-il ? On avait vu des serpents avaler des moineaux ; on avait même vu des serpents avaler d'autres serpents. Mais d'ici qu'un serpent puisse avaler un humain et remonter dans la source avec ce poids dans le ventre sans se faire prendre par d'autres... Mais ne pas comprendre ne nous empêchait pas de porter notre peur.

Et il y avait toujours quelqu'un pour nous dire qu'on ne comprenait pas, que tout était possible. Si un chameau pouvait passer par le chas d'une aiguille, un serpent, un dragon, peu importe, pouvait remonter la source quelle que soit la grandeur de la faille et peu importe que ça soit dans le roc ou dans la terre. C'est vrai que les grands nous disaient que si dieu le voulait, un chameau pouvait passer par le chas d'une aiguille sans qu'aucun des deux

changeât de volume ni de nature. Que le passage se ferait, le chas restant le chas et le chameau restant le chameau, tels qu'ils sont. Alors, on n'avait pas à argumenter sur la taille du dragon, de la victime et de la source. Et ce n'est pas parce qu'on ne comprenait pas que le monstre allait disparaître de la source. Ne faisant plus attention, si un jour on le rencontra, ça serait trop tard, mais ça serait bien fait pour nous, nous disait-on. Et de toute façon, posé comme ça, il ne restait plus de question, plus de doute sur le monstre. Il devait être là, quelque part, il fallait le prendre en compte dans nos déplacements. On n'allait pas pouvoir l'expulser de sa demeure. Il fallait vivre avec sa présence dans la source et dans nos têtes.

Le monstre était diurne, nous disait-on, et les djinns nocturnes. L'un se montrait sous la chaleur de midi, les autres œuvraient à partir du crépuscule jusqu'au petit matin. L'un était noir dans la blancheur de midi, les autres, de couleurs diverses mais éclatantes, dans le noir du crépuscule et de la nuit. L'un guettait ceux qui, fuyant la chaleur de midi, cherchaient refuge auprès de la fraîcheur d'une source ; les autres attiraient les humains par les feux et les festivités qu'ils leur faisaient voir la nuit. L'un tendait la chaleur comme piège et attendait que, poussé par la soif, l'on se présente à la source ; les autres promenaient leurs attirails à travers les poches de la nuit comme un filet dans lequel tomberait la victime attendue.

Leur période de prédilection commençait à mi-

À la source, la nuit

été pour durer jusqu'à mi-automne, jusqu'à la fin des vendanges. Mi-été où l'eau de certaines sources des alentours arrivait à ébullition et donnait le départ d'un ensemble de festivités. Mi-automne où, les vendanges finies, l'on laissait les vignobles se préparer à leur repos hivernal et où les hommes se retiraient de plus en plus dans leurs demeures. Entre les deux, toute une vie dans les champs, sur les routes et aux alentours des sources, comme une célébration. Sources de vie, sources de peur que nous approchions avec espoir et appréhension.

Les uns et l'autre apparaissaient aux moments où l'on devait inévitablement passer par la source après l'épuisement de l'eau et des forces qu'on avait pu prendre avec nous en sortant du village. Moments de soif, moments de retour et de faim. Après une matinée passée dans les champs avec les grands ou à courir les chèvres dans les prés, on avait envie de passer par la source et de s'y désaltérer, de s'y rafraîchir. D'autant plus qu'on ne commençait à partir vers la maison qu'une fois ressenties la faim, la soif et la chaleur tapante du soleil à l'approche de midi, ou le crépuscule précédant la nuit après la tombée du soleil.

Pour le diurne, la chaleur s'installait tôt, après une fraîcheur matinale de courte durée. Et plus le moment s'approchait de midi, plus l'atmosphère devenait lourde et pesante. Plus le soleil montait dans le ciel, plus augmentait notre soif. Bête ou insecte, chacun se retirait dans sa parcelle d'ombre, à l'abri, pour ne dépenser qu'avec parcimonie l'hu-

À la source, la nuit

midité et la fraîcheur qui leur restaient de la matinée, l'humidité et la fraîcheur qu'ils avaient pu, à l'ombre d'une feuille ou d'une pierre, dérober au soleil.

Le silence, l'immobilité de midi s'installaient en une éternité de chaleur et de soif. Comme l'éternité d'une goutte d'eau cheminant à travers nos pas vers la source.

La plupart du temps, la source, cachée à la vue par les aménagements alentour, ne se dévoilait à nos regards qu'aux derniers mètres. Nos sources n'étaient pas des sources offertes, des sources d'allégresse et d'abondance qui seraient venues d'elles-mêmes, comme par enchantement, apaiser notre soif ; c'étaient plutôt des sources recherchées, trouvées, révélées à la surface par une volonté tenace, par la force des bras, par sueur et peine. Des sources chèrement trouvées, chèrement gardées. Des sources enclines à disparaître sous la chaleur, s'amincissant à vue d'œil, à l'extrême, à se rompre le fil à la moindre sécheresse. Des sources qu'on cajolait, qu'on chérissait, qu'on cachait à la moindre tempête, qu'on mettait à l'abri pour que le premier venu des orages ou un éclair égaré et mal intentionné ne nous les dérobent pas. Des sources qu'on gardait comme le plus tendre de nos sommeils, des sources qu'on accueillait comme le plus joyeux de nos réveils.

Car l'eau ne faisait pas facilement halte dans cette pente où se trouvait notre village. Elle préférait descendre jusqu'à la vallée et arroser les plaines.

Alors quand on voyait une humidité perdurer en été, on comprenait qu'il y avait là une eau qui hésitait entre surface et descente, qu'il fallait la tenter par la hauteur de notre montagne, par l'amour, la dévotion que l'on pouvait lui témoigner sans distinction de saison, été comme hiver, printemps comme automne. Elle ne serait pas laissée à la salissure, à l'abus des arbustes, des herbes et du bétail. Elle serait d'abord pour nos tables, pour nos seaux et marmites. On ne la laisserait pas couler comme un filet d'eau, un vulgaire ruisseau : on la traiterait comme la prunelle de nos yeux. On voilerait sa naissance à la vue du curieux et de l'impudique ; on l'ombragerait de quelques cyprès, de quelques saules ; on l'égayerait de quelques mûriers et même de quelques figuiers pour que nos pas prétextant la soif, et parfois au prix d'un détour, nous y conduisent, grands ou petits, avec plus de joie et d'allégresse. On lui donnerait nom et légende, lui construirait bassins et domaines pour qu'elle reverdisse nos champs et nos cœurs, pour qu'elle enchante nos rêves et nos veilles. Quand on la voyait tentée, les grands venaient avec pelles et pioches et commençaient à creuser, à la poursuite de l'eau, à la poursuite de cette part fuyante, toujours descendante de nos êtres.

Plus le creux grandissait, plus l'humidité disparaissait, l'eau se mêlait à la boue, la sueur à la terre. C'était peine perdue, ni chant ni prière n'allait l'attirer à la surface, on le laissait à quelques vers de terre qui y trouveraient peut-être leur compte pour aller poursuivre une autre humidité dans un autre

À la source, la nuit

creux. Et parfois on arrivait à dégager un filet, un mince filet d'eau. Un filet qui allait transformer ce qui n'était qu'une humidité en un lieu de vie, en un lieu de peur.

Après le creux et la capture de l'eau, si le filet était assez conséquent, la construction de la source commencerait dans trois jours. On sacrifiait une bête à la naissance de la source avec prières et invocations, repas et fête pour mêler à son eau qui coulait le sang qui nous maintenait vivants auprès d'elle. On faisait le sacrifice et laissait passer le délai. On s'accordait ces trois jours pour voir si l'eau était décidée à rester avec nous, pour ne pas construire une source qui serait désertée plus tard. Car une source désertée était une promesse non tenue, une alliance rompue, et pouvait devenir source de malédiction pour les passants qui la croiseraient dans les temps à venir. Si l'eau était restée après trois jours, on commençait. La chambre noire, le petit bassin, le grand bassin. Et puis, après, la construction des murs pour contenir la terre et ses éboulements. Et suffisamment à distance, pour protéger la source des racines qui seraient trop envahissantes, la plantation de quelques spécimens d'arbres, de quelques arbres fruitiers, surtout de quelques mûriers. Pour rendre accueillant aux bêtes et hommes ce lieu qui n'était qu'humidité, puis trou. Pour le transformer en une source de vie.

Cela donnait des sources avec des enfoncements dans la pente qui les dérobaient aux regards, les cachaient au passant. Elles ne se dévoilaient qu'une

fois touchées par le corps du passant, qu'une fois touchées par le corps du regard.

L'enfoncement qui créait un abri aux premières et aux dernières heures de la journée en procurant de l'ombre devenait avec les parois chauffées au soleil une fournaise aux heures de midi et amplifiait la chaleur et le silence qui l'entourait. Le moindre bruit qui venait déranger le fond univoque du chant des grillons, jamais visibles, toujours présents, qui était le chant de la fournaise parce qu'il était au plus fort dans ces moments-là, ou la course d'un lézard sur une pierre brûlante faisait sursauter le passant dont la vigilance se doublait à l'approche de la source. Puisqu'il y avait la chaleur, puisqu'il y avait la soif, on ne devait pas être les seuls assoiffés. Il devait y en avoir d'autres qui avaient soif. D'autres qui essayaient comme nous de braver leur peur de la source et de son occupant diurne, et aussi pressés que nous, avançaient vers la source, avec d'infinies précautions. Cela ne nous donnait pas plus de courage, ne nous facilitait pas l'approche, rendait au contraire nos pas plus lourds, notre soif plus pesante dans la fournaise du midi. À ce moment bouillant du jour où, assoiffé, le mystère de la chambre noire de la source, le dragon que notre peur installait dans son œil, avait déjà gagné ses bassins extérieurs pour s'abreuver à l'eau qui lui avait échappé et voudrait bien, par là même, faire du premier venu, être ou bête, son repas pour se retirer dans sa fraîcheur le reste de la journée et même pendant quelques jours. Jusqu'à ce que, une fois la victime digérée, sa faim et sa soif ne le poussent de nouveau vers

À la source, la nuit

l'extérieur de sa demeure à la recherche d'une nouvelle proie.

Parfois, on n'osait pas braver cette peur. Au diable le dragon, la source et son eau. Au diable notre soif et notre envie de fraîcheur. On avait tenu jusque-là, on tiendrait encore quelques longueurs ; et on n'irait pas se mettre dans la gueule de cette bête immonde. Qu'il aille dévorer la terre de sa demeure, qu'il aille boire l'eau de sa source. On n'avait pas besoin, la peur au ventre, de boire son eau. Et qu'il voie qu'on pouvait se passer de son eau. Alors, on préférerait contourner le tout, et le diable, et le dragon, et la peur, pour aller étancher notre soif à la maison, avec l'eau que nos mères avaient déjà dérobée à la vigilance de la source et de son habitant.

Mais on savait que, le lendemain, on serait devant le même dilemme, et qu'on ne pourrait pas refaire le même détour, qu'on devrait affronter la source de défi. Pour continuer à grandir à nos propres yeux comme dans ceux de nos mères qui allaient de toute façon lui dérober de l'eau.

Tout comme les sources qui coulaient vers le sud, les fenêtres des maisons s'ouvriraient sur le sud, sur le soleil. Elles s'ouvriraient aux moineaux, aux hirondelles, aux colombes, à leurs ébats et à leurs douleurs. Elles étaient fermées aux vents et pluies, aux peurs et orages. C'est au pied des fenêtres que l'orage se précipitait pour vider son courroux, que les flocons de neige venaient déposer leur danse, que le moineau et la colombe venaient dire leurs chants.

On disait que chaque flocon, chaque goutte de pluie et même chaque grêlon était, dans sa descente sur la terre, accompagné d'un ange. Sinon, les gouttes se joindraient et il tomberait du ciel non de la pluie mais des pans d'eau comme des lacs entiers qui inonderaient forêts et champs, décimeraient hommes, troupeaux et tout vivant. À la place des flocons, si beaux, si fragiles tomberaient des montagnes de neige qui étoufferaient maisons, terrasses et villages, et, à la place des grêlons, tomberaient des blocs de glace qui fracasseraient ce qui se trouverait sur leur descente. Il ne resterait ni homme, ni bête, ni maison sur la terre, nous disait-on.

À la source, la nuit

Alors pour éviter ces désastres et laisser un semblant de repos à la terre et à ses occupants qui se considéraient assez chargés par le poids de leur passage dans cette vie et n'arrêtaient pas de se plaindre à la moindre occasion à toute oreille qui se trouvait à la portée de leur voix, pour ne pas rajouter soucis à leurs soucis, désastre à leur désordre en ce passage, les anges accompagnaient la chute de ces substances célestes sur la terre.

Ils accompagnaient la danse des flocons jusque devant nos yeux, descendaient les gouttes de pluie sur nos cheveux, sur nos visages, dans l'œil de nos chèvres, sur la crinière de nos chevaux. Ils giflaient les murs et les fenêtres de la grêle et inondaient les champs avec les gouttes de pluie pour garder présent à nos esprits le désastre que cela pouvait devenir, si eux, les anges, n'étaient là pour veiller sur la colère, les caprices et les incontinenances de l'eau qui, mécontente de sa chute, pouvait la transformer en punition expéditive, peu importe les plaintes et les désordres sur lesquels elle tomberait. Puisqu'elle tombait, elle pouvait vouloir pousser plus bas, encore plus bas que la terre ce sur quoi elle tombait. Mais voilà, les anges étaient là, et, grâce à leur veille, l'eau tombait comme une bénédiction, comme source de vie sur notre passage. Car, nous disait-on, nul habitant des cieux ne quittait sa demeure de son plein gré.

D'admiration ou d'effroi, nous demeurions collés aux fenêtres devant ces débordements de la nature, ces extravagances de l'eau, prêts à nous en remplir l'écorce pour nous lancer, quand notre tour

serait venu, vers d'autres débordements, d'autres extravagances qui fouetteraient les eaux en gestation de nos corps.

C'est aussi par les fenêtres que le soleil entrait pour faire danser les poussières en ses rayons. Cela nous parut toujours un mystère, l'apparition soudaine des poussières dans le soleil de nos intérieurs. Nous ne comprenions pas d'où sortaient ces minuscules grains alors que la chambre était vide avant l'entrée du soleil. Vide et propre, d'autant plus que nos mères ou sœurs venaient de faire le ménage de fond en comble. Elles avaient secoué coussins, éredons et tapis, balayé le sol terreux de la pièce ; épousseté verreries, couverts et soucoupes, cadres, tissus et malles, objets décoratifs de la maison. La pièce aurait dû être vide et propre puisque ce qui aurait pu être saleté avait été expulsé. Mais on ne se rendait pas compte que, par cette opération de nettoyage, elles avaient mis en mouvement une armée de poussières qui restaient invisibles en l'absence du soleil. Et il suffisait, une fois la poussière mise en branle, d'un rayon de soleil pour rendre la chambre pleine et habitée, la peupler de poussières aussi nombreuses que les étoiles du ciel d'une nuit d'été. Les étoiles se mettaient à portée de nos mains, au niveau de notre regard. Nous n'avions même pas besoin de lever le regard pour les voir. Elles étaient là, tout autour, nous portant, nous enveloppant. Il suffisait d'un rayon pour rendre à la vue leur apaisante présence.

Un rayon de soleil, et nous n'étions plus seuls dans la pièce mais en présence de milliers de petits êtres, minuscules mais innombrables.

Poussières dansantes dans une lenteur de rêves. Nous soufflions dans l'espace du rayon et leur danse devenait tourbillon. La ronde des milliers de poussières à nous faire tourner la tête. La danse de ces poussières enivrées de notre souffle et de lumière. D'innombrables poussières tournoyant autour de nous, de plus en plus nombreuses, de plus en plus folles. Nous tentions de les calmer, en vain. Chacun de nos gestes donnait plus de force à leur danse, ramenait plus de poussières dans le rayon. Les unes invitaient les autres et le tout nous emportait dans son mouvement. Elles ne s'arrêtaient pas, elles tournaient toujours plus, toujours plus vite. Elles ne connaissaient ni fatigue, ni ne demandaient repos.

Au lieu de les déranger de nos mains, de nos bras pour essayer de les ralentir, de les retenir, il fallait attendre, sans bouger ni bras ni corps pour qu'elles retrouvent leur lente et gracieuse danse dans le rayon. Alors nous arrêtions nos gesticulations et, au bout d'un moment, les poussières retrouvaient le calme, réintégraient leur ronde en apesanteur. Apaisés à notre tour, nous nous remettions à les contempler et à en suivre quelques-unes dans leur déambulation comme on fixait de notre lit une étoile que nous essayions d'accompagner en son ciel pour qu'elle nous accompagne à son tour dans notre sommeil.

Nous prenions les poussières pour les hôtes

du soleil, pour ses messagers qui ne s'annonçaient qu'avec lui, ne se révélèrent qu'avec sa présence. Un peu le contraire des étoiles qui ne se révélèrent qu'en son absence, comme ses restes dans la nuit et qui nous précédaient dans nos rêves pour les éclairer. Alors que les poussières, diurnes, nous plongeaient dans des rêveries quand on se mettait à suivre leurs mouvements révélés par la lumière du soleil. Et puisqu'elles venaient avec lui, c'est qu'elles venaient de sa part; et puisqu'elles venaient de sa part, c'est qu'elles étaient ses messagères. Nous nous efforcions alors de déchiffrer ce que le soleil nous envoyait comme message et engageions des paris sur l'endroit où allait se poser telle ou telle poussière dont nous suivions la danse, avec curiosité et impatience, dévotion et espoir. Cela devait être important ce que le soleil avait à nous révéler par l'entremise de ces poussières, ces danseuses et messagères dans la lumière. Et ces choses minuscules devaient être importantes puisqu'un être aussi grand en majesté et en force que le soleil en faisait ses intermédiaires. Le mérite de chacun ne pouvait se deviner à partir de son apparence. Ça aussi, les grands nous le disaient.

Nos sœurs ou cousines, plus avancées que nous dans les choses de la vie et plus perméables à la danse des poussières, plaçaient dans un rayon des objets tels qu'un peigne ou un miroir, présents de leur amoureux ou fiancé. Ensuite, elles fixaient une poussière et, tout regard, se suspendaient à sa trajectoire. Elles ne recouraient à ce genre de pra-

tiques que lorsque le village bruissait de rumeurs qui venaient contrarier leurs sentiments, mettre en danger leurs amours et leur troubler la tête et le cœur.

On disait qu'un tel avait croisé une telle au retour de la source, qu'il lui avait demandé de l'eau à boire et que leurs mains s'étaient effleurées pendant que la fille donnait la tasse d'eau et qu'ils s'étaient souri. Ou plus grave, qu'il avait rencontré une fille dans un autre village alors qu'il était allé chercher la chèvre perdue ou acheter du tabac pour la contrebande. Au sortir du village, dans les vignobles, il avait vu la fille et lui avait demandé une grappe de raisin. La fille lui avait donné une grosse grappe de raisin rouge en le touchant de son regard et en lui souriant.

Pour tout et par tout, pour tout acte et parole, il y avait quelqu'un, un témoin, un passant, un laboureur ou un retardataire pour voir, pour entendre et rapporter. Cela aussi était un des mystères que nous n'arrivions pas à élucider. Derrière chaque arbre un œil, sous chaque pierre une oreille. Comment tout pouvait-il se savoir, circuler aussi vite et venir blesser le cœur des unes, l'orgueil des autres? Quel vent dérobait-il ainsi aux bouches les paroles qu'il ébruitait ensuite, les répercutant à l'infini, de ces bouches à ces oreilles? Quel œil était aux aguets pour rapporter le moindre faux pas des uns et des autres? Faux pas qui poursuivait son œuvre, gâtant ces visages, ces entrailles quand le pas n'était plus, et toute trace de vent disparue?

Un dicton disait que la chèvre avait beau se faire engrosser en cachette, elle donnerait naissance en plein jour. Les grands nous le répétaient de temps à autre pour nous faire comprendre qu'on ne pouvait longtemps cacher les choses, que, tôt ou tard, l'évidence sur l'origine cachée des actes et des choses allait s'imposer. Cela nous incitait à plus de retenue concernant tel ou tel acte, qui, une fois su, nous aurait attiré la réprobation des grands, ou nous incitait à plus de précaution quand la probable réprimande ne suffisait pas à nous détourner de l'acte en question. Or que l'évidence accompagne la conception des choses, que la chèvre ne puisse même pas s'alourdir en cachette, il y avait un pas de franchi, on ne savait comment.

On racontait l'histoire d'un oncle par alliance et de sa fille qui brouillée avec son mari était allée calmer sa colère chez ses parents. L'oncle par alliance, homme d'une grande piété, d'une grande maturité, voulant raccourcir l'absence de sa fille, la raccompagnait chez le mari. À mi-distance des deux villages, dans un endroit désert, sans âme qui vive, il fit asseoir sa fille en face, écouta quelques-unes de ses plaintes et lui donna quelques conseils. À la fin de la conversation, il souleva une pierre et dit : « Fillette, laissons tout ce qu'on s'est dit ici, sous cette pierre, et toi, légère, retourne à ton mari. »

Mais à peine arrivés, quelques allusions, quelques remarques leur firent comprendre que leur filiale conversation les avait devancés dans le village. « Fille, je crois que la pierre a éventé nos paroles », avait-il dit alors.

Il en allait de même s'agissant du méfait du fiancé ou de l'amoureux. La nouvelle avait fait le tour du village, rafraîchissant le cœur de quelques rivales malheureuses, et parvenait à l'oreille de la jeune fille alors que l'amoureux n'était pas encore de retour. Et là, nos sœurs ou cousines couraient aux signes pour éprouver leurs amours, pour voir s'il y avait du sérieux dans les bruits. Un rayonnement envahissait leur visage quand la poussière, répondant à leurs vœux, se posait sur l'objet. Comme si elle s'était posée au plus intime de leur cœur et l'avait illuminé de promesses de bonheur et d'avenir, de promesses de l'amour et de l'infini.

Sinon, elles prenaient l'objet, le couvraient de doux regards et le reposaient dans un autre rayon. Quand trois fois de suite la poussière refusait de se poser sur le présent de l'amoureux, une expression de dépit gagnait leur visage. Elles essayaient de nous cacher leur tourment, nous qui nous moquions d'elles, de leurs faiblesses, de leurs confidences en présence des grandes, plus particulièrement en présence de nos mères et de nos tantes qui ne pouvaient leur être d'aucun secours en dehors de quelques paroles réconfortantes. Paroles qui ne feraient qu'attiser le feu qui les brûlait. Elles rangeaient l'objet, devenu synonyme de malchance ou pis, annonciateur de trahison et d'abandon prochains. Elles le rangeaient, le cachaient dans la déception de leur cœur, espérant que d'autres signes, plus cléments, porteurs de bonheur, de bonnes nouvelles viennent soulager la douleur qui s'abattait sur leur cœur

et détournait de nous leur visage. Mieux encore, que l'amoureux vienne démentir les rumeurs avec un sourire et un nouveau présent qu'elles interrogeraient en d'autres circonstances.

Quand même, se disait-on, elle aurait pu se poser sur son miroir, cette fichue poussière qui allait se poser partout sauf là où on le lui demandait; il aurait pu rester tranquille ce fichu amoureux au lieu de devenir un piteux marchand de malheur, un séducteur des sorties de villages, un quémandeur de tasse d'eau et de grappe de raisin. Ne pouvait-il attendre une prochaine source à l'écart du village et y boire à satiété, y boire jusqu'à s'en éclater la panse? Ne pouvait-il attendre qu'un vénérable vieillard lui proposât de lui-même une grappe de raisin un peu plus loin, grappe de raisin qu'il aurait accompagnée de quelques paroles de sagesse, de quelques conseils? Cela aurait été plus digne d'un homme plutôt que d'aller soutirer une tasse d'eau ou une grappe de raisin à une effrontée qui distribuait des sourires aux passants. Sur le coup, on était déçus, nous aussi, même si plus tard on pouvait se moquer d'elles. Et on était fâchés contre l'amoureux qui cherchait des distractions ailleurs, contre sœurs ou cousines qui n'avaient pu choisir la bonne poussière ou le bon amoureux et contre le soleil qui refusait ses signes.

Parlons-en du soleil, de sa fourberie et de son manque de droiture. Il ne pouvait déterminer une conduite et s'y tenir. Il fallait qu'il change de saison en saison. Lui, le grand, le lumineux, le beau, il se

laidait cacher par un nuage, mouiller par de minuscules gouttes de pluie, refroidir par de frêles flocons de neige qui ne faisaient que passer. Il fallait le laisser à ses humeurs le soleil, à ses incontinenes de vieux monsieur du ciel, à ses facéties.

On se fâchait contre lui et cessait notre jeu avec les poussières. On pouvait chercher ailleurs les signes pour la bonne fortune de nos sœurs et de nos cousines. Il fallait trouver quelqu'un de plus disponible, moins préoccupé par lui-même, quelqu'un qui ne serait pas si double dans ses jeux et dans sa lumière.

Après tout, il n'était pas le seul à pouvoir envoyer des signes, même si les siens étaient les plus abondants et, par temps de froid, plus faciles à attendre et plus appréciables dans la chaleur de la chambre. Mais il y aurait d'autres signes dans d'autres saisons qui démentiraient les siens et redonneraient leur éclat à ces visages que nous aimions tant et qui nous le rendaient si bien.

Il pouvait y avoir ces aventuriers des saisons comme les gouttes de pluies égarées dans l'été ou les premiers flocons de neige à la sortie de l'automne. Ceux-là pouvaient déranger le cours des saisons et donner leur bénédiction au présent des amoureux. Il pouvait y avoir la peau d'un serpent au seuil de l'étable qu'elles trouveraient les premières sans l'écraser, qu'elles enrouleraient autour de leur présent et placeraient près de leur cœur. Ou bien, les premiers fruits des bois tombés du bec d'un moineau dans leurs cheveux alors qu'il les apportait à ses petits. Elles les prendraient, les met-

traient sur le cadeau, les sécheraient au soleil et en orneraient l'objet ainsi béni. Il pouvait y avoir la tortue qui laisserait la trace d'un pas, la colombe qui ferait tomber une plume sur le miroir ou sur le mouchoir non encore utilisés qu'elles auraient placés sur leur passage. Elles garderaient ainsi le présent avec la trace, avec la plume jusqu'à la prochaine visite de leur amoureux ou fiancé qui dissiperait les rumeurs. Ce n'est qu'alors qu'elles se mettraient à se servir du présent qui aurait confirmé leurs vœux.

Il pouvait y avoir des centaines d'autres signes pour faire rayonner ces visages, emplir de joie ces cœurs. Il suffisait de sortir de ce tête-à-tête avec les poussières et le soleil et d'aller chercher les autres signes. Tout pouvait devenir signe dès qu'on saurait le charger de notre attente, de notre espoir. Il suffisait d'ouvrir les yeux aux choses qui nous entouraient, il suffisait de les voir. Signes qui seraient même capables de leur donner un nouvel amoureux. Un amoureux digne, sage, fidèle à ce qu'elles portaient dans leur cœur. Qui ne quèterait de sourire, de bonheur qu'auprès d'elles. Qui, à travers tout chemin, toute soif, se garderait de s'égarer et reviendrait les retrouver.

Ou pour ne pas tout déranger, pour garder la douceur des habitudes et du connu avec le soleil et l'amoureux, tenter de nouveau sa chance avec les poussières, le lendemain, dans les rayons du soleil, s'il était au rendez-vous. Car il n'est pas évident de ranger le coutumier et de trouver un meilleur arrangement ailleurs. Le passé vit de regrets, nous disait-on, regrets qu'on lui impute à l'aune de nos

malheurs présents, de ce qu'on considère comme malheurs et qui deviendront nos regrets dans l'avenir. Et que n'entendait-on pas de nos tantes, de nos voisines sur leurs amours contrariées, mal comprises, ratées et les regrets dans lesquels elles se lovaient comme restes de tout bonheur. Il fallait donc rester sages et prudents, et retenter sa chance avec les poussières et le soleil. S'il était au rendez-vous.

Il n'avait jamais manqué le rendez-vous jusque-là même si chacun guettait le jour où il n'y serait pas, où il y serait peut-être mais avec une face autre. On pouvait se réveiller et ne pas retrouver les choses telles qu'on les avait laissées. Personne ne connaissait l'heure, le moment, mais les choses n'allaient pas rester avec l'apparence que nous leur connaissions, elles allaient se vêtir d'une nouvelle tunique, d'un état autre. Les grands nous disaient que chaque être et chaque chose vivait selon un décret et que, si le décret les régissant changeait, ils changeraient. Leur état présent n'était pas immuable. Ils tendaient vers un état final, vers la raison d'être de leur passage sur la terre. Le soleil était, lui aussi, régi par un décret, même s'il paraissait régir les autres astres et la terre ; même s'il paraissait régner sur la vie.

On nous disait qu'à la fin des temps le soleil se lèverait, pendant trois jours de l'ouest pour se coucher à l'est. Trois jours pendant lesquels, le temps se déroulerait à l'envers pour retrouver son point de départ et rendre tout à ses origines.

Trois jours où le mouvement sur la terre serait

À la source, la nuit

dérégulé. Où les poules attaqueraient les chats, les chats les chiens, les chiens les chevaux, les chevaux les hommes et les hommes les uns les autres. Les yeux des hommes glisseraient de côté, la bouche passerait derrière la tête, le nez se renverserait, les cheveux quitteraient la tête pour aller se pendre aux branches des arbres. Le sang se projetterait en dehors des artères, la chair se mêlerait à la terre. L'eau quitterait les seaux, les seaux les maisons. Les maisons se sépareraient de leurs toits, de leurs murs, les murs de leurs pierres. Les pierres courraient vers les montagnes, la terre vers les carrières, l'eau vers les sources. Les sources et les montagnes se disperseraient comme poussière dans le vent. L'homme se retrouverait nu, nu au milieu de tout. Ce serait la fin de son règne sur son être et sur les choses. Ce serait la fin de tout être et de tout passage. Il se retrouverait nu de son toit, de ses habits, de ses outils. Il se retrouverait nu de toute descendance et ascendance, qui le situaient dans ce passage sur la terre. Nu de son intelligence et de sa clairvoyance qui le guidaient à travers l'obscur de ce passage. Nu de toute parure qui lui donnait contenance. Nu de sa chair. Dépouillé et se tenant au milieu de toute nudité. Il resterait de nouveau seul dans sa vallée avec le vent, en position d'attente, dans la posture du nouveau-né voulant regagner les entrailles qui lui auraient donné le jour.

À la fin du troisième jour, Israfil, l'ange de l'Apocalypse et de la Résurrection, sonnerait du cor. Les deux lettres des débuts se contracteraient, le tout des êtres et des choses volerait en éclats, le haut et

le bas s'écrouleraient et retourneraient à la poussière pour que se prépare une autre gestation, pour que se prépare une nouvelle vie après la mort, nous disaient-ils.

Trois jours pendant lesquels l'homme et les choses désapprendraient ce qu'ils auraient appris de leur passage sur la terre et retrouveraient la poussière dans l'ébahissement premier de leur premier jour. Nous sommes de la terre et nous retournerons à la terre, nous disaient les grands. Et chaque jour qui se renouvelait avec le retour du soleil n'était qu'un jour de sursis qu'il fallait consacrer à améliorer son état au cours de ce passage. Puisque ce passage était un voyage, qu'à tout voyage il y avait un terme et que, êtres et choses, nous étions compagnons dans ce voyage, il fallait le conduire jusqu'à son terme en étant au mieux avec ceux du compagnonnage. Chaque jour était une occasion de plus donnée à l'homme pour qu'il se rappelle le lien qui le liait aux autres êtres ou choses qui habitaient le jour avec lui, une occasion pour qu'il honore ce lien.

On nous disait aussi que l'oubli était le propre de l'homme, que c'était l'une de ses épreuves et qu'il effaçait, du moins affaiblissait, le lien qui nous unissait à tous les mondes vivant la même vie que nous. Que chaque disparition, y compris celle du soleil, était un rappel de la propre disparition de l'homme et, de même, que chaque apparition était la preuve de son retour prochain dans le berceau de sa propre réapparition. Puisqu'il y avait eu le voyage, il allait y

À la source, la nuit

avoir le retour. Puisqu'il y avait eu la naissance, il allait y avoir le départ. Et puisqu'il y avait le départ, il y aurait les retrouvailles. Tout comme l'agneau, tout comme l'enfant, chaque être et chaque chose avait son début, et il aurait sa fin. L'homme ne fut éloigné de son premier berceau que pour passer par l'épreuve de la distance et de l'oubli. Chaque moment d'oubli dans la distance ne ferait qu'accroître le désordre au cours du passage, ne ferait que dresser ceux du passage les uns contre les autres. Et au contraire chaque moment de rappel de ce berceau installerait une sérénité dans le cœur de l'homme ; il installerait le partage de l'amour premier avec ceux qui sont dans le passage, il installerait parmi eux calme et compassion. Cet amour qui nous fit surgir du néant, qui fit surgir du néant tout être et toute chose. Cet amour qui nous irrigue de vie avec tendresse au cours de ce passage, qui nous fait maintenir vivants dans le passage.

Mais, en attendant de lutter contre l'oubli, on vivait dans l'oubli de la fin du soleil et de ce qu'il éclairait. On se tenait au présent de l'enfant, du chevreau, du moineau, de la perdrix. Au présent d'un abricot dérobé, d'un mur conquis sur la branche sans le faire tomber, dans le présent d'une grappe de raisin ou d'une figne dévorée. Tant qu'on n'avait pas la fin devant les yeux, on vivait dans l'éternel du présent qui ne nous faisait pas défaut. Ces moments que nous traversions entre rires et bruissements comme on traverserait une rivière en sautant d'une pierre à l'autre. Pourtant les grands nous disaient

À la source, la nuit

que l'oubli était la plus grande des épreuves. Mais on faisait comme si être à nos débuts nous absolvait de l'oubli des fins. On avait cette dévorante envie de tout découvrir, de tout connaître, et c'était suffisant pour épuiser nos jours et occuper nos nuits.

Et en ce qui concernait le présent, c'est le soleil qui nous éclairait le jour, c'est lui qui nous permettait de voir y compris les autres signes. Lui qui faisait régner la vie et la veille à la surface du monde avec sa lumière et sa chaleur. Les grands nous disaient que sans cet amour qui maintient le tout en vie, rien ne subsisterait, rien ne résisterait. Que le soleil ne pourrait se relever, que la nuit ne pourrait revenir. Mais on vivait sous le soleil. Et c'est lui qui nous préparait la nuit, nous permettait le repos par son absence et, quand celui-ci devenait trop lourd, c'est lui qui, en rayonnant de nouveau sur le monde, nous sortait des apesanteurs de la nuit. Même si on avait à dire sur ses excès ou ses caprices, sur ses absences ou ses veilles, c'était lui le soleil, lui qui était la source de notre lumière sur cette terre, lui qui dissipait nos peurs de la nuit. C'est lui qui, avec les étoiles et la lune, restait le plus fidèle à notre ciel. Plus que la lune, plus que les étoiles, c'est lui qui, même caché, nous baignait de sa présence et ne nous faisait jamais défaut. Le jour restait le jour malgré les nuages, malgré la neige, malgré la pluie. Et, là-dessus, on ne pouvait mettre le soleil en doute.

Les grands nous avaient dit un jour que tout vivant, tout existant avait ses faiblesses, que toute création était voulue avec cette règle afin que nul ne s'égare dans l'aveuglement de l'orgueil et de la suffisance. De même que l'oubli était à éviter dans cet éloignement, l'aide réciproque de ceux qui étaient dans le passage était nécessaire pour effectuer la traversée avec moins d'encombres. Avec humilité, loin de toute arrogance, chacun se sachant, à toutes les échelles des êtres et des choses, aussi dépendant l'un de l'autre, aussi nécessaire l'un pour l'autre. Rien de ce qui nous entourait et nous accompagnait dans ce passage n'échappait à cette règle, nous disait-on. Et, outre les péripéties des saisons, l'alternance du jour et de la nuit qui faisaient que le soleil cédait de sa puissance, qu'il acceptait voile et absence comme le commun des êtres, il avait aussi une faiblesse, moins fréquente mais plus grande et plus préoccupante.

Alors, ils nous dirent un jour, comme une révélation dont il fallait peser les conséquences avant de la porter au jour pour être sûr qu'elle ne déränge

pas l'équilibre fragile d'avant, ils nous dirent donc que, malgré son apparente grandeur, il arrivait au soleil de ne pouvoir empêcher la nuit de tomber en plein jour. Nous n'avions pas vu cette exception, cette extravagance et nous avions des difficultés à imaginer chose pareille. Mais le fait était porté à notre connaissance et, même si on avait du mal à l'imaginer, on ne pouvait l'ignorer. Cette révélation, qui du coup en était une, nous avait vieillis de quelques années. On avait peur à l'idée qu'une pareille nuit ne nous rattrape alors qu'on se trouvait loin de la maison, occupé à faire paître le bouc du sacrifice ou absorbé par un jeu. Et que faire en pareil cas, comment parer à cette nuit subite comme la mort qui parfois rattrapait, nous disait-on, sa victime en marche ou en plein travail alors que rien ne laissait soupçonner son arrivée imminente ? Cela nous mettait plus en colère contre le soleil, ce coup de nuit en plein jour ajouté à ses caprices et à ses poussières. On tenait conciliabule entre enfants, mais on n'arrivait pas à nous fixer sur la conduite à tenir lors d'une pareille catastrophe. Que pouvait-on faire contre une nuit imprévisible, une nuit qui arriverait sans autre sorte d'avertissement que sa tombée en plein jour ?

Cette révélation ébranlait nos convictions en ce qui concernait le soleil. Cela voulait dire qu'il lui arrivait de ne plus assurer sa mission première. Jusque-là, au moins sur ce point, nous n'avions aucun reproche à lui faire. Le jour était le jour et la nuit la nuit. Pas de tergiversation, il tranchait. À l'aurore, il n'y avait plus de nuit ; au crépuscule,

À la source, la nuit

plus de jour. Le jour était le fil blanc ; la nuit le fil noir. Il n'était pas question que l'un s'immisce dans la durée de l'autre. Que l'un prenne la couleur de l'autre, ou que l'une étouffe avec son voile l'apparence de l'autre. Mais là, on nous apprenait une chose nouvelle. Et on n'arrivait pas à comprendre. Comment la nuit tomberait-elle en plein jour, comment ferait-il noir alors que le soleil était dans le ciel ? Et comment le soleil laisserait-il commettre pareille forfaiture dans son domaine ? On avait vu les nuages noirs se mettre couche sur couche et se déployer devant le soleil. On avait déjà vu des orages noirs se déployer des quatre côtés des montagnes, couvrir le ciel et le soleil et se déchaîner sur les toits, les terrasses, les bois et les champs. Cela lui enlevait beaucoup de sa lumière, obscurcissait un peu le jour, nous jetait dans quelques incertitudes du crépuscule, mais d'ici à ce qu'ils changent la face du ciel, qu'il fasse noir, qu'il fasse nuit en plein jour...

Mais il fallait se rendre à l'évidence. Ce qu'on nous racontait là avait dû arriver et surviendrait encore. Ce n'était pas l'une de ces plaisanteries dont les grands, quelques grands surtout, avaient le secret et qu'ils nous lançaient avec un malin plaisir pour nous remplir d'inquiétude et de peur. C'était une vérité dont on nous faisait part, on nous informait d'un événement dont on allait être témoin un jour de notre vie. Et, si on avait des doutes, on n'avait qu'à interroger les grands de confiance. Le savoir d'un tel événement valait mieux que sa surprise, nous disait-on, il fallait s'attendre, il fallait accepter qu'on puisse être saisi par la nuit en plein

jour. Et qu'il fallait aussi apprendre à vivre avec cette incertitude qui faisait du soleil un être qui pouvait trébucher, qui pouvait disparaître à n'importe quel moment. C'était comme la mort subite dont ils nous parlaient, et ni contre l'un ni contre l'autre, il n'y avait rien à tenter, rien à faire. Un deuil de plus, une certitude de moins.

On nous raconta qu'une fois, alors qu'on était en plein jour et qu'il n'y avait de visibles ni nuages, ni orages, ni tache, ni voile, le soleil s'était mis à se couvrir d'une couverture noire qu'il avait sortie on ne sait d'où. Il se couvrait comme s'il avait eu froid, comme s'il avait eu mal, avec une telle lenteur qu'on l'aurait dit à bout de forces comme quelqu'un d'atteint, de malade, comme quelqu'un qui trépassé. Brûlant de fièvre, mais en même temps grelottant, gémissant, se plaignant du froid. De ces agonisants qui, dans l'attente de l'ange, demandent à ce qu'on les couvre de tous les édredons, couvertures et tapis de la maison. Et qui, quoi qu'on fasse, grelottent et brûlent de plus en plus et nous laissent impuissants, témoins dans la peur.

Et pouvait-il y avoir plus grande peur que la fin du soleil, plus grande mort que sa mort ? Ils étaient là, à assister à la mort du soleil, qui allait être leur propre mort.

Ou, nous disait-on, comme s'il avait eu sommeil, comme s'il se préparait à recevoir un instant de plaisir. Car, dans cette lenteur, il y avait aussi le plaisir de se laisser aller à l'oubli, l'ivresse de se laisser envahir par le sommeil ou par un plaisir suprême. Agonie ou

À la source, la nuit

ivresse, on ne pouvait deviner, le tout se passant si loin des yeux, si inaccessible. Mais le mot était dit, et cela changeait la face des choses. Cela changeait le présent de ceux qui, entre ciel et terre, regardaient les choses se passer. Mais rien n'empêchait la nuit de tomber en plein jour et de plonger le tout dans l'obscurité.

Un des grands qui avait côtoyé des assemblées lointaines, à l'occasion de ses aventures en contrebande, avait rapporté une précision étrange qui frôlait le blasphème, qui faisait crier au blasphème. Là où se tenaient ces assemblées, leur avait-il dit, les gens donnaient une nature sexuée à tout occupant des cieux et de la terre. Pour eux, les anges, les astres, les montagnes, les mers, la nuit, le jour, tout avait une nature, tout était homme ou femme. Et, pour eux, le soleil était femme, rapportait ce maître de la contrebande, devenant par là un maître du blasphème. Mais il avait continué pour aller au bout de son récit faisant remarquer au passage que nous aussi au village on nommait le soleil, la lune, les étoiles au féminin et le vent, le feu, la montagne au masculin. Ce qui suscita des approbations.

Le soleil était donc femme pour ces gens sous ces cieux lointains, comme une vache serait femme. De la nature de la femme qui était d'attirer par son rayonnement le grain de l'homme, le petit grain du mâle, et en faisait par la grâce de sa nature des êtres vivants, des hommes et des femmes, des vaches et des taureaux, des boucs et des chèvres. Ce petit grain, qui ne laissait pas une trace s'il tombait ailleurs, devenait par la force et la disposition de la

femme, descendance et perpétuait l'homme et les espèces sur la terre. Le soleil aussi par sa lumière participerait de cette nature en tirant de la terre cette substance qu'était la vie. Terre qui n'était que boue et obscurité devenait, par le rayonnement du soleil, un lieu de couleurs et de vie. Par sa grâce, le soleil transformait le noir de la terre en un lieu où fourmillait l'existence avec ses variétés. La terre, qui était de la noirceur de cette chose qui couvrait la vache du ciel, fleurissait de vivants après le passage du soleil. Le soleil, par sa lumière, transformait en matrice l'espace entre lui et la terre, et ce qui était vie en germe dans l'obscur de la terre poussait ainsi vers le soleil, vers cette matrice, tout comme les sollicitations de l'homme montaient vers la femme, vers la matrice de la femme qui à son tour perpétuait l'espèce par ses dispositions et sa grâce.

Le soleil, une nature femme. Une nature étendue dans le lit du ciel, brûlante dans l'attente, brûlante de désir et vers qui se tournaient, vers qui montaient toute attente et tout désir. Ce serait le feu blanc de ce désir qui donnerait à son tour aux autres habitants des cieux et de la terre leur viatique, le désir, l'envie de vivre et l'envie et les moyens de continuer à se multiplier.

Pour ces gens lointains, il y avait deux noces de la femme-soleil, avait dit le maître de la contrebande. Celles, ordinaires, qu'elle avait tous les jours avec la terre. Et, de là, naissait notre vie terrestre. Celles, exceptionnelles, qu'elle avait avec cette chose noire du ciel et qui donnaient naissance à d'autres habitants dans les cieux. Les habitants des cieux ayant

À la source, la nuit

une existence autrement plus longue que celle des occupants de la terre, la fréquence de ces noces serait conséquence de la longévité des êtres célestes.

Il n'y avait qu'à le voir, le soleil, irradiant de désir, brûlant d'envie, comme une vache blanche en attente d'un taureau qui ne viendrait à elle qu'une fois par vie. La nuit en plein jour serait les noces chaque fois renouvelées de la femme-soleil avec le taureau noir du ciel, venu attiser la flamme, garder ardent, garder vivant ce feu blanc du ciel qui nous donnait vie, qui donnait vie à ce qui remplissait le ciel. Les retrouvailles d'une vache avec un taureau ne se passaient-elles pas de la même manière que celles du soleil avec la chose noire du ciel? C'était ainsi que la vache en rut attirait le taureau, c'était ainsi que le taureau s'approchait et couvrait la vache de sa masse, c'était ainsi qu'il restait un temps puis la découvrait comme la chose noire avec le soleil.

La femme-soleil languissait, l'attirait, et la chose noire venait à elle. Car il ne fallait pas que l'oubli, l'absence de plaisir, une sorte de mort, gagnent le soleil. Ce serait la mort de ce qui vivait par sa présence, par sa lumière. Il ne fallait pas qu'une attente prolongée affaiblisse son feu, dégrade sa blancheur. Une attente pour aviver le désir, oui, mais pas pour le tuer. Ces retrouvailles attiseraient ainsi chaque fois le feu et le désir du soleil et perpétueraient sa lumière sur ceux qui l'entouraient, ceux qui vivaient de sa lumière, ceux que sa lumière attirait à la vie.

De l'union du soleil et de ce taureau noir du ciel naîtraient astres et étoiles pour remplacer ceux dis-

parus depuis leurs dernières nocés. Tout comme sur la terre, il y aurait dégénérescence et régénérescence chez les habitants du ciel. Chez eux aussi, il y aurait naissance et mort. Les étoiles mouraient, c'était connu. Les nuits de ciel clair, on voyait ces étoiles qui tombaient en se vidant de leur lumière à l'instar de ceux de la terre qui se vidaient de leur sang à la suite d'une blessure ou du sacrifice ; elles disparaissaient en laissant une traînée lumineuse derrière elles.

C'est vrai qu'on nous avait déjà dit que chaque être vivant sur la terre avait son étoile dans le ciel et, quand l'un d'eux mourait, son étoile mourait avec lui. Les étoiles qui tombaient ainsi chaque nuit en nombre défini et disparaissaient du ciel étaient celles dont les êtres venaient de disparaître sur la terre. Quand il y avait un mort dans le village ou les villages alentour, on guettait le ciel pour voir si on surprendrait la chute de son étoile. Plus la traînée que l'étoile laissait derrière elle était lumineuse et longue, plus le chemin du mort vers le ciel serait éclairé et facile et plus sa place au ciel serait belle et lumineuse, nous avait-on dit. L'œuvre de chacun sur la terre, le bien qu'il y aurait commis, donnerait sa densité ou sa faiblesse à la traînée que laisserait son étoile en disparaissant. La valeur d'une vie, de l'œuvre accomplie au cours d'une vie, ne pouvant être jugée par les hommes, la traînée que laisserait son étoile pouvait donner une idée de la valeur de celui qui venait de passer de l'autre côté des étoiles. Selon que le mort nous soit proche ou lointain, selon qu'il nous soit cher ou détesté de nous, on lui

À la source, la nuit

choisissait une étoile ou une autre qui venait de filer, sans divulguer notre choix aux autres qui regardaient le ciel avec nous. On ne devait parler d'un mort qu'en bien, nous disaient les grands, qui, même en cas de rancune, demandaient la bénédiction du ciel sur le disparu. Alors on hésitait à en prendre une avec une traînée courte comme l'étoile de l'un de nos disparus, tentant de lui trouver des circonstances qui nous feraient pencher pour une étoile avec plus d'éclat au moment de sa chute. On essayait aussi, parmi cette multitude, de voir quelle serait notre étoile et de prendre des résolutions pour œuvrer dans le bien. Car on voulait avoir une étoile avec le plus bel éclat qui aurait une traînée lumineuse à notre disparition et nous faciliterait le chemin du retour.

Ces noces en plein jour seraient donc une régénération, une revivification du soleil et de ce qui l'entoure, apprenait-on. Attiser la flamme du soleil et remplir d'étoiles le ciel qui s'était clairsemé, même si ce n'était pas visible à notre œil, à la suite des disparitions d'une période sans noces. Dans la clarté qui suit ces noces naîtraient un nombre défini d'astres et d'étoiles en prévision des êtres qui allaient venir sur la terre pour la période qui s'étendrait jusqu'aux retrouvailles prochaines. Ainsi, nos étoiles nous précéderaient dans le ciel et ne le quitteraient qu'après notre mort pour verser leur lumière sur notre chemin du retour. Leurs cendres iraient tomber dans le fleuve qui faisait le tour de la terre et l'irriguait en fraîcheur et en pluie quand elle tentait à se sécher sous l'effet de la chaleur

À la source, la nuit

et du désir du soleil. Tout cela mettait un drôle de chaos au-dessus de nos têtes et sous nos pieds. Nous avions du mal à nous y retrouver. Nous nous rendions compte que ces noces, en plus des étoiles, faisaient aussi bien du soleil que des astres et du taureau du ciel des mortels comme nous. Il devait y avoir dans le ciel des cimetières d'étoiles et des carcasses de soleils jonchant les chemins célestes comme nous avons l'habitude d'en trouver au bord des routes aux alentours du village. On ne savait pas par quel bout le prendre. En plus de ses poussières, de ses caprices, de sa nuit, le soleil enfantait et mourait. Il suffisait de s'y faire. Le sommeil est une petite mort pour nous, disait-on et la nuit pour le soleil. Ceux qui goûtaient à la petite mort devaient s'attendre à la grande. En cas d'orage, les gros nuages suivaient les petits, c'était connu.

Celui qui se multiplie, meurt aussi, nous disait-on, en semant un germe de naissance, on sème aussi le germe de sa mort. Mais si le soleil enfantait, pourquoi ne voyait-on pas d'autres soleils dans le ciel ? Ses enfants allaient-ils grandir et devenir d'autres soleils, allaient-ils remplacer celui que nous avions dans notre ciel, comme sur la terre les enfants remplaçaient les parents ? Ou la vache-soleil à la suite de ses noces avec ce taureau noir du ciel ne donnerait-elle naissance qu'à des étoiles et à d'autres astres stériles et sans suite comme ne résultait que des mules des noces des juments avec un âne ?

Personne ne savait. Personne ne pouvait savoir. Considérations impies, disaient les uns. Ils rajoutaient qu'il fallait laisser le soleil en dehors de ces

supputations qui frisaient l'indécence. Maintenant qu'ils avaient commencé, on avait envie qu'ils finissent avec l'histoire du soleil même s'ils n'étaient pas d'accord sur la vache. Vache ou taureau, ange ou démon, le soleil n'était à la portée de personne. S'y brûlerait les yeux celui qui voudrait le regarder avec insistance, même si c'est pour l'adorer, s'y brûlerait les bras et les mains celui qui voudrait l'embrasser dans son élan, s'y brûlerait la bouche celui qui voudrait le souiller de sa salive et de ses paroles et il tomberait en cendres, lançaient-ils comme une mise en garde. Mais le soleil restait à sa place et les autres respirèrent le fil de leur histoire.

On nous disait alors que le soleil s'était couvert totalement mais, à leur soulagement, il n'avait pas gardé longtemps sa couverture. En se libérant, il les avait libérés de cet étai qu'ils avaient cru définitif et pour eux-mêmes et pour le soleil. Il avait recommencé, sans qu'on ne remarque la moindre diminution, à briller et à chauffer comme avant. Et cela leur avait donné souffle et vie, une fois tout redevenu calme, ils avaient sur la place du village procédé ensemble à des prières et prosternations pour remercier le créateur du sursis qu'il avait accordé au soleil, à la terre, à tout ce qui vivait entre ciel et terre, et par la même occasion à l'homme.

Pourtant, on ne pouvait dire qu'ils avaient été pris au dépourvu. Quand ils étaient petits, les grands de leur temps leur avaient déjà dit, comme eux maintenant nous le répétaient et comme ceux d'avant les grands l'avaient déjà raconté aux grands, qu'il

arrivait au soleil de se couvrir de temps à autre. Pas souvent mais une fois par vie, leur avaient-ils précisé. Personne ne comprenait ni pourquoi ni comment il se couvrait, mais ils savaient qu'une telle chose pouvait se produire un jour, qu'elle allait se produire puisque de toute mémoire on l'avait vue. On les avertissait de cette chose si étrange pour qu'à sa venue ils ne soient pas déroutés comme des papillons devant une lampe éteinte. Car il n'y avait que l'ignorance qui pouvait précipiter une chèvre de la falaise, faire trébucher un âne dans la boue, que l'ignorance qui pouvait égarer l'homme devant les épreuves.

Quant à cette histoire du soleil comme une vache en rut perpétuel, cette conjonction périodique avec le taureau du ciel, quant à ces noces avec la terre... Cette grossesse, cet accouchement d'astres et d'étoiles. Le soleil forniquerait en plein ciel avec un taureau... Il fallait demander aide et protection contre tout égarement. Laissons de côté la bouche, c'étaient des pensées avec lesquelles il ne fallait même pas salir ses ongles. C'était contraire à ce que les grands de leur époque leur avaient transmis sur la pudeur, la bienséance, sur le meilleur des comportements. Il n'y avait que des démons pour forniquer au vu et au su de tous, en plein jour, leur avaient dit les grands de leur époque. Et le soleil serait-il démon ? ! Cet astre qui chassait ce qui était obscur de la face de la terre, en lui donnant chaleur et vie, subirait-il un égarement digne d'un démon ? C'était de ces pensées qui ne pouvaient être chuchotées que par l'ignorance sous le crâne de

l'homme. Il fallait les mettre de côté pour ne pas troubler les esprits, pour ne pas entacher un être de pureté comme le soleil, demandant un juste savoir sur la nature des êtres et des choses, nous disaient-ils. Il fallait savoir que c'était la compassion, la générosité divines qui faisaient exister les cieux et la terre et ceux qui les peuplaient, et non le rut ou la chaleur d'un tel ou d'un tel autre, concluaient-ils sans écouter plus avant le maître de la contrebande qui aurait voulu parler de l'amour dans la création, de l'insufflement de l'esprit dans le corps et de son départ comme un acte d'amour, des promesses de l'au-delà parées des atours les plus appétissants de la chair... Ils ne l'écoutèrent pas lui reprochant que, dans son histoire, l'amour était confondu avec l'indécence et que l'indécence était le pire ennemi aussi bien de l'amour que de la beauté.

Ceux qui avaient pu fréquenter, de loin, d'autres assemblées en d'autres contrées, où quelque savant avait pu aborder ce genre de situation étrange, avaient rapporté au village d'autres informations. C'étaient des djinns qui couvraient le soleil pour l'égarer de sa route et faire ainsi tort aux humains, avaient-ils entendu dire par ces savants. Et ils avaient indiqué la conduite à tenir si ce malheur survenait du vivant de ceux qui étaient présents. Indications qu'ils avaient retenues et qu'à leur retour ils avaient partagées avec d'autres. Les grands de notre temps avaient eu connaissance de ces récits et détails. Le temps passant, les choses perdaient de leur fraîcheur, de leur vie pour atterrir sans éclat, sans cou-

leur dans un coin du puits de la mémoire. Et, le moment venu, on mettait du temps à les retrouver pour leur insuffler l'éclat des débuts.

À leur tour donc, quand ils avaient vu le soleil se couvrir, ils avaient eu un moment d'égarement devant la gravité de ce qui se passait au-dessus de leur tête, mais ils s'étaient repris et ils s'étaient mis à allumer des feux pour essayer de réchauffer le soleil, se souvenant des conseils des grands de leur enfance. Le voyant se couvrir de plus en plus, ils avaient allumé davantage de feux et des plus hauts. Courant de partout, criant de partout pour emporter toujours plus de bûches et alimenter toujours plus de feux. De toutes les places du village s'étaient élevés d'énormes feux qui n'avaient pu empêcher le soleil de se couvrir. Tandis que les uns allumaient des feux, les autres sortaient les chaudrons et autres gros objets de métal qu'ils pouvaient trouver, et tapaient dessus de toutes leurs forces. Un vacarme, un tintamarre, se mêlaient aux cris, aux pleurs des enfants, des femmes, à l'affolement des bêtes, à la fumée et aux flammes. Dans la précipitation, les uns se brûlaient les mains, les autres, les pans de leurs vestes ou de leurs robes. Partout, ça courait; partout, ça criait; partout ça tapait dans l'espoir de faire peur à ces djinns qui voilaient le soleil, de les faire fuir. Mais en vain et ils ne savaient même pas si les djinns qui couvraient le soleil, à supposer que ce soient eux, entendaient leur vacarme et si, du soleil, leurs feux étaient visibles par ceux qui essayaient de le couvrir. Quand, dans le lointain voisinage, un feu se déclarait, brûlant les champs et les moissons, nous

le percevions de notre village comme une rousseur, un feu de camp qui à quelques mètres de distance n'avait plus ni lumière ni chaleur. De même, le plus grand tintamarre de noces ou de fête dans les villages voisins nous parvenait comme un bourdonnement qui ne dérangeait même pas nos chèvres. Le soleil devait être aussi loin, sinon plus que ces champs et ces villages. Et djinns ou taureau, esprit ou être, voile ou montagne, rien ne s'enfuyait, rien ne bougeait. Inexorablement, le soleil se couvrait. La lumière diminuait, l'obscurité augmentait.

Voyant que les feux, les cris, les pleurs, le vacarme et le tintamarre n'y pouvaient rien, tous s'étaient assis autour des feux à regarder le soleil se couvrir du froid et partir en sommeil. Ce jour-là, ils avaient cru que le soleil ne reviendrait pas du froid et du sommeil. Ils s'étaient mis à attendre la fin, en alimentant le feu de tout ce qui leur tombait sous la main, continuant à donner des coups sporadiques sur les chaudrons, sans conviction. Le soleil se couvrait et ils n'y pouvaient rien. À mesure que le noir s'accroissait et que la lumière diminuait, ils commençaient à avoir froid et à trembler devant leurs feux. Ils étaient gagnés par l'imminence de la fin. Le noir fut total, une fois que le soleil fut recouvert, nous disaient-ils. Et ils crurent qu'ils allaient rester là avec leurs feux mourants, leur corps tremblant et leur tintamarre qui s'évanouissait. La dernière fois, le soleil était revenu, leur avaient dit les grands. Ils avaient vécu dans sa lumière depuis ces années, mais il fallait qu'un jour il y reste. Il fallait qu'un jour cela soit la bonne fois, le bon sommeil. On revenait des

maladies, des dangers, des famines, et, tant qu'on revenait, on restait vivant, mais, un jour, on y restait. Un jour, il fallait y rester et ne plus revenir. Il en avait été ainsi avec les grands qui les avaient précédés, ils s'attendaient qu'il en aille de même pour eux quand leur tour allait arriver. Le tour de chacun arrivait un jour. Tôt ou tard. Cela pouvait être le tour du soleil, aujourd'hui. Son tour avait pu arriver avant le leur et sa fin allait précipiter la leur propre.

Pour un insecte qui ne vivrait que quelques heures ou quelques jours, la vie d'un homme pouvait paraître une éternité, de même pour l'homme, la vie du soleil pouvait présenter une sorte d'éternité comparée à la sienne, nous disait-on. Mais que pouvaient représenter la vie du soleil, celle de l'homme ou celle de l'insecte pour l'éternel qui avait créé toute vie et toute éternité ?

Le tour du soleil viendrait et cela aurait pu être précisément ce jour où ils étaient en train de trembler de peur autour de leurs feux et pour le soleil et pour eux. Une fin qu'ils ne pouvaient que constater, que subir. Ils ne pouvaient rien faire pour ceux qui leur étaient chers, ceux pour qui ils travaillaient, ceux pour qui ils vivaient. Et ne leur étaient d'aucun secours ni biens, ni troupeaux, ni richesses. Moment qui rendait présents les grands-pères disparus il y a des lustres et les petits-enfants qui allaient venir dans les temps prochains. Tout tendait à disparaître en ce moment où le soleil se couvrait la face et les mettait dans l'attente de leur propre fin. Où tout en étant avec les autres, avec le passé et le présent, chacun était seul face à sa fin.

À la source, la nuit

Mais au bout d'une attente qui leur parut longue, très longue, eux aussi virent le soleil revenir. Ni marqué ni troublé. Il ne tombait pas, il ne s'envolait pas. Nul morceau ne se détachait, nulle flamme ne s'élevait. Il continuait sa route comme si de rien n'était. Eux seuls étaient troublés. Mais le soleil demeurait à sa place, reprenait sa besogne. Ils le virent briller de tout son éclat, avec chaleur et lumière. La fin annoncée du soleil n'était pas pour cette fois et ils pouvaient à leur tour mettre en garde les enfants à venir contre cette nuit d'où, chose ou personne, rien ne sortait indemne même si la vie reprenait son cours.

Les rendez-vous du soleil et de la lune se poursuivaient, le beau temps chassait la neige, les signes s'ajoutaient aux signes qui se lisaient dans d'autres signes. Et à chaque printemps, remettant les déluges aux prochains hivers, on renouvelait à la chaux ou à la terre blanche, la blancheur de la façade des maisons et de leurs intérieurs pour donner un nouveau départ à ce jeu, à ces signes.

On recouvrait le sol des maisons d'une couche de terre jaune-gris qu'on allait chercher dans une carrière à ciel ouvert au flanc des monts du sud-ouest du village et qu'on mélangeait ensuite avec de la paille en guise de ciment. On mettait cette couche, comme chaque année, sur ce qui restait de la couche de l'année précédente. Les maisons renouvelaient ainsi leur peau, se rafraîchissaient l'intérieur à l'exemple de la nature, des amandiers, des moineaux, des serpents et des petites et grandes bestioles qu'elles abritaient. C'était leur façon à elles de se réveiller au printemps, à la vie.

À la source, la nuit

Nous habitions l'extrême est du village et c'était comme habiter à des lieues de toute chose connue, de tout visage familier. C'était comme avoir notre continent à part, lieu d'exil et de refuge.

Notre maison était séparée du village par un ruisseau. Un ruisseau sec, une cavité à peine perceptible en dehors de la saison des pluies et de la fonte des neiges. On ne savait pas exactement où il prenait naissance, mais, un beau jour, après une averse ou une journée ensoleillée sur une bonne couche de neige, on voyait qu'il avait déjà pris vie et s'était mis à serpenter à travers le village, contournant quelques maisons et se jetant, en bas de la nôtre, dans un ruisseau plus grand que lui. Il nous mouillait les chaussures et parfois les pieds quand il nous surprenait dans nos maladroitesses traversées. Même en crue, il n'avait jamais rien emporté, sauf peut-être quelques moineaux distraits qui venaient s'y baigner, se faire la cour sous le soleil du printemps. Mais les moineaux étaient agiles et, de toute façon, ce n'était pas le moment de se laisser emporter par le ruisseau. C'était la saison des amours, des nids, des couvaisons, la saison des fruits et des abondances. La saison où tout allait reprendre, où les hommes allaient être occupés et les laisser vivre leur vie de moineau au lieu d'essayer de leur tendre des pièges et d'allumer des feux pour griller leur pauvre chair et se la mettre sous la dent comme pitance. C'était le printemps et pas le moment de se laisser emporter par un cours d'eau. Ils avaient trouvé agilité et force et il était facile pour eux de recourir à

À la source, la nuit

leurs ailes, d'inverser la chute en s'envolant pour continuer leur cour sur quelque branche d'arbre et laisser courir le ruisseau vers d'autres aventures.

Car un ruisseau ne manquait pas d'aventures même si cela nous paraissait incongru, même si le nôtre semblait calme et pauvre dans sa course devant notre maison. Qu'était-il après tout, notre ruisseau, pour avoir des aventures qui nous échapperaient ? Un fil d'eau qui grossissait de temps à autre grâce à une fonte ou à une pluie pour disparaître aux premiers temps secs pouvait-il avoir une autre vie que celle qu'il laissait couler devant nos yeux dans la petite cavité qui séparait notre maison du village, entre nos pieds mouillés et les ailes du moineau ?

À l'évidence oui, un ruisseau, notre ruisseau ne devait pas manquer d'aventures. Si, à la moindre occasion, il se mettait à couler, c'est qu'il y trouvait son compte. Et si les moineaux et, plus que les moineaux, les hirondelles déployaient leurs ailes pour se poser sur les airs et s'y laisser porter vers les horizons infinis du ciel et de la terre d'où elles pouvaient accompagner la course et les aventures de notre ruisseau, le ruisseau, lui, prenait sa tête, la mettait dans un creux de terre pour se lancer vers un périple sans fin où même les hirondelles auraient eu du mal à le suivre et l'auraient laissé filer seul sa longue course : courir de pente en pente, traverser gorges et vallées, visiter contrées et villages et ne s'arrêter qu'au prix de sa mort dans un lac ou une mer pour se préparer à d'autres naissances.

À la source, la nuit

Il ne manquait pas de témoins pour nous rapporter le vol des uns et la course des autres. Quand les gens des villages plus bas que le nôtre arrivaient, nos voisins des plaines, ceux qui recevaient avant nous la montée des hirondelles vers le nord et ceux vers qui descendait notre ruisseau avec ce qu'il avait pris comme charge durant sa traversée du village, ceux qui voyaient avant nous l'apparition des fruits et le mûrissement du raisin parce que le soleil les chauffait plus que nous alors qu'en hauteur, sur nos montagnes, nous étions plus près du soleil – il y aurait toujours des choses qu'on ne comprendrait pas quant aux affaires du soleil –, on n'avait pas à s'en plaindre mais on se demandait pourquoi il chauffait davantage ce qui était loin, le feu chauffait d'abord ce qui se trouvait le plus près, mais ce n'était apparemment pas le cas du soleil, ceux-là nous disaient que le ruisseau ne s'était pas perdu, qu'il continuait de courir, qu'il continuait de couler par-delà leur village. Et que les gens des villages plus bas que le leur leur avaient donné la même information, disant qu'ils avaient vu le ruisseau couler encore plus aval.

C'est donc qu'à chaque village il y en avait un plus bas et que notre ruisseau ne s'arrêtait pas dans un village, un ravin, ni ne se perdait dans un semi-pré. Qu'il était têtu et qu'il courait, chaque fois se joignant à d'autres ruisseaux qui eux aussi coulaient dans la même direction. Et, nous disait-on, que là-bas, loin, très loin dans la plaine, notre ruisseau n'était plus ce qu'il était devant notre maison, petit et frêle, mais qu'il devenait, avec ce troupeau

de ruisseaux auquel il s'était joint dans la descente, un grand, un très grand fleuve qui pouvait engloutir nos maisons de haut en bas, comme ces essaims d'hirondelles qui, surgissant tout à coup, couvraient de noir le ciel au-dessus de nos têtes même si une hirondelle seule pouvait tenir dans le creux de notre main. Un fleuve qu'on ne pouvait traverser qu'à la nage ou en bateau.

Ainsi notre ruisseau courait pour se jeter dans le grand fleuve qui devait être celui que les contrebandiers traversaient avec monture et charge pour continuer leur route de l'autre côté, dans la plaine, vers les frontières. Le fleuve, pour la traversée duquel ils faisaient appel aux passeurs qui avaient des barques, des embarcations aménagées pour les besoins de la contrebande. Le fleuve que les chevaux, n'ayant pas de place sur la barque, traversaient parfois à la nage, nous disait-on. Cela nous fascinait mais on avait du mal à imaginer la nage des chevaux. On nous assurait qu'ils nageaient et qu'attachés par les brides à la barque ils traversaient le fleuve d'une rive à l'autre.

Notre ruisseau était donc témoin des aventures de nos contrebandiers. Et si on avait parlé sa langue, on aurait pu lui demander de nous en conter quelques-unes dont il était témoin. Parce que les grands nous disaient que la terre, l'eau et même le vent gardent la trace, le souvenir des faits accomplis en leur présence. Ce qui nous entourait était comme le livre ouvert que le créateur mettait à la portée de chacun mais pour le déchiffrer, pour le lire, il fallait ouvrir les yeux et le regarder. Alors si

À la source, la nuit

on savait lire dans le ruisseau, si on savait l'écouter, peut-être qu'il nous en aurait conté un peu de sa mémoire, dévoilant ainsi en plein jour la véracité des paroles de certains de nos contrebandiers et la vanité des autres. Parce que, en matière d'aventures, il leur arrivait d'avoir des versions qui différaient du tout au tout. Et nous, ballottés d'une version à l'autre, ne savions plus à quelle version nous fier.

Notre ruisseau discret qui, par moments, s'évanouissait presque, avait bel et bien des aventures. Et c'était l'eau qui le faisait courir, cette chose, cet élément allait-on apprendre, sans forme ni couleur qui ne savait se tenir nulle part. Sinon un ruisseau resterait sur place ou il ne bougerait plus dès qu'il aurait trouvé sa place. C'est l'eau qui folâtrait à travers pente et plaine, à travers creux et terrasses. Parce qu'on nous disait que l'eau ne voulait jamais rester sur place, qu'elle devait être en mouvement, en train de descendre ou de monter; en train de courir vers sa perte ou grimper vers une nouvelle naissance. Chacun obéissait à sa nature, aux règles qui régissaient sa nature, nous disait-on, et la nature de l'eau résidait dans ses montées et ses descentes.

On la disait la plus instable de tout ce qui se trouvait sur la terre. La plus docile, la plus têtue à la fois. La plus douce quand elle devenait rosée sur les feuilles du printemps, la plus cruelle quand, à la sortie de l'hiver, en torrent, elle arrachait et précipitait dans la pente les arbres et les rochers. Toujours à creuser son lit ou à s'enfuir par le moindre

interstice. À relier ciel et terre dans ses chutes et ses montées comme si elle avait gardé l’empreinte de ces deux lettres des débuts qui reliaient les profondeurs du ciel aux profondeurs de la terre. Comme si ces deux lettres l’avaient chargée de ce lien entre ciel et terre.

Nous, on ne l’avait jamais vue monter. Toujours en train de tomber sur nous en pluie, en neige, en grêle, en train de nous mouiller jusqu’au dernier cheveu, jusqu’au dernier haillon. Quand elle ne tombait pas sur-le-champ, c’est qu’elle tomberait ensuite et par surprise. Quand elle ne montait pas au vu et au su de tous, c’est qu’elle profiterait d’un quelconque secret du midi ou de la nuit. Il en allait ainsi quand elle s’agrippait en pique de glace aux toits et, bien acérée, nous tombait sur la tête alors que, profitant du soleil, on jouait autour des maisons. On apprenait à se méfier d’elle.

Ou bien, c’est nous qui la remontions pour la boire, pour en remplir de gros récipients, la placer sur le dos des chevaux et des ânes et la conduire à nos maisons, l’enfermer un temps dans outres et seaux, en prévision des usages auxquels elle était destinée avant de la laisser de nouveau à ses pérégrinations, la libérer des formes et des couleurs qu’on lui imposait en nos demeures pour la laisser prendre celles qu’elle voudrait, celles qui se présenteraient à elle une fois libérée de nos griffes.

Mais, avant d’entamer son périple parmi nous, on disait que l’eau descendait des profondeurs du ciel selon une mesure pour donner vie à la terre

aride et à ceux qui s'y trouvaient. Elle était un réconfort voulu pour l'humain, pour lui faciliter la traversée qui devait l'amener à son premier sol, pour lui rendre le voyage plus supportable. Mais comme tout compagnon, elle avait ses moments d'égarement, de désagrément. Parce que, nous disait-on, l'homme avait été créé d'une terre boueuse donc de terre et d'eau et que, sans l'apport continu de l'eau, la boue serait vite séchée dans la chaleur du soleil, au souffle du vent, ne laissant de ce qui était homme qu'un tas de poussière.

L'eau accomplissait sa descente à travers la pluie et la neige quand elle voulait être bénéfique. Les grêlons c'était comme une colère, un châtiment qui heureusement pour la terre et ses occupants n'étaient pas la forme la plus fréquente de ses chutes. Une fois descendue, elle abreuvait la terre et les vivants qui venaient de la terre. Quand la terre et ses vivants en avaient bu et que les montagnes en avaient gardé en provision pour les saisons sèches, les ruisseaux prenaient l'eau en trop et se dirigeaient vers le lieu de rendez-vous de tous les ruisseaux, de toutes les gouttes d'eau tombées sur la terre et, là, formaient d'immenses étendues, plus larges et plus infinies que nos terres et nos montagnes dans ces contrées. Des étendues qu'on ne pouvait traverser à la nage et qu'on mettait des mois, sinon des années, à traverser sur le dos des navires, montures de ces étendues, nous disait-on. Et aussi, c'est sur ces navires que l'on portait des charges qu'il serait autrement impossible de fixer sur le dos des ânes, des chevaux et même sur celui des

chameaux. Des navires qui pouvaient porter par centaines des chameaux avec leur charge. À l'immensité des domaines correspondait la force de ces montures. Des domaines pour un nouvel usage et pour le repos de l'eau sur la terre et d'où elle reprendrait son départ pour les cieux afin de continuer son cycle.

En cela, le voyage de l'eau, le voyage de la goutte d'eau à travers la terre était un peu à l'image de celui de l'homme, de l'humain, nous disait-on. Comme elle, l'homme tombait seul, en goutte sur la terre. Une goutte seule, sans le renfort des autres gouttes, sécherait vite, disparaîtrait sur une terre sèche ou une roche assoiffée. Les gouttes, en quantité limitée, ne pourraient constituer que des marais où elles pourriraient d'abord pour disparaître après. C'est parce qu'il y avait la continuité des gouttes que les premières gouttes ne se perdaient pas, devenaient sources, ruisseaux, fleuves et poursuivaient leur traversée pour rejoindre le lieu de rendez-vous de toute eau. Il en allait de même pour la goutte qu'était un homme. Seul, il serait désorienté, perdu et sécherait sur place, succombant aux faiblesses de sa nature. Ce n'est qu'au prix de ses retrouvailles avec ses semblables que sa vie pouvait continuer dans des maisons, des villages, des villes, et qu'il pouvait accomplir sa traversée.

Et il y avait de grandes villes, nous disait-on, plus grandes que le fleuve là-bas, loin dans la plaine, qui pouvait englober nos maisons. Villes plus vastes que les lacs, plus infinies que les étendues d'eau. Maisons, villages, villes, comme autant de cours d'eau,

À la source, la nuit

de ruisseaux, de fleuves, qui permettraient à l'homme de mener sa vie sur la terre dans le compagnonnage des autres hommes qui formaient autant de rappels, autant d'aides les uns pour les autres. Et, son heure venue, l'homme se posterait en attente dans des cimetières qui étaient ses lacs, mers et océans et d'où, à l'exemple de l'eau, il effectuerait son retour au premier sol.

Mais, contrairement à l'eau, l'homme ne redescendrait plus sur la terre, nous disait-on. Il n'effectuait qu'une fois la traversée, ne vivait qu'une fois l'éloignement et le retour. C'était ça son épreuve que la compagnie des autres hommes rendait plus facile pour qu'il ne s'égare pas dans l'oubli. C'était ça son privilège dans l'épreuve, descendre une fois et monter ensuite. Quant à l'eau, elle continuerait à servir d'exemple et de compagne, tant qu'il y aurait la vie sur la terre, tant qu'il y aurait des hommes.

Arrivé au terme, chacun des ruisseaux et des fleuves déversait au lieu fixé l'eau qu'il portait, mettant fin à leur vie d'aventuriers parmi les pentes et les creux de la terre. De là, l'eau regagnait le ciel pour mûrir d'autres aventures en son sein, qui émerveilleraient d'autres regards, témoins de ses descentes et de ses remontées, de ses douceurs et de ses colères.

C'est ainsi que les moineaux laissaient courir le ruisseau vers sa destinée, le laissaient descendre vers la destinée de l'eau.

Les maisons et le village étaient entourés du connu, du moins connu, de l'inconnu. Ils étaient traversés par le vol des moineaux, par le vol des hirondelles, par la course du ruisseau, à leur tour traversés par nos peurs et nos rêves. On passait de l'un à l'autre, du connu à l'inconnu, en un coup d'œil, en une seule enjambée, allant d'une chambre à l'autre, d'une maison à l'autre ou d'une terrasse à la forêt.

Nous aurions voulu rester toujours dans le connu des maisons, du village, des moineaux. On avait beau avoir de l'eau dans notre nature, comme nous disaient les grands, ce n'est pas nous qui irions, comme le ruisseau, parcourir les contrées inconnues. Ce n'est pas l'envie qui nous en manquait, mais l'inconnu était difficile à cerner, difficile à rencontrer. C'était comme se trouver dans le noir, sans savoir ce qu'on allait heurter de nos pieds ou renverser de nos mains. Mais on était de la terre, alors on avançait à tâtons et en bloc comme la boue lors de ses glissements, pas à pas et avec prudence. On avançait une fois que le nouveau pas est bien investi et que le

À la source, la nuit

prochain se trouve à notre portée. Aussi, on tenait à notre bout de terre connu. Ce n'est qu'avec peine que nous poussions notre curiosité plus loin. Du moins, nous aurions voulu garder un pied dans le connu pour oser, accrochés aux ailes des hirondelles, nous aventurer vers ce qui était loin de nous. Tenter ces aventures hors de nos maisons, hors du village, de préférence, accompagnés d'enfants de notre âge, de nos frères et sœurs ou de nos parents, dans la clarté du jour. On ne voulait pas se retrouver nez à nez avec l'inconnu. On ne voulait pas avoir nos lits du côté est de notre terrasse qui donnait sur un bois dont nous connaissions pourtant chaque arbre, chaque herbe par cœur mais qui nous devenait étranger dès les premiers brins de crépuscule sur les arbres et sur nos terrasses.

L'est et son bois par où pointait le jour et par où déferlait sur nous la nuit. Dieu dans son infinie sagesse avait voulu, nous disait-on, que l'est soit source de lumière et source des ténèbres à la fois, tout comme le soleil était marqué de faiblesses dans sa majesté, pour que nul être ou matière ne se croie éternel en sa nature. Pour que nulle arrogance ne se manifeste chez quiconque, êtres ou choses. La nuit déferlait donc de l'est par où était venue la lumière. À la pénombre de la nuit tombante, le vent dans les feuilles, qui le jour nous rafraîchissait, devenait le tremblement et le chuchotement d'innombrables bêtes invisibles qui nous emplissaient de peur. Les arbres de ce bois se transformaient en êtres gigantesques, fantômes venus d'un autre

monde qui, au moindre coup d'œil, faisaient trembler le plus caché des recoins de nos petits êtres.

Nous prenions notre courage à deux mains pour aller les vérifier de près afin de nous assurer qu'il s'agissait toujours des arbres de tout à l'heure, qu'entre nos deux coups d'œil aucun cor de l'archange Israfil, celui qui allait annoncer l'Apocalypse et la résurrection, n'avait sonné la fin d'aucun monde, qu'aucune tortue n'avait écrasé les œufs d'aucune fourmi, qu'aucun serpent n'avait avalé aucun moineau avec ses petits dans le nid, qu'aucune araignée n'avait pris aucune coccinelle au piège de sa toile et que le monde était toujours le monde de notre dernier réveil. Nous constatons : rien n'avait changé, les arbres que nous touchions étaient pareils aux arbres de tout à l'heure, les herbes se trouvaient à leur place et la terre ne faisait pas défaut à nos pas. Mais les arbres un peu plus loin gardaient cet aspect menaçant et la maison, elle aussi, commençait à devenir inquiétante à mesure que nous nous en éloignons. Nous nous précipitions vers la maison avant de tomber sous l'emprise de la peur ou de nous faire interpeller par les parents qui se demanderaient où nous étions passés, s'ils s'étaient aperçus de notre absence. Et il suffisait de quelques pas pour qu'on retrouve la maison telle que nous l'avions quittée et que les arbres, dès que nous avons le dos tourné, reprennent leur aspect fantomatique en se drapant des habits que notre peur leur taillait pour la nuit.

Alors nous évitions ce bout de la terrasse qui nous mettait un pied et une grande moitié de notre tête

À la source, la nuit

dans l'inconnu, préférant nous tourner vers les maisons voisines, vers le village pour nous blottir contre le connu et chasser de leurs bruits familiers le silence et la pesanteur de la nuit à l'est.

Nous n'étions pas les seuls à appréhender la nuit. Les oiseaux du bois n'étaient pas plus rassurés que nous de son arrivée. Eux qui, à l'annonce du jour, emplissaient nos matins de leurs innombrables chants, se retiraient, dès le premier crépuscule, dans un affligeant mutisme qui ne faisait qu'accroître notre peur. À les voir se mettre en boule comme s'ils voulaient se rétrécir la peau, enfoncer leur tête dans le corps, leur corps dans leurs pattes, leurs pattes dans la tête de leurs petits, se terrer dans leur nid ou dans leur abri, on les aurait dits dans l'attente du pire des désastres. Le moindre mouvement, le moindre son, les faisaient sursauter, les rentraient encore plus dans leur corps. Comme s'ils voulaient disparaître de la nuit, comme s'ils voulaient s'effacer de la vie. Comme si les portes de la nuit étaient les portes du désespoir, les portes du néant qu'ils tentaient d'éviter en s'agrippant à leur branche et à leur nid. On aurait dit qu'ils vivaient chaque nuit comme leur dernière nuit, comme l'instant qui allait clore leurs yeux à la vie, comme la dernière nuit des temps.

Mais, quand pointaient les prémices du jour, ils se mettaient à nous réveiller avec leurs chants aussi joyeux que la veille, comme si de rien n'était, comme si aucune peur n'avait existé ou comme s'ils voulaient rabattre l'oubli sur notre nuit et la leur. En attendant, on sentait leur peur, on vivait leur peur dans la nuit.

À la source, la nuit

Avoir un pied dans l'inconnu de l'est, lui-même plongé dans l'inconnu nocturne, était trop pour nos têtes d'enfant à moitié enfoncées dans la nuit, occupées à reconstituer les ratés du jour dans les incertitudes des rêves à venir. La courte soirée d'été terminée, alors qu'on allait passer au repos, on préférait disposer nos lits au milieu de la terrasse, au milieu des autres lits, dans le connu, loin de la peur des oiseaux et des grondements du bois, sous la garde rapprochée des grands frères et des grandes sœurs. Les deux côtés est-ouest étant gardés par le père et la mère comme des balises délimitant notre terrasse face à l'inconnu. Cela donnait un aspect de nid à cette assemblée de lits dans la nuit.

Quand mon père était absent, que ma mère était partie traire les chèvres dans l'enclos estival établi par les bergers pour le troupeau en dehors du village et que le soir, seul, je devais garder la maison jusqu'à son retour, je m'asseyais sur le côté ouest de la terrasse, face au village pour partager la compagnie, même lointaine, des autres habitants, tout oreilles à ce qui pouvait se passer dans mon dos, côté est. Je guettais les allées et venues des voisins pour me distraire, rassurer mon attente. C'étaient les moments où l'on sentait le souffle de l'inconnu dans la nuque alors que le connu avait tendance à se réfugier dans nos pupilles et où seule la clarté de la lune et la multitude des étoiles procuraient quelque réconfort.

Que pouvait faire une présence lointaine contre le surgissement de la peur? Qu'allais-je pouvoir

À la source, la nuit

faire, qui appellerais-je au secours et qu'allaient faire nos lointains voisins chacun pris par les soucis de la nuit présente et du jour à venir si, tout à coup, je me trouvais le cou dans la gueule d'un de ces monstres que j'imaginai cachés derrière les arbres, dans le bois, à l'est? Et qu'allaient pouvoir faire les oiseaux qui se blottissaient les uns contre les autres dans leurs nids sous le toit de nos maisons, dans les branches du mûrier ou de l'amandier, sinon de s'égarer dans un vol nocturne, loin de la mince protection qu'offrait un nid dans la nuit? C'était un vain espoir que de se tourner vers le village ou de se sentir lié aux oiseaux eux-mêmes à la recherche d'un trou où mettre tête et corps à l'abri de cette peur. Mais c'était un espoir auquel je m'accrochais et qui me soutenait jusqu'au retour de ma mère.

Terrasses et village, bois et montagne, tout se mêlait et il ne restait plus de distinction possible quand, l'hiver venu, les maisons, le village, les champs, la forêt, les montagnes, se couvraient de neige et ne formaient plus qu'un blanc uni, sombre, froid par temps couvert et lumineux jusqu'à l'aveuglement quand il faisait clair. Le jour, cela nous donnait une autre ouverture. Nous nous trouvions sur une nappe blanche étendue à volonté. Tout devenait le prolongement des terrasses et nous ouvrait d'infinies possibilités de jeux et de courses à travers cette blancheur qui nous brûlait les yeux, nous épuisait le souffle. Mais c'est là que la peur, quittant la forêt et les arbres à l'est de la maison, s'installait à nos portes, elle cessait d'être un effet des arbres

À la source, la nuit

dans la nuit, devenait audible dans les sifflements du vent, visible dans les traces qu'on découvrait le matin sur les terrasses, les toits et autour des maisons et qu'on prenait, non sans raison, pour celles du loup.

Le soir tombait vite même si la blancheur de la neige retardait l'arrivée de la nuit. Même si parfois la nuit ne trouvait plus de place pour nous couvrir. Car la clarté du ciel, la robustesse de la lune, la blancheur de cette nappe de neige sur la terre, disputaient notre village à la nuit, poussaient au loin les limites de la nuit et l'empêchaient de s'abattre sur la terre, sur notre contrée. Le soir venait vite, la nuit tombait encore plus vite quand le ciel était couvert de nuages et que la lune se cachait sous le gris du ciel qui descendait jusque sur nos cheminées. Il devenait difficile d'oser sortir, de risquer notre corps parmi les incertitudes de la nuit, ne serait-ce que pour nous soulager, nous débarrasser des lourdeurs de la nature qui s'étaient accumulées à mesure que la neige et la nuit avaient envahi les alentours de la maison.

Nos mères nous prenaient par la main pour nous donner le courage d'assumer nos besoins en affrontant la peur qui nous attendait à l'extérieur. On débarquait dans un silence entrecoupé de quelques aboiements, de quelques hurlements qui donnaient une profondeur inquiétante au calme de la nuit et à sa blancheur uniforme. Une profondeur que nous soupçonnions mais que nous n'arrivions pas à per-

À la source, la nuit

cer et que, tout ouïe, nous écoutions comme autant de portes, autant de gouffres dans la nuit.

On voyait que des brèches pouvaient être ouvertes dans la nuit, qu'elle n'était pas une opaque boule de frissons et de peur, qu'une sorte de sérénité pouvait s'y glisser et y installer son bout de règne. Que nous pouvions entrer dans cette sérénité et y goûter, même si c'était sous la pression des besoins de notre nature, que la nuit pouvait devenir un espace à découvrir, un espace pour nous faire découvrir autrement les êtres et les choses qui nous entouraient. Mais comme l'oiseau ou la chèvre ne se laissent pas tenter par ce calme et cherchaient refuge dès la tombée de la nuit, on ne se laissait pas prendre par ce silence, par cette sérénité, qui pouvaient à tout moment laisser surgir le côté menaçant de sa face. Avant de connaître l'ultime de la nuit, la peur avait vite fait de nous rattraper par un sifflement de vent ou un craquement de neige et de nous rendre à notre inquiétude originelle.

Ces sorties nocturnes représentaient une épreuve pour nos mères qui essayaient de ne pas nous communiquer leurs propres peurs. Nos mères qui essayaient de dissimuler sous d'énormes châles les senteurs de leur nature qu'on disait attirantes pour les loups dans la nuit. Elles essayaient de les dissimuler pour se protéger et nous protéger de la malédiction de ces dires qui pouvaient s'abattre en un battement de paupières, qui augmentaient la peur dans les pas de nos mères. Pas qui augmentaient la peur dans nos cœurs. Peur qu'elles frayaient dans la nuit et dans la neige à la lumière vacillante d'une

À la source, la nuit

lampe à pétrole. Peur qu'elles essayaient d'éloigner avec prières et invocations ou cacher dans la nôtre en serrant très fort nos mains qu'elles gardaient dans les leurs.

Tant qu'elles étaient debout, on avait toujours un coin de châle pour nous dissimuler dans la peur de nos mères, cette peur qui collait notre chair à la leur, transportait dans notre sang chaque bruissement d'une branche dans le vent et le répercutait au travers de nos moindres veinules dans les recoins les plus cachés qu'irriguait notre sang. Mais tant que nos mères nous tenaient la main, tant que nous pouvions sentir le froissement de leur robe près de nous, même dans la peur, la nuit pouvait répandre sur nous un peu de cette quiétude que nous avions dû connaître dans leurs entrailles. De cette quiétude que chaque graine avait dû connaître dans sa vallée avant d'être jetée par le vent dans les abîmes à venir des cieux et de la terre. Tant qu'elles nous tenaient la main, la nuit pouvait devenir un coin de leurs entrailles et nous transmettre un peu de cette sérénité.

Tant qu'elles nous tenaient la main, qu'elles pouvaient retenir nos mains dans leurs mains. Tant qu'elles ne les retrouveraient pas vidées de la main qu'elles tenaient jusque-là. Car il arrivait qu'une mère rentre dans la demeure, ses mains vidées des mains de son enfant qu'elle venait d'accompagner pour une petite sortie. Qu'à une telle sortie de routine succède une rentrée qu'elle n'aurait pu imaginer possible dans le pire des cauchemars. Qu'elle

À la source, la nuit

revienne avec cris et fracas, avec folie et désespoir pour demander secours, pour demander ciel et terre, vie et mort, pour ameuter la maison qui à son tour allait ameuter le village, les oiseaux et les arbres, dérégulant tout sommeil et tout éveil. Cela pouvait arriver, cela était arrivé et on le savait. On avait beau être accompagné de notre mère, avoir son haleine au-dessus de notre tête, la peur ne nous quittait pas pour autant quand une telle éventualité nous précédait dans notre sortie.

C'était au cours d'une de ces nuits froides, enneigées et calmes. Une de ces nuits qui font frissonner on ne sait si c'est de peur ou de froid et terrent chacun dans son abri, dans son nid, dans sa peau. Une de ces nuits qui font regretter le verre d'eau bu ou la bouchée de pain avalée en trop. Mais on ne choisit pas ses nuits, on les vit.

Au cours d'une de ces nuits, une mère, dans un village proche, avait accompagné sa petite fille dans la neige, à l'écart de la maison, nous avait-on dit, au cours d'une de ces nuits où on nous disait tout, où on était témoin de ce qui était dit. Elle avait sortie sa fille juste à côté de la maison, derrière le mur, pour qu'elle puisse regagner le lit avec un corps soulagé. Comme souvent, mais un peu plus tard que les autres nuits. Ou bien la fille, réveillée dans la nuit, avait demandé à sa mère de l'accompagner dehors. S'étant couverte, elle avait couvert sa fille et l'avait sortie sous un ciel clair mais sans lune.

Quand la fille s'était assise et que la mère, tout en torpeur, ajustait le drap sur ses épaules pour se protéger du froid, une bête avait surgi de la nuit, foncé

sur la petite fille et l'avait saisie par le bras. Surprise, la mère s'était précipitée et avait attrapé l'autre bras, tirant de toutes ses forces pour sauver sa fille des crocs de la bête. Un temps, chacune avait tiré de son côté sur les bras de la fille qui essayait, se débattant avec cris, de se jeter vers sa mère. Mais la bête, plus forte, avait arraché sa proie des mains de la mère et s'éloignait tandis que la voix de l'enfant appelant sa mère au secours continuait de lui parvenir. La mère s'était mise à courir derrière la bête, essayant par ses cris de réveiller la maison et les villageois, mais avançant dans l'espoir de les atteindre, guidée par les appels et les pleurs de sa fille, de plus en plus lointains, de plus en plus faibles.

Voyant qu'elle n'allait pas pouvoir attraper la bête, elle était retournée à la maison pour demander secours, pour lancer des pieds et des bras plus forts, plus agiles, à la poursuite de la bête qui tenait dans la gueule sa petite fille. Réveillés, les hommes de la maison, rejoints peu après par d'autres villageois, avaient essayé de trouver quelques traces, quelques cris, gémissements ou grognements dans la direction que la mère leur avait indiquée et aux alentours. Ils avaient retourné branches et arbustes, fouillé creux et rochers, inspecté talus et abris mais n'avaient rien trouvé dans la pénombre de cette nuit glacée. Ils s'en étaient retournés gelés, à bout de forces.

Ce n'est que le lendemain, aux premières lueurs, qu'ils avaient découvert un bout de tissu ensanglanté par-ci, une touffe de cheveux sur la neige par-là. Et quelques traces de sang.

À la source, la nuit

C'était tout ce que la mère avait pu ramener de sa fille le lendemain à la maison. C'était tout ce qu'elle pouvait serrer dans ses mains, contre son sein. Sa fille qu'elle avait sortie dans la nuit en la tenant par la main. Sa fille qui lui avait laissé les mains vides et les oreilles pleines de ses cris. Tout ce qui restait d'elle : un bout de tissu, une touffe de cheveux et ses appels au secours tandis que, chargée d'elle, la bête s'éloignait.

Nous aussi, on sortait dans ces nuits de froid et de neige, avec les cris de cette petite fille dans les oreilles.

Quand le soir était retardé et que la nuit avait du mal à étendre sa chape noire et couvrir ainsi le repos des maisons et des âmes qu'elles abritaient parce que empêchée par cette triple conjugaison de la neige, du ciel et de la lune, elle devenait autre, une clarté mystérieuse et pleine, peuplée de ces errants de l'absolu que sont les chasseurs et des traces de l'absolu que sont leurs proies, ces autres veilleurs de la nuit : perdrix, lièvre, antilope, renard, chacal et... le loup. Privés de la couverture abondante et généreuse de la nuit, tous errants dans l'attente d'un souffle de délivrance ou d'une rencontre fatale, à la recherche d'un lambeau de chair ou d'une bouchée de nourriture. Tous se guettant, les uns craignant les autres, les uns évitant les autres, tous sentant l'haleine du chasseur dans leur nuque, l'haleine du néant dans leur corps, tournoyant comme le point vide du tourbillon. Et, dans le froid glacial des étendues enneigées, lâchés sur cette nappe blanche par

À la source, la nuit

un défaut de nuit, accomplissant leur ronde autour de notre peur, autour du village.

Une ronde si débordante qu'ils continuaient à la mener parfois au-delà de la nuit, au-delà de la neige, au risque de laisser leur corps sur place, dans le froid glacial. Un des arrière-grands-oncles, sorti ainsi de son corps, avait, en rêve, fait signe à sa femme et, le lendemain, on l'avait trouvé gelé dans sa ronde, au cours de sa nuit de chasse. Gelé ainsi, doigt sur la détente, dans la position du chasseur dans l'attente de sa proie. Il n'était pas rare que l'on trouve des proie gelées dans la nuit, comme pour ne pas laisser seul leur chasseur dans son départ vers d'autres rondes, sous d'autres cieux. Car les grands nous disaient que, sous ces cieux autres, chacun serait ressuscité dans sa passion, avec les compagnons de sa passion et la pensée qui l'accompagnait à son départ.

Face à notre maison, hiver comme été, il y avait le tombeau de Hâji Mouss, le saint patron du village et de ses alentours, le gardien des vivants et des morts, le pourvoyeur des peurs et des espoirs, celui par qui les pertes trouvaient consolation, les joies, destination ; celui qui veillait l'entrée et la sortie de chaque pieuse pensée, de chaque élan de bonté, celui qui se tenait au travers de chaque maligne intention.

Son tombeau trônait sur le cimetière et le domaine qui l'entourait. Domaine qui inspirait respect et crainte que les plus dévots foulaients pieds nus et tête découverte, approchaient avec prières et invocations. Il était visible de presque partout au village de telle façon qu'on pouvait le prendre à témoin et recourir à son arbitrage en pointant son tombeau, en invitant les uns les autres à jurer par le saint, même dans la plus petite mésentente. Conflits concernant la délimitation des champs et des bois, désaccords sur le partage des moissons et même mésententes entre les femmes quand elles n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur la place de chacune dans la file d'attente aux sources. Tous pouvaient se tourner vers le

domaine et son occupant et le trouver à portée de leur regard. Notre maison était la plus proche du tombeau du saint, celle qui le voyait en face, droit devant elle, celle qui ne pouvait se détourner de lui sans être vue.

Ainsi, si l'on avait toujours un œil sur Hâji Mouss, lui aussi devait avoir un œil sur nous. Dans la peur, cela nous soulageait. Ailleurs, cela devenait pesant, inquiétant que d'avoir sur nous en permanence l'œil du saint et les yeux des morts qui l'entouraient au cimetière chacun avec leurs peurs et leurs histoires qui augmentaient notre effroi quand en hiver les noms des disparus revenaient dans celles que nous racontaient les grands pendant les veillées. Une fois allongés pour la nuit, les histoires se répercutaient sous nos crânes qui se peuplaient des présences reposant en face de notre maison, le saint à leur tête. C'était à nous demander si nous étions dans nos lits ou si la maison n'était pas envahie par le cimetière et ses habitants.

On nous rassurait. Les morts ne revenaient pas. On pouvait rêver d'eux mais ils restaient chacun dans leur tombe jusqu'à ce qu'ils soient appelés à en sortir. Et, pour ça, il fallait attendre longtemps; il fallait attendre que la fin de tout survienne. Les morts étaient très occupés dans leur tombe et ne vivaient pas selon le temps des vivants. Le temps de coudre un bouton représentait pour un mort le temps d'une vie terrestre. Dès qu'ils se rendaient compte qu'ils étaient morts et restaient dans la tombe, ils commençaient une autre vie et n'avaient plus le loisir de penser à venir parmi nous. Car, au

À la source, la nuit

début, un mort ne savait pas qu'il était mort, nous disait-on. Quand il voyait qu'on pleurait un mort, lui aussi se mettait à le pleurer sans savoir de qui il s'agissait. Lui aussi s'affairait pour les préparatifs de l'enterrement, pour accueillir les hôtes et leurs condoléances. Lui aussi lavait le mort, faisait sa prière et l'accompagnait au cimetière avec l'assemblée mais en se demandant qui était le mort. Une fois le corps déposé dans la tombe, lui aussi aidait à ce qu'on le couvre d'une rangée de pierres en commençant par la tête, puis qu'on recouvre le tout de terre. Quand c'était fini et que l'assemblée quittait le cimetière, lui aussi voulait repartir mais sa tête cognait contre la première pierre posée au-dessus de lui. Il comprenait que c'était lui le mort et qu'il venait de procéder à son propre enterrement. Alors le mort demeurait dans sa tombe. Leurs histoires pourtant continuaient à hanter nos têtes, dérangeant nos sommeils et nos nuits d'hiver.

Car l'hiver était la saison de la mort même si ce n'étaient pas les morts mais leurs histoires qui nous faisaient peur. La saison de la mort et de la faim. Lors de son passage, la pluie, la neige, le vent, ne laissaient de vert, de vivant que les branches feuillues de sindane, cet arbre sœur du chêne qui veillait l'hiver sur nos chèvres, gardant l'éclat de ses feuilles et qui ne trouvait de preneur que les chèvres qui, têtues comme elles l'étaient, ne faisaient aucun cas de ses épines et les broutaient à pleines mâchoires. Le reste qui pouvait servir de nourriture était, au

plus fort de l'hiver, couvert d'une couche uniforme de neige durcie par le vent et le gel.

Et tout avait faim, les herbivores, les carnivores et même l'homme de temps à autre, ce mangeur sans scrupules qui faisait tout trembler à la démesure de son appétit. Oui, il arrivait que même l'homme ait faim, lui qui, de bête ou de plante, de feuille ou d'écorce, emplissait sa panse faisait de tout sa pitance. Mais quand il n'y avait ni bête, ni plante, ni feuille, ni écorce et que chacun restait avec le vide de son ventre... Ce vide qui pouvait entraîner le pire des excès, le pire des avilissements, balayant barrières et limites, honte ou orgueil, amour ou bonté. « Seigneur, ne nous éprouve pas avec la faim et le déshonneur » était l'une des prières qu'on entendait le plus souvent dans la bouche des grands qui avaient vécu les années de privation. Prière qu'on entendait parfois dite avec une voix tremblante et pleine de larmes comme si elle nous emmenait dans le vivant de cette privation, comme si elle la rendait à notre présent. Tout avait faim et tout était à la recherche de la moindre douceur, de la moindre subsistance, du moindre comestible que les dents pouvaient moudre, que les intestins pouvaient transiter, ce qui pouvait emplir d'abord la cavité de la bouche et puis celle du ventre. Pour avoir un peu de répit, pour délayer la terreur que faisait subir ce vide au reste du corps, leur permettant de partir à la recherche de nouvelles bouchées et continuer leur ronde sur la terre.

Tout avait faim et quand à l'hiver venait s'ajouter une année de mauvaises récoltes, c'était la disette,

et l'homme, dépendant des récoltes plus que quiconque, était touché plus qu'à son tour.

La disette se décréait, elle arrivait comme le jeûne avec un mois, un jour et une heure précis, nous disait-on. Mais son heure n'était pas connue. Un jour, alors qu'un des nôtres était parti dans un village voisin, il assista à une conversation du sage de la contrée, respecté aussi dans les villages alentour. Il annonçait à une petite assemblée que la disette commencerait tel jour à partir du crépuscule. Il revint au village, inquiet mais ne dit mot à personne, comme l'avait suggéré le sage, essayant d'inciter à un usage très mesuré des victuailles. Usage déjà fort parcimonieux, les récoltes étant maigres. Devant l'échéance annoncée, il devait pousser à la mesure, même avec ce peu d'usage. Le crépuscule en question tombé, arriva un hôte avec sa faim. La famille ayant déjà dîné, on allait servir seul l'invité. Le villageois alla voir sa femme à part et lui dit de mélanger une mesure de farine avec autant de poils de chèvre qu'elle aurait hachés. La femme, qui voulait recevoir l'invité du mieux qu'ils pouvaient parce qu'ils avaient encore quelques réserves, protesta, mais, devant l'insistance de son mari, elle exécuta le mélange demandé. Et quand elle arriva avec le pain ainsi préparé, le plaçant devant l'hôte avec un verre d'eau, elle ne vit, à son grand étonnement, aucune réaction de surprise ou de dégoût mais constata un plaisir évident chez l'hôte qui en peu de temps avait dévoré le pain et avait l'air d'en réclamer encore. Enfin, le mari leur révéla qu'il avait tenue caché

jusque-là, leur expliquant qu'on venait d'entrer en période de disette et que c'était pourquoi l'hôte ne s'était pas rendu compte de la présence des poils de chèvre dans le pain. Car, par temps de disette, tout changeait de goût, devenait acceptable au palais pourvu que la bouche ait quelque chose à mâchouiller, pourvu qu'elle ne demeure pas vide. Le palais, le corps, disait-on, percevait cette arrivée avant que l'homme ne s'en rende compte.

Le village était pauvre en général, or, parmi les pauvres, il y avait toujours de plus pauvres. Nos contrées n'échappaient pas à cette règle. Au cours des disettes, les plus pauvres étaient touchés plus que les pauvres qui, eux, gardaient quelques fonds de réserve, quelques casseroles munies des fonds de la veille ou des fonds de l'hiver passé. Les choses étaient plus compliquées pour ceux qui n'avaient pas de réserve : l'histoire de la famille qui avait échangé un champ contre un repas était connue. Les descendants de la famille relativement riche du village qui avait procédé ainsi, étaient encore mal vus à cause de ce troc de la faim. Mais le blâme n'avait pas rendu le champ aux premiers propriétaires.

Les plus pauvres étaient donc les plus touchés. Ils n'avaient pas de terre à échanger contre de la nourriture chaque fois qu'ils avaient faim. Ils l'auraient fait que cela ne les aurait pas nourris longtemps. Les plus pauvres n'avaient pas tellement de champs non plus.

Une de ces familles, qui n'avait qu'un vignoble sur une terre impropre à la culture, mal placée par

rapport au soleil, et qui n'était pas très chargé en grappes, endurait des problèmes constants de pauvreté, même en temps normal. Père, mère, trois garçons et deux filles, ils essayaient de se débrouiller en travaillant dans les champs des autres. Ils étaient démunis mais joyeux et le travail chez les autres n'était pas joyeux. Quand ils le pouvaient, ils l'évitaient. Or une tâche refusée, un travail dédaigné, devait être remplacé par un autre qui procurerait un peu de subsistance. Et en cette matière, le choix n'était pas très abondant sur nos hauteurs. On travaillait la vigne, le champ et la forêt ou l'on gardait les chèvres et le bétail de ceux qui travaillaient ces trois éléments.

Ils ne pouvaient pas travailler le champ, puisqu'ils n'en avaient pas hormis de la vigne abondante en feuilles mais nue en grappes. La part de bois que chacun pouvait couper dans la forêt était limitée. Avec une fréquentation assidue, on aurait vite fait de l'épuiser entre les besoins du foyer et la part vendue en ville. Ensuite, on tombait vite dans le vol. Un vol pénible, parce que les bûches c'est lourd à transporter même pour les vendre. Surtout, un vol très mal toléré. L'arbre, chauffant, nourrissant le bétail, procurant de l'argent grâce à sa vente, était ce qui tenait le village debout. On ne coupait pas l'arbre sans raison valable, et pas n'importe lequel. Il fallait avoir assuré la relève avant de toucher à une partie de la forêt. Et on ne touchait pas à la vigne, on n'endommageait pas la vigne d'autrui. L'arbre et le pied de vigne passaient même avant la chèvre. Les branches de l'un, le fruit de l'autre pouvaient supporter

À la source, la nuit

quelques tolérances mais leur corps devait demeurer intact. Alors, il ne leur restait qu'à se servir raisonnablement, avec un sourire, sur ce qu'avaient les autres, à leur portée et immédiatement consommable. Un vol avec gaieté. Pas toujours pour celui qui le subissait. Il ne le devenait qu'après, quand il ne restait du vol que l'exploit, le côté bon enfant pouvant faire rire une assemblée quand on le racontait avec art et tact. Le vol un peu vieilli, ils étaient les premiers à en faire le récit et à faire rire de leurs méfaits.

On nous racontait leurs vols de raisin, de poule, de chevreau et même de bouc, comme des légendes. De ce bouc que le père avait volé dans un village voisin, qu'il avait emmené égorger dans notre village pour ensuite retourner cacher la tête du bouc sous un tas de branches au premier village, lieu du vol. En se levant le matin, il fut ahuri de trouver de nouveau la tête du bouc sous les branchages devant sa maison. Et là, ne pouvant retenir son étonnement, il se démasqua en disant : « Mais cette nuit encore, je t'ai mis sous les branches dans ton village, comment as-tu pu revenir te mettre sous les miennes ? » La tête du bouc avait refait le voyage par la malignité d'un villageois qui avait observé le manège et s'était donné la peine de suivre le voleur d'un village à l'autre pour le confondre à la lumière du jour, au vu de tous les habitants. Mais, même sur le coup, cela avait plutôt suscité hilarité que ressentiment. Les villageois se référaient à cette tête de bouc quand ils voulaient exprimer leur étonnement devant l'in vraisemblable d'une situation.

Les vols avaient beau se succéder de père en fils, quand on n'avait pas la source, on ne pouvait faire tourner le moulin avec de l'eau apportée, nous disait-on. Les vols avaient leurs limites, cela permettait peut-être de survivre en temps normal mais ne mettait pas à l'abri par temps de disette quand chacun veillait farouchement sur ses bouts de pain, sur ses poignées de sel. Il fallait recourir à d'autres moyens. Mais que pouvait-on inventer quand c'était privations, famine pour tous ?

On avait aussi un dicton : « Mieux vaut avoir le ventre plein, même si c'est de l'écorce de l'arbre, que de l'avoir vide. » Peut-être est-ce ce qu'on faisait quand il n'y avait plus d'autre recours. On ne savait comment les pauvres tenaient durant ces temps difficiles mais ils tenaient. Ils arrivaient à passer l'hiver et à basculer dans le printemps avec les autres. De toute façon, les miracles n'avaient pas à dire leur nom. Ils pouvaient s'accomplir dans l'anonymat d'une chaumière sans cesser pour autant d'être des miracles.

Les premières pousses sorties, les premières feuilles parues étaient autant d'annonces pour autant de festivités. Au retour du printemps, le père de cette famille envoyait « paître » ses garçons et filles dans la nature qui se découvrait à peine. Elle se découvrait et devenait une table ouverte. La table tenue de la famille en hiver pouvait maintenant se déplacer dehors, dans les champs. Il fallait déclarer la famine finie et aller chercher dans la nature de quoi se nourrir. Même en temps normal, cette

famille n'avait-elle pas la réputation d'avoir les selles vertes dès l'entrée du printemps ?

C'était alors la chasse à la verdure aux alentours des champs, dans les bois et la forêt. « Herbes ou feuilles, tout ce que vous trouvez de vert, nommez-les et mangez-les », recommandait le père. Une autre expression passée à la postérité du village. L'important était de savoir ce qu'on mangeait, de nommer ce qu'on mangeait. Tout changeait de nature, devenait connu, comestible comme par enchantement une fois nommé. Le créateur n'en avait-il pas fait autant avec le premier homme quand il l'avait présenté aux anges et aux djinns ? Ne lui avait-il pas appris le nom des choses, alors que le reste de la création était dépourvue de cette connaissance ? Et n'est-ce pas cette connaissance des choses chez l'homme qui avait égaré une partie des djinns ? nous rappelait-on. Le père n'avait peut-être pas les moyens de leur apprendre le nom des choses, mais il invitait ses enfants à nommer les herbes et à se sauver ainsi de la famine. Et les herbes nommées, la famine était écartée jusqu'au prochain hiver si les champs et la forêt avaient suffisamment de verdure.

Mais en attendant ce retour du printemps précédé de disette ou non, et à l'écart des miracles qui pouvaient se manifester dans un réduit ou un autre, en compagnie des autres vivants qui attendaient cet éveil de la nature, les hommes prenaient leur part d'hiver et de faim.

Et celui qui avait faim faisait peur. Il faisait peur par sa faim. Parce que la faim était annonciatrice de

la mort. C'était la mort rendue visible. Comme si l'air avait manqué, le feu s'était éteint pour nous mettre dans son attente. C'était une cassure, une faille dans la roue qui faisait tourner les mondes et la vie.

L'affamé faisait peur par ses yeux, ses joues, sa bouche, qui ajoutaient autant de creux à leur ventre creusé, qui ouvraient des puits de peur dans le regard de ceux qui échappaient encore à la faim. L'affamé faisait peur par son aptitude à attendre on ne sait quoi. Qu'un seau d'eau se transforme en un seau de miel, qu'un tas de terre se transforme en un tas de blé, un tas de farine. Il faisait peur par sa patience où couvait peut-être le germe de ses vols à venir. Il faisait peur par ses crocs qui, d'une seconde à l'autre, pouvaient se planter dans notre bouchée, sinon dans notre chair. Les affamés faisaient peur à ceux qui avaient de quoi manger pour quelque temps. Leur table vide, avec les yeux qu'ils braquaient sur ce vide, s'ouvrait comme un gouffre devant ceux qui étaient repus ou à peine, devant leur table ouverte ou à peine. Un gouffre qui pouvait à tout moment engloutir leurs maigres restes et ne leur laisser que cette attente, que ce vide.

Et les affamés se faisaient peur entre eux comme ils faisaient peur à ceux qui voulaient garder leur viatique hors de la portée de leur faim. C'est ainsi que le chat et le chien, le chien et le loup, le loup et le serpent, le serpent et la poule, se faisaient peur chacun avec sa faim et craignaient la faim de l'autre. C'est ainsi que la moindre odeur de nourriture déchaînait course, angoisse et peur dans la

nuit. Et c'est ainsi que le cimetière, lieu d'arrivée de la mort et de la faim, en face de notre maison, devenait le lieu qui éveillait nos plus grandes peurs la nuit, surtout après un enterrement. De la chair fraîche qui pouvait attiser la convoitise d'une armée d'affamés, qui pouvait les calmer un temps dans leur course. Car les histoires ne manquaient pas sur ces étranges bêtes qui venaient nuitamment déterrer les cadavres encore frais. Le cadavre que la terre, aussi affamée que le reste, aurait voulu garder pour elle. Mais son appétit était de toute saison, elle était patiente, elle pourrait attendre puisque tout allait retourner à elle, alors elle laissait prendre ce que l'on avait déposé en elle. Les histoires donc ne manquaient pas sur cette étrange bête qui, selon les descriptions, se trouvait au croisement du loup, de l'ours et de l'homme et qui ajoutait à la faim une peur de l'incertain, de l'inconnu. Car on n'aurait même pas su comment avoir peur de cette chose au visage brouillé, de cette chose sans visage si on s'était trouvé nez à nez avec elle.

Personne n'avait vu la bête en question. On nous la décrivait par ouï-dire. Quelques propos d'une même source, enrichis de détails qu'inventait l'imagination de ceux qui faisaient le relais. Personne sauf un villageois curieux qui, nous disait-on, avait voulu surprendre et démasquer cette bête dont chacun parlait sans l'avoir jamais vue. Mais cela remontait à loin. Du témoignage et des descriptions ne restaient que des souvenirs qui perdaient de leur précision avec le temps.

Puisqu'on disait que cette étrange bête visitait les cimetières le soir d'un nouvel enterrement et qu'un cadavre ne pouvait rien nous apprendre, qu'il reste dans la tombe ou qu'il soit déterré, le villageois en question avait voulu vérifier lui-même ces rumeurs sur la bête en décidant de jouer au cadavre. Comme ça, on serait fixé. Un jour, il était allé creuser une tombe et s'y était allongé au crépuscule pour attendre la bête. Le noir bien installé, il avait entendu des bruits de pas s'approcher. La bête l'avait repéré, elle avait senti la chair au cimetière. C'est qu'elle était ponctuelle et qu'elle ne différenciait pas la chair fraîche de la chair morte. Ou que cela lui importait peu. La chair était la chair après tout, elle n'allait pas faire la fine bouche. Et elle ne devait pas être la seule à ne pas s'attarder sur cette différence. Son antre ou sa cachette ne devait pas être éloigné pour qu'elle se pointe après chaque enterrement, mais bien à l'abri pour que personne jusque-là ne l'ait vue de jour. Cachée aux alentours du cimetière qui pourtant n'offrait pas beaucoup de possibilités à celui soucieux de se mettre à l'abri des regards. Nous qui connaissions le pourtour du cimetière n'avions aucune cachette qui puisse nous abriter en cas de besoin. Pourtant, elle s'était pointée, fidèle à sa réputation, fouinant du nez, tournant autour de la fosse pour s'assurer d'être le seul hôte du festin. Avec de courtes pauses, fouillant toujours, serrant la fosse de plus en plus près.

Le faux mort avait cessé de respirer quand il avait senti la bête dans l'ouverture de sa tombe. Elle y

était alors descendue, l'avait reniflé pour s'assurer de sa mort, puis s'était mise, avec pattes et gueule, à le sortir, à le tirer hors de la fosse. Pendant ce temps, le faux mort n'avait éveillé aucun soupçon, la laissant le manipuler comme un parfait cadavre. Elle l'avait sorti de la tombe, l'avait hissé sur une pierre pour le mettre à sa hauteur, s'était chargée de ce qu'elle croyait être un cadavre et s'était mise en route, peut-être vers sa tanière. Il y avait quelque chose d'humain, avait-il dit, dans la manière dont la bête l'avait tiré de la fosse, l'avait hissé sur la pierre et l'avait chargé sur son dos. Ils avaient commencé à s'éloigner tandis que la peur l'envahissait. Il ne voulait pas aller plus loin dans le risque. Alors que la bête avançait, il l'avait soudain talonnée, l'interpellant comme une monture. Surprise, la bête avait sursauté le projetant loin, couru sur quelques mètres et était tombée raide. Et déjà morte, quand, se levant, il était venu l'examiner.

On nous parlait aussi d'une femme qui l'avait aperçue de dos et l'avait prise d'abord pour un humain. Retardée dans un village voisin, elle rentrait dans le sien, non loin du nôtre. Partie au crépuscule, elle avait aperçu une silhouette marchant devant elle. Ne voulant pas faire la route seule, elle l'avait interpellée pour qu'elle ralentisse et qu'elle puisse la rejoindre. Sans répondre à son appel, la silhouette avait continué comme si elle était sourde ou ne l'avait pas entendue. Piquée, elle avait voulu la rejoindre et la surprendre. Elle avait pressé le pas sans trop de bruit. S'approchant, elle avait vu que la silhouette portait un sac blanc sur le dos. Arrivée à

sa hauteur, elle avait tiré sur la charge et lui avait lancé : « Où allez-vous, ça doit être lourd ce que vous portez ? » Surprenant la femme à ses côtés, la bête avait jeté sa charge et disparu dans le noir. À son tour, elle avait été prise de peur, figée sur place. La peur et la surprise passées, elle s'était penchée sur la charge et avait vu que c'était un cadavre qui venait d'être déterré. Elle était retournée au village rapporter ce qu'elle venait de voir, pour que les villageois récupèrent leur mort. Et ils l'avaient enterré une seconde fois.

Une silhouette avec un cadavre sur le dos et une course dans la nuit tombante. C'était ce qu'elle avait vu de cette étrange bête. Elle ne savait si la bête était debout ou à quatre pattes, ni comment elle maintenant sa charge sur le dos. Mais, en portant le cadavre, on aurait dit qu'elle était debout et, en courant à travers le noir, on aurait dit qu'elle courait à quatre pattes.

La description qu'on avait venait de cette farce jouée à la bête alors qu'elle croyait s'emparer de provisions qui l'auraient fait vivre un temps dans son repaire et de cette compagne de route inopportune qui l'avait dérangée dans sa besogne. Et depuis, même si personne n'avait vu de bêtes semblables et même si l'on n'avait plus parlé de cadavres déterrés, la bête avec sa légende hantait encore nos nuits d'hiver. La nuit où, désœuvrés, on était plus perméables que le jour qui, à travers nos jeux et occupations, nous tenait éloignés de telles pensées et peurs. La nuit où, même à découvert, la bête nous restait cachée, gardant tout son mystère

À la source, la nuit

tandis que nous, même à l'abri de nos murs, demeurions perméable à la terreur qu'elle ne cessait de nous inspirer.

L'hiver passait avec ou sans disette et famine. Il n'était qu'une parenthèse, chaude quand on se trouvait à l'intérieur des maisons à jouer sur les tapis et les coussins, et, quand on avait faim, à manger pain chaud et plat mijoté, le jour, ou bien autour du poêle, avec quelques fruits secs et quelques gâteaux, à écouter des histoires et des contes qu'un oncle ou une tante en visite nous racontait à l'entrée de la nuit. À ces moments-là, on ne se plaignait pas de l'hiver. À l'abri des agitations de l'extérieur, on pouvait y goûter le temps du repos, le temps du calme.

C'était par contre une parenthèse qui nous gelait les pieds quand on les avait trempés dans nos chaussures en plastique. Une parenthèse qui nous glaçait les mains, surtout le bout des doigts qu'on chauffait de nos souffles pour pouvoir les sentir et continuer à jouer un après-midi dans la neige, qui nous brûlait les oreilles, le bout du nez devenu rouge, puis tourné au violet après qu'on eut joué ou qu'on eut gardé des heures durant dans la neige un petit troupeau de chèvres à l'écart du village, qu'on eut accompagné le père ou le grand frère pour chercher des branches séchées de chêne pour le bétail resté à l'étable. Branches de chêne qu'on coupait pendant l'été et stockait sur un arbre, en hauteur, en provision pour l'hiver. Ou les branches fraîches de cet arbre, le sindane, qui entourait nos maisons

À la source, la nuit

avec ses feuilles à petites épines, vertes et vives, à toute saison.

Mais c'était une parenthèse et l'hiver passait. Il s'en allait en pliant draps et bagages, emportant dans son trousseau ce qui restait de froid et de neige. Il se retirait pour se reposer dans les montagnes derrière nos montagnes, nous disait-on, des montagnes infinies aussi bien en étendue qu'en hauteur, y faire ses provisions pour le prochain hiver. Il enlevait sa neige et laissait la place à la terre ferme et à sa disposition habituelle.

C'est alors que le connu et l'inconnu se replaçaient, que la neige et l'hiver partis, tout redevenait identifiable, le bois redevenait bois, la terrasse redevenait terrasse. Ayant grandi d'un hiver, nous gagnions un peu de terrain sur l'inconnu et en l'absence de la neige ne restaient plus les traces de loup sur les terrasses. Cela n'empêchait pas qu'une chèvre revienne avec une jambe déchiquetée, arrachée, ou qu'il en manque au retour du troupeau. C'est que le loup, contrairement à l'hiver, n'était pas allé plus loin que nos montagnes et qu'il rôdait autour de nos chèvres. En cas de disparition, on allait chez Sofi Oussiv.

Sofi Oussiv était l'homme le plus pieux du village ; celui qui connaissait le plus de sourates par cœur même s'il ne savait pas lire et écrire ; celui qui en toutes circonstances n'arrêtait jamais d'égrener des invocations sur son chapelet ; celui qui ne manquait aucune prière et prévoyait, dans l'eau qu'il emportait avec lui à la montagne, une part pour ses ablutions alors que les autres n'en prenaient que pour boire ; celui que l'on disait témoin des choses invisibles, des choses indicibles ; celui qui, à tout moment de la journée, à tout moment de l'année, marchait et parlait sans angoisse ni précipitation ; celui qui n'avait jamais insulté ses chèvres, ni même son âne ; celui qui, dans ses sorties, partageait son repas avec les oiseaux et les fourmis ; celui qui s'arrêtait devant leur détresse, remettait dans son nid un moinillon égaré ; celui qui écartait les cailloux des chemins, de peur qu'un passant ou une bête de somme ne trébuchent ; celui qui pansait la patte blessée d'une colombe avec un bout de tissu coupé sur sa chemise ; celui qui, près des sources, plantait des mûriers, les entretenait en prévision de la

À la source, la nuit

nourriture des oiseaux, pour la joie des enfants et le réconfort des voyageurs ; celui qui arrangeait les sources et leurs alentours pour que tout vivant puisse en boire confortablement et bénéficier de la fraîcheur de l'ombre qui les entourait.

Le seul au village qu'on n'avait jamais entendu crier, ni vociférer. Le seul qui, quelle que soit la situation, ne maudissait jamais, demandait grâce et compassion pour la personne qu'il avait en face, même en cas d'hostilité.

Et les versets, pour qu'ils agissent dans leur plénitude, devaient être récités par une bouche qui évite les salissures de ce bas monde, qui mérite le respect même de ses ennemis, nous disait-on. On allait donc, chez le plus pieux du village, respecté comme tel par les quatre branches du village pour lui faire réciter les versets qui devaient, la nuit, cadénasser la gueule du loup. Celui dont la bête était perdue s'y rendait avec un couteau de poche et le lui donnait. Sofî Oussiv commençait à réciter :

*Au nom de Dieu,
le Tout miséricorde, le Miséricordieux*

*Par le soleil en son premier éclat
Par la lune, quand elle prend sa suite
Par l'illumination du jour
Par la nuit, quand elle l'occulte
Par le ciel et ce qui la construit
Par la terre et ce qui l'aplanit
Par l'âme et ce qui l'équilibre*

[...]

À la source, la nuit

*Celui qui donne, se prémunit
Et tient la splendeur pour véridique
Nous lui faciliterons l'aise éternelle
Quant à l'avare, au suffisant
Quant à celui qui dément la splendeur
Nous lui faciliterons le tourment éternel...*

Dieu est véridique dans sa grandeur.

La récitation finie, Sofî Oussiv soufflait trois fois sur la lame et refermait le couteau : « Ô le Très Grand, comme je ferme la lame de ce couteau, de même, dans Ta bonté, garde fermée la gueule du loup pour protéger la bête égarée de Ton pauvre serviteur. » Il remettait le couteau au requérant pour qu'il le garde fermé toute la nuit. Le requérant rentrait à la maison le couteau dans la poche, l'espoir au cœur.

Parfois, l'on trouvait la bête saine et sauve, alors le couteau était gardé bien fermé. Parfois l'on n'en trouvait que quelques restes, alors le couteau avait dû être ouvert par mégarde. Et puis, ce qui devait être mangé était mangé, ce qui devait partir partait, ce qui devait mourir mourait. On savait que les versets ne pouvaient pas laisser périr le loup. Que les versets valaient autant pour les loups que pour les hommes. Mais qu'il était permis de tenter de se protéger de la faim du loup, fût-ce par les versets, sans oublier que le loup aussi avait ses versets dans sa langue. Et que l'invocation du loup pouvait parfois avoir plus de valeur que la récitation de l'homme.

Les grands nous disaient que les animaux étaient

la plupart du temps plus proches du souffle des versets que ne l'est l'homme. Ils disaient que l'animal, de par sa nature, ne pouvait qu'obéir à celui qui gouverne l'existence alors que l'homme, par ses possibilités, pouvait s'en détourner et s'éloigner de ce souffle. D'où le mérite de l'homme sur les animaux quand il restait dans le souffle, en tournant le dos aux égarements possibles.

Savoir que les animaux récitaient des versets chacun dans sa langue nous rapprochait d'eux. Peut-être pas nécessairement du loup qui restait une image de peur, envié, admiré et craint à la fois mais des autres animaux et surtout des oiseaux quand ils se mettaient à chanter. Des oiseaux dont le gazouillement nous rapprochait encore plus des frères et sœurs au berceau qui nous offraient de grands sourires quand on leur imitait les chants des oiseaux. On leur répondait avec des bribes de versets qu'on connaissait par cœur en essayant de répliquer à leurs chants. On était heureux quand un échange s'installait. Leurs pépiements rendaient plus agréable le son des versets. Mais on ne devinait pas ce que récitaient les chiens quand ils nous coursaient dans les rues du village, ni les loups quand ils nous faisaient peur avec leurs traces sur la neige et la trace de leurs crocs sur les pattes de la chèvre. La compassion est le profond de chaque verset, nous disait-on, mais il existe aussi le courroux du verset contre toute ignominie. Mais alors pourquoi le courroux du chien et du loup se retournait-il contre nous et contre la chèvre alors que la chèvre et nous aurions mérité plutôt la compassion ? Il y avait des choses

destinées à nos jours à venir, quand nous serions plus grands, nous disait-on. Alors on apprenait la patience, même dans la peur. La patience fait mûrir et la compassion et le courroux. Il y a courroux qui n'est que compassion et compassion qui n'est qu'ignominie déguisée. Que l'apparence des choses n'était pas toujours leur vérité. Qu'il fallait tendre vers la vraie nature des choses, vers leur vérité, nous conseillait-on. « Seigneur, montre-nous la vérité de chaque chose », priaient les grands. Mais comment attendre que la vraie nature d'une morsure nous soit dévoilée quand la chèvre était mordue et que nous avions peur du chien ?

J'avais gardé bien fermé le couteau dans ma poche quand mon père m'avait envoyé chez Soffi Oussiv pour qu'il récite les versets pour notre chèvre perdue. J'aimais les chèvres à cause de leur tendresse, à cause de la tendresse de leur regard. Je ne voulais pas qu'il leur arrive malheur. Même si parfois je devenais leur malheur en les battant à coups de bâton parce qu'une chèvre, quand elle s'y met, est très têtue, c'est connu, et qu'un enfant peut et doit être plus têtue qu'une chèvre pour pouvoir la garder. C'est peut-être pour cela que l'on nous confiait leur garde, les grands n'ayant pas suffisamment de patience et d'entêtement pour les affronter. Mais je ne leur voulais pas de mal tant qu'elles ne cherchaient pas à me faire sortir de mes gonds, tant que je ne risquais pas au passage les remontrances d'un oncle ou, au retour, celles de mon père

À la source, la nuit

parce qu'elles auraient endommagé l'arbre fruitier d'un tel ou le champ de blé d'un autre.

Notre maison se tenant à l'extrémité est du village, selon l'arrivée du troupeau, nos chèvres étaient soit les premières à revenir quand le troupeau venait de l'est, soit les dernières quand le troupeau venait de l'ouest. Ce jour-là, elles arrivaient de l'ouest, les dernières lueurs du soleil dans leur dos. Et elles mettaient un certain temps pour arriver jusqu'à la maison, surtout les curieuses qui, avant d'être enfermées pour la nuit, voulaient goûter, au long du village, à ce qu'il y avait dans chaque étable qu'elles ne quittaient qu'à contrecœur. Voyant qu'il nous manquait l'une de ces chèvres curieuses, nous sommes allés voir si elle ne s'était pas attardée comme à l'accoutumée quelque part, mêlée aux chèvres d'une étable bien garnie. Nous avons fait le tour du village sans trouver la chèvre. Le crépuscule commençait à tomber et ce n'était visiblement pas la curiosité qui l'avait attardée ; elle avait dû s'égarer loin du village, les bergers ne se souvenaient pas de l'avoir vue au retour. Dès que nous avons été sûrs de son absence, mon père m'appela en me tendant son couteau. Je pris le couteau et courus pour chercher la prière du loup tandis qu'un grand frère était parti à sa recherche avec un berger pour refaire l'itinéraire du troupeau.

Sofi Oussiv finissait sa prière du soir quand j'arrivai. Il acheva ses dernières genuflexions, récita les prières de la station assise, salua les anges et les êtres sur ses deux côtés. Il termina avec les invocations et

À la source, la nuit

les récitations puis s'enquit de la raison de ma venue et demanda des nouvelles de mon père.

Le plateau du dîner était posé près du poêle. Il se mit face au poêle, assis dans la position du repas : la jambe gauche pliée, portant le corps, le genou droit levé, appuyé contre l'estomac. C'était différent de la position courante des hommes du village qui, eux, se mettaient en tailleur pour manger. Cette position, que Sofi Oussiv adoptait à la suite des sages qu'il avait fréquentés, comprimait l'estomac et empêchait de le trop remplir. Les gens de la sagesse avaient déconseillé trois excès, nous avait-t-on appris plus tard. L'excès de nourriture parce qu'il alourdit l'homme et le courbe sous le fardeau de son corps, l'excès de parole parce qu'il assomme l'esprit et le détourne de la méditation, et celui de sommeil parce qu'il pousse l'homme à la paresse et gaspille son bien le plus précieux, le temps, parce que le sommeil, l'excès de sommeil écourte le temps qui pourrait être consacré à la prière et à la connaissance. Le temps était le plus grand trésor donné à l'homme pour sa traversée sur cette terre. L'âme était de passage ici-bas pour une épreuve et le corps était sa monture dans ce passage. Tout lui était compté, le repos aussi bien que la veille, aucun gaspillage ne lui était permis.

Dieu était un trésor caché, nous disait-on. Il voulut être connu et créa l'âme, capable de cette connaissance. Une fois créée, il plaça l'âme en sa présence, en contemplation devant le trésor qu'il était, comme un ami qu'on installerait, en guise de don, devant ce qu'on aurait de plus cher et de plus secret. L'en-

À la source, la nuit

semble des âmes vivait alors dans l'absolu de cet amour, dans la contemplation.

Un jour, dieu s'adressa à l'assemblée des âmes et leur demanda : « Est-ce que vous me reconnaissez Ami ? » L'assemblée lui répondit : « Bien sûr, nous te reconnaissons Ami. » Dieu leur dit : « Alors, je vais vous éloigner de ma présence pour voir si vous êtes sincères, si vous seriez capables d'éviter l'oubli. » C'est ainsi que les âmes furent dispersées, jetées loin de la présence de l'Ami et qu'elles passent par la vie en ce monde pour subir l'épreuve de l'amour par l'éloignement, nous disait-on.

Durant cette épreuve, l'âme fut pourvue d'une chair comme enveloppe et monture. Elle fut placée au cœur de l'enveloppe. Et dieu la fit descendre sur la terre pour l'éprouver dans sa promesse d'amour. C'est pour cela qu'on nous disait que la maison de dieu sur terre était chez l'homme. Ni les cieux ni les terres n'étaient capables d'accueillir dieu en leur sein, il ne pouvait trouver accueil que dans le cœur de l'homme. L'infini de son être ne pouvait trouver place que dans le vaste de ce cœur qu'il avait créé pour lui servir de demeure. L'habitable de l'âme en ce passage était aussi la demeure de dieu parmi sa création, nous disait-on. Et on devait garder propre une telle place, on devait la garder ouverte. Celui qui voulait avoir l'ami en sa demeure devait la garder dans la meilleure disposition possible. Celui qui voulait accueillir l'ami chez lui devait rester éveillé et ne pas succomber à l'oubli. La pensée même du mal ne devait pas salir ce cœur, un soupçon même de

À la source, la nuit

l'oubli ne devait pas indisposer à l'accueil ce cœur destiné à devenir la demeure de l'ami.

L'être a un but en ce passage, nous disait-on, il doit résister à l'oubli, l'oubli de l'ami et de l'amour. Il doit accomplir le passage par ce monde, cette épreuve de l'éloignement sans trop d'encombres ni d'oubli pour retourner à sa destinée première. Pour retrouver la contemplation de la face de l'ami, être de nouveau dans sa présence, dans le secret de son amour.

Les occasions d'oubli étaient multiples en ce passage. Chaque parure, chaque beauté rencontrée ici-bas pouvait servir d'indication, de rappel à la beauté première donnée à la vue de l'humain, mais elle pouvait en même temps devenir un voile si le cœur de l'homme s'arrêtait à la surface de la beauté et la prenait pour cible. De rappel, elle deviendrait prétexte d'égarement. Ce n'est que par l'éveil que le cœur pouvait dépasser ces voiles, ces occasions d'oubli, et en faire des lanternes qui éclairent son passage. Mais la monture avait besoin d'entretien, de force pour être utile à l'âme au cours de la traversée, dans l'épreuve de l'éloignement, pour que le corps ne devienne pas la prison du cœur et le cœur le voile de l'âme, nous disait-on. Parce que, avec l'oubli, ce qui devait provoquer l'éveil pouvait se transformer en un puits de sommeil.

Pour bien parcourir la route, il fallait respecter la mesure dans l'entretien de la monture. Il n'y avait de place ni pour l'excès ni pour la privation. L'un était aussi néfaste que l'autre, nous disait-on. Le

souci des besoins ne devait pas devenir la préoccupation première de l'âme, il ne devait pas devenir voile sur sa clarté et l'égarer sur les chemins de l'épreuve. La privation ne devait pas ralentir la route. Il ne fallait pas non plus déborder la mesure afin que la monture demeure agile, que sa lourdeur n'influe pas sur la légèreté de l'âme, qu'elle n'alourdisse pas la traversée, nous disait-on.

Sofi Oussiv était donc assis dans cette position conseillée, un calme sourire sur le visage. Je lui tendis le couteau en lui disant que je venais pour notre chèvre perdue. Il ouvrit le couteau, lut les versets, souffla sur la lame, demanda miséricorde pour les créatures, referma le couteau et me le rendit : « Tout vient de dieu, rien ne se fait en dehors de sa volonté. Gardez ce couteau fermé jusqu'à demain midi. Après, ouvrez-le pour ne pas faire souffrir le loup plus longtemps. Car, si les versets sont bien récités et la récitation acceptée, il ne peut rien manger tant que le couteau reste fermé. Si la chèvre traînait, les bergers l'auront déjà ramenée. Si elle était la part des loups, elle sera mangée tôt ou tard. » Il m'invita à partager son repas. Mais, on ne devait pas accepter l'invitation quand nos parents n'étaient pas avec nous ; on ne devait pas occuper la maison hôte plus longtemps qu'il ne fallait. Je pris le couteau, le mis dans ma poche et courus jusqu'à la maison en l'appuyant bien fort de ma main pour garder fermée la gueule du loup.

Parfois, ce n'était pas le bon couteau ou ce n'était pas la bonne personne qui avait emporté le couteau et le loup dévorait la chèvre. D'autres fois, on s'était rendu compte trop tard de sa disparition et le loup l'avait mangée, avant la récitation. Ou le loup avait lancé une telle invocation que le Très-Haut avait annulé l'effet de la récitation et des versets et lui avait délié la gueule pour que la chèvre puisse accomplir sa destinée. Pour que la ronde de la création puisse continuer, que la terre se couvre d'herbe, que l'herbe nourrisse la chèvre, que la chèvre accueille notre peur et aille la déposer dans les entrailles du loup. Pour que le loup, à son tour, la mette dans ses traces sur la neige et vive dans la hantise de l'homme, la hantise du chasseur qui traque ses traces. On ne sortait jamais indemne d'une peur qu'on infligeait à l'autre, nous disait-on, on portait forcément quelque part la trace des griffes qu'on avait plantées dans la chair de l'autre.

Une sorte de frayeur et de tristesse nous gagnait quand le loup mangeait la chèvre, quand il la dévorait avec sa peur.

Quand elle revenait mordue, déchiquetée, on allait examiner la morsure, contempler cette trace du loup sur la chèvre, beaucoup plus visible, plus inquiétante que les traces qu'il laissait en hiver sur les terrasses. On allait voir la peur de la chèvre qui était un peu notre peur. Si elle était digérée, on allait écouter le récit de ceux qui avaient vu les restes de la chèvre pour apprendre comment elle avait été mangée, l'endroit exact où elle avait été dépiautée et placer ainsi sa peur et sa mort dans la

À la source, la nuit

géographie la plupart du temps imaginaire qu'on avait des alentours du village qu'il fallait apprivoiser pas à pas, de jour en jour, mais qu'on considérait encore comme le domaine du loup.

Le lendemain de la prière chez Sofi Oussiv, notre chèvre revint la jambe arrière déchiquetée. Les gens d'expérience du village se rassemblèrent. On chauffa de l'huile et on en pansa la plaie. On grilla du sel et on en badigeonna la plaie. On trouva des os de bêtes, on les brûla dans le feu, on les pila et on en couvrit la plaie. On apporta des poils de chèvre pour en tapisser la plaie. On enveloppa le tout d'un chiffon. Au bout de dix jours, la jambe de notre chèvre grouillait de vers. Mon père l'égorgea et on la conduisit loin du village pour la jeter aux loups à qui on l'avait peut-être soutirée grâce à la prière alors qu'ils l'avaient déjà entamée et aux frères des loups que sont les chiens. Notre chèvre fut partagée entre chiens et loups. Trois jours plus tard, quand nous repassâmes par là, n'en demeurait que quelques os et des morceaux de peau durcis, avec des poils.

Quand le loup dévorait la chèvre avec sa peur et quand la peur s'échappait des entrailles du loup pour se loger dans les nôtres... On disait que la chèvre vivait avec cette peur au ventre, qu'elle ne l'oubliait jamais sauf sous les cisailles, quand on lui tond les poils, et sous le couteau, quand on l'égorge. Deux moments où la peur du fer devient plus présente que la peur des crocs. Deux moments où la

présence de l'homme menace plus que la férocité du loup. L'homme qui ne la protège du loup que pour mieux la glisser sous les cisailles, et plus tard sous le couteau. Le reste du temps, elle était hantée par cette peur. Et elle devait nous en passer un peu quand elle nous regardait de ses yeux limpides.

Je n'ai jamais compris d'où venait à la chèvre cette terreur des cisailles et du couteau. On aurait dit qu'elle avait déjà été égorgée, qu'elle avait été resuscitée après avoir été dépecée, passée par le feu, mangée, rongée, et qu'elle avait gardé de ce premier passage le souvenir du couteau sur la veine jugulaire, le souvenir des dents dans sa chair brûlée et que, maintenant, elle reconnaissait dans le métal tranchant du couteau et des cisailles la source de ses premières peurs et dans le visage de l'homme qui les tenait le premier de ses bourreaux et le premier de ses dévoreurs. Oui, on aurait dit que cette peur lui remontait d'un autre âge.

À chacun sa langue, à chacun sa peur, ses oublis. Et nous, nous comprenions que l'oubli pouvait être fatal, surtout quand il s'agissait d'un couteau qui devait rester fermé pour protéger de la gueule du loup. Personne n'était à l'abri de l'oubli, ou à l'abri de la faim de l'autre. Même si ses traces ne figuraient plus devant les portes, le loup était toujours là. Il s'était mis un peu à l'écart. Il avait éloigné la peur de nos nuits et nous abandonnait les terrasses jusqu'à l'hiver prochain. Mais l'oubli et le repos étaient passagers. Il reviendrait avec la peur qui chasserait l'oubli.

À la source, la nuit

Entre-temps, il ne nous laissait pas seuls avec nous-mêmes. On recevait ses signes par la peur de la chèvre, par sa jambe déchiquetée, par le récit qu'on nous donnait de ses restes dispersés dans le domaine du loup.

Il faut le dire, il n'y avait pas que la peur avec le loup. On savait que sa nature pouvait projeter autre chose que cette peur qui nous habitait. Si l'homme reflétait sur le loup autre chose que la peur, le loup pouvait révéler autrement sa nature. Les grands nous avaient dit que les créatures se conformaient au regard qu'on leur portait. Sous un regard de compassion, le loup pouvait paître avec les chèvres, le moineau béqueter avec l'aigle, la colombe accueillir le serpent dans son nid. On savait que les bêtes féroces, révélées par une autre face de leur nature, pouvaient devenir compagnons de l'homme, le soulager de fardeaux et lui garder son troupeau à condition que l'homme n'oublie pas leur faim. On le savait par les grands qui l'avaient appris de ceux qui les avaient précédés à propos du plus grand du village, Hâji Mouss, dont le tombeau se trouvait en face de notre maison avec son domaine et le cimetière.

On dit que Hâji Mouss avait été berger d'antilopes. Mais avant qu'il soit nommé ainsi, il était simplement Mouss. Hâji étant un titre réservé à celui

qui avait accompli le pèlerinage. Mouss avait un grand frère suffisamment riche et assez pieux pour que, le temps venu, il décide de partir pour la demeure sacrée de l'Ami afin d'accomplir le pèlerinage. Voyage qui représentait déjà une préparation pour la grande fin, une répétition du départ ultime qui attendait chaque vivant et pour lequel chacun devait se tenir prêt. Voyage pour lequel on abandonnait possession et êtres chers pour aller retrouver d'autres êtres, allégés eux aussi de tout lien, au cours d'une réunion qui devait mettre l'homme dans le rappel de son lien premier. Traversant monts et déserts, villes et villages, le frère partit pour La Mecque.

Après la nuit de veille sur le mont Arafat, le moment le plus dépouillé du pèlerinage, celui où les pèlerins se retrouvent sur ce plateau vierge de toute construction, comme poussés sur le sable, ressuscités avec la pluie qui le jour venu ferait surgir les morts comme des bourgeons, nous disait-on, où les pèlerins ouvrent leur cœur au souvenir de l'Ami, après cette nuit donc, le frère de Mouss s'était attardé un peu pour goûter encore à ce moment qui prenait un air de retrouvailles, qui projetait le pèlerin dans ce qui allait couronner la fin de toute vie. Le soleil était déjà haut et la chaleur du désert avait commencé à se faire sentir. Il récita une dernière prière sur le mont, puis resta assis et, dans sa contemplation, pensa à son frère, à ses antilopes dans les montagnes du village, aux herbes qu'elles broutaient, aux arbres auxquels elles grimpaient. Il eut sous les yeux leur repos dans l'ombre, dans les

oreilles, leurs ruminements. Il eut dans les narines l'odeur des pousses tendres, des fleurs fraîches. Il eut dans la bouche le goût des fruits sauvages. Et surtout il eut une soudaine envie du bol de lait que Mouss lui offrait lors de ses visites. L'émotion lui couvrit les yeux d'un voile d'humidité. Il était tout à coup transporté dans la fraîcheur des montagnes aux alentours du village, en présence de Mouss et de ses antilopes. Il se trouvait dans l'ivresse, la légèreté que procure une traversée de ces forêts et de ces montagnes au cœur du printemps. Il ne sut combien de temps il demeura en contemplation, ni la durée que lui déroba la vision de ces lointains en ce lieu de prière. Quand il se ressaisit pour se lever, repartir, un peu confus de cette envie, de cette absence sur le mont, il retrouva devant lui le bol de son frère plein de lait dans sa tiédeur. Il prit cela comme une manifestation de la grâce à travers son frère et but le bol de lait.

De retour au village, les habitants de la contrée vinrent visiter le frère en hommage au pèlerinage accompli et pour être à leur tour touchés par les bienfaits d'un tel voyage. À voir celui qui avait visité ces lieux, ils voulaient se mettre en présence de cette prière si lointaine qui ne ressemblait à nulle autre et qu'ils n'auraient peut-être jamais l'occasion d'accomplir. Dès qu'il comprit que les gens de la contrée venaient lui rendre visite, il sortit au-devant des visiteurs, leur demanda de rebrousser chemin et d'aller rendre visite à Mouss son frère, le berger des antilopes, leur disant : « C'est peut-être moi qui ai fait le voyage mais c'est lui le pèlerin. »

À la source, la nuit

Et c'est Mouss qu'on appela le pèlerin après les révélations de son frère. Il demeura le berger d'antilopes, devenu désormais Hâji Mouss, veillant et sur les antilopes et sur la contrée.

Les fauves aussi, nous disaient les grands, savaient distinguer un regard de compassion d'un regard de peur ou d'un regard de haine et ils nous racontaient l'histoire du berger d'antilopes et du loup.

Un jour, alors qu'il menait paître ses antilopes, Hâji Mouss reçut l'invitation à se rendre à la réunion des sages et savants de son temps. Ne pouvant retarder son départ, ni refuser l'invitation, il ne voulut pas laisser son troupeau sans protection et le confia à un loup. Il lui désigna une antilope pour son repas, lui disant de ne pas toucher aux os et, à la fin, de les mettre de côté. Hâji Mouss partit pour la réunion et le loup garda le troupeau et mangea l'antilope désignée pour son repas en mettant de côté les os. À son retour, Hâji Mouss trouva tout en ordre. Il s'approcha du tas d'os, le toucha de son bâton en disant : « Debout, ô vivante ! » et l'antilope se dressa debout. Mais elle était boiteuse. Il n'avait rien dit sur les cartilages et le loup les avait trop rongés.

Les grands nous racontaient cela et on voyait que même entre bête et homme il y avait toujours un oubli. Cet oubli coûtait plus ou moins cher, mais, en même temps, l'essentiel y échappait. Même boiteuse, l'antilope se mettait debout, même sans cartilages, le loup laissait de côté les os et gardait le troupeau de son compagnon, et les antilopes se soumettaient à ce marché, quitte à rester boiteuses, ne fuyant ni

À la source, la nuit

l'homme ni le loup, peut-être dans l'espoir que chacun se prémunirait un jour contre ses oublis.

Mais parfois, entre homme et loup, ne subsistait ni crainte ni distance, chacun ayant trouvé dans la compagnie de l'autre une joie suffisante pour les inciter à une rencontre sur des années, sur une vie. L'important était d'avoir trouvé la clé de l'autre, d'avoir découvert le sentier qui nous mènerait à sa demeure. Parce que, nous disait-on, les êtres ressemblaient à des forteresses les uns par rapport aux autres, à des hauteurs escarpées qui pouvaient décourager toute velléité d'approche. Et sans un mot pour servir de pont, sans une clé pour ouvrir une porte, ils pouvaient, dans le même voisinage, demeurer étrangers, hostiles. Chacun pouvait s'enfermer dans la peur de la forteresse voisine, dans la peur de la falaise qui lui faisait face, dans la frayeur que chacun s'inspirait à défaut de cette clé, à défaut de ce sentier qui conduirait vers l'autre. Une fois la clé trouvée, le sentier découvert, la connaissance remplaçait la peur, la joie remplaçait la crainte. Car l'homme pouvait obtenir une proximité avec ce qui l'entourait par la connaissance que le créateur avait donnée au premier des hommes et avec laquelle il l'avait présenté aux anges et aux djinns, nous disait-on. L'homme pouvait retrouver ce lien. Et d'autres rencontres entre l'homme et le loup venaient s'ajouter à celles, fortuites ou forcées, des gens de la contrée. Elles ajoutaient à la légende des loups une figure qu'on aurait pu croiser sans crainte sur

n'importe quel sentier, la légende de celui qu'on appelait l'homme des loups.

L'homme des loups avait sa maison au nord, un peu à l'écart du village à proximité de quelques falaises et à l'orée de la forêt. Celui qui, ayant trouvé le mot commun aux deux êtres, parlait avec les loups, avait vécu, nous disait-on, une bonne partie de sa vie avec eux, participé à leurs conseils, à leurs chasses, à leurs festins. Il avait partagé avec eux le froid et la faim, le beau temps et les abondances, les razzias et les traques. Il avait poussé avec les loups des hurlements de joie et de détresse, goûté avec eux à l'ivresse de la nuit et à ses affres, vécu avec eux la peur des hommes, des chiens et la frayeur qu'ils faisaient aux hommes, aux chiens et aux autres animaux. Combien de fois l'avait-on vu disparaître à l'appel des loups et revenir plusieurs jours après, racontant aux gens du village, curieux de savoir comment il pouvait passer tant de temps en compagnie de ces bêtes qu'ils essayaient d'éviter, ses périples en compagnie de ses amis les loups. Toute joie ayant ses douleurs, aussi, le plaisir qu'il avait à les retrouver était entaché de quelque péri-pétie. Mais il aimait la compagnie des loups, comme ceux-ci cherchaient la sienne.

Quand il se joignait aux loups, il les éloignait d'abord du village, évitait le voisinage des autres hameaux et les conduisait vers les forêts profondes pour que leurs chasses ne nuisent pas aux humains et à ce qui les concernait. Les villageois, le voyant comme intermédiaire entre eux et les loups,

venaient se plaindre auprès de lui en cas de dégâts, même si, ce jour-là, il n'avait pas été de sortie.

Il lui était arrivé de manger de la chair humaine quand il avait retrouvé les loups à quelques occasions et que, la chasse finie, il avait été amené à partager la proie avec le reste de la meute, la proie ayant pu, de rares fois, être humaine. Ce qu'il y avait de meilleur chez l'homme était la chair du talon, aurait-il dit. Parfois, après son retour, les gens du village le retrouvaient robuste, parfois amaigri et diminué. Alors on lui demandait pourquoi il continuait à rester avec les loups quand cela devenait difficile. Quitter une compagnie n'était pas aisé. On ne pouvait délaissier, aux premières privations, ceux avec qui on avait partagé des largesses. Cela faisait partie de son compagnonnage que de partager avec les loups l'abondance et la rareté, les douceurs et les aridités. Il leur arrivait, par temps de tempête, de n'avoir rien à manger durant plusieurs jours et de se réfugier dans leurs tanières avec quelques racines qu'ils avaient pu arracher ici ou là et de les ronger dans l'attente d'une meilleure prise, dans l'attente d'une subsistance autre, comme le nourrisson trompe sa faim à l'aide de son pouce en attente du lait maternel.

On disait que, comme chaque être, les loups aussi, les jours sans chasse, les mois où tout vivant était terré chez lui, où toute humidité se couvrait de neige et de glace, quand rien ne pouvait se creuser que la faim, quand le fond de la faim touché, il n'y avait d'autre issue que le cri poussé vers le ciel, alors les

À la source, la nuit

loux, seulement à cette extrémité, recevaient du ciel leur pitance. C'étaient leurs hurlements, nous disait-on, ce cri entre peur et invocation, entre pleur et prière, qui liait leur faim sans limites aux profondeurs du ciel, c'était ce cri qui faisait descendre sur eux la subsistance. Et on disait même que mon grand-père maternel avait goûté à cette nourriture.

Pris un jour dans une tempête de neige, il se serait réfugié au creux d'un rocher. Les loups se seraient attroupés non loin. Tournant sur eux-mêmes, retournant les uns autour des autres, ils auraient constitué un cercle sur ce tapis de neige comme lorsque les hommes se rassemblaient pour une invocation et se seraient mis à pousser des hurlements telle une prière, une demande adressée à l'au-delà du gris des nuages, au ciel. Dans l'ordre, se répondant, poussant leur cri à plusieurs reprises, s'écoutant, marquant des pauses, reprenant et projetant leur requête au-delà de la tempête, comme vissant leurs hurlements au ciel. Et du ciel serait tombée une nourriture, en forme de boules, plus grosses qu'une poignée, plus blanches que les flocons qui continuaient de tourner. Une boule pour chaque loup. Une boule pour la gueule ouverte de chaque loup qu'ils auraient mangée avec grand calme et satisfaction. Avec une sorte de reconnaissance, de recueillement.

Les boules consommées, leur faim apaisée par cette manne céleste, les loups auraient quitté l'endroit, se seraient dispersés. Ébloui mais en même temps ébahi par la scène qu'il venait de voir, dési-

À la source, la nuit

reux de goûter à cette nourriture qui aurait calmé sa faim, mon grand-père, sorti de son abri, aurait ramassé quelques miettes de cette nourriture mêlées à la neige et les aurait goûtées. On disait qu'il n'avait jamais pu oublier le goût de ces miettes. Que par temps de neige et froid, il partait à la recherche d'une autre occasion de rencontre avec la prière des loups affamés. Il n'en avait plus jamais eu l'occasion.

Et c'est par un temps de froid qu'on le retrouva étranglé avec cet espoir dans le fond des yeux, cette douceur sur le visage qu'on lui connaissait depuis sa rencontre avec la boule des loups, non loin de l'endroit où il disait les avoir vus goûter à la nourriture céleste. On ne sut jamais quelle révélation il eut juste avant de mourir, sous quel visage la mort lui apparut.

On nous racontait aussi la prière des hommes en ces moments extrêmes de dénuement et de faim. On disait que c'était au temps du calife Omar. Au temps où la foi nouvelle de ces terres du sud remontait vers les terres du nord. Et où les gens du sud remontaient avec cette foi pour l'accompagner et s'installaient sur les plateaux du nord. Arrivaient d'abord les gens de l'épée pour la propager, suivaient ceux plus pacifiques pour la pérenniser en ces contrées nouvellement converties. La tribu des ancêtres de Hâji Mouss, des alentours de La Mecque, aurait été l'une de celles qui migrèrent vers le nord aux premiers temps de cette ébullition, nous disaient-ils. Elle aurait été conduite par Ayzer Ghéffari, un

des premiers compagnons de cette nouvelle foi. Ayzer Ghéffari que j'ai toujours vu, son bâton à la main, descendant, en compagnie de son frère, la colline lointaine en contrebas de notre village, sur laquelle était installé son tombeau, pour rendre une de ses visites au messager de La Mecque. Visites qui avaient fait de lui un des compagnons les plus aimés, nous disait-on.

La caravane pour le nord serait partie avec Ayzer. Elle serait arrivée sans encombre jusqu'à Mossoul, l'une des premières haltes sur la route du nord. Les voyageurs y auraient passé l'hiver et, avec le beau temps, se seraient mis en route vers le nord-ouest. Ils seraient tombés dans une embuscade lors des passages montagneux entre Mossoul et Jizré, la moitié y auraient péri. Ils auraient fait halte à Jizré, le temps de se remettre des pertes et des blessures, puis se seraient mis en route vers Harran. Difficile aurait été la traversée de ce plateau semi-désertique. Vers le milieu de la traversée, ils auraient été dépouillés, lors d'une razzia, des provisions et des montures qui leur restaient.

Le dénuement extrême. Avec femmes, enfants, une centaine de personnes seraient restées sans nourriture, sans couverture et sans monture sous la chaleur d'été de ces terres arides et dans le froid de leurs nuits. Pas d'habitations proches, une étendue sans fin. Ils auraient marché pendant plusieurs jours, erré dans ce nulle part, à bout de forces. Il y aurait eu des pertes dues à la soif, à la chaleur, à la faim, au froid. Ce n'était pas la mort qu'ils voulaient éviter mais que dieu leur permette d'arriver à la

destination qu'ils s'étaient fixée, afin d'accomplir le bien qu'ils avaient promis. Qu'ils aient le temps de connaître ces nouvelles terres, de les honorer, que les petits aient le temps de grandir, de s'y enraciner, de s'y mêler. La mort, c'était la fin du voyage, ils l'assumeraient. Cela prendrait fin, ici ou là. Et, de toute façon, ils seraient heureux de retourner en la présence divine. Ayzer se serait tourné vers le Très-Haut pour lui demander aide et guidance.

Les grands nous disaient qu'on pouvait se demander pourquoi une épreuve survenait alors que l'on était en train d'accomplir un acte qui devait attirer la miséricorde divine. Une épreuve pouvait s'abattre pour nous tester dans le bien, pour voir combien nous tenions à l'accomplissement de ce bien, pour que le bien ne soit pas fait à la légère, qu'on en ait payé le prix. Pour que le bien accompli reçoive son poids d'épreuves et d'engagements. Un voyage qui allait changer pour toujours la face de sa destination devait être chargé d'épreuves. Changer l'autre n'était pas le charger de son poids, de ses prétentions, de ses velléités de gloire et de richesse. C'était aller en toute humilité le couvrir d'une transparence qui le ramènerait de son oubli, s'il y avait oubli, l'ouvrirait sur un au-delà de son être, lui ramènerait le parfum de cet amour premier. L'homme devait être un rappel pour l'homme et non son fléau, son châtiement. Et le voyage vers l'autre, en s'accomplissant, devait amener à cette humilité, à cette transparence qu'Ayzer et ses compagnons avaient dû atteindre au cours de leur voyage.

À ce degré de dénuement, le Très-Haut les aurait

À la source, la nuit

pris en pitié et, de l'infinie largesse de sa miséricorde, aurait mis en leur présence un troupeau d'antilopes avec son berger. Tous les trois jours, le troupeau et le berger leur seraient apparus, auraient assouvi leur soif et leur faim avant de disparaître. Au terme de leur voyage, le berger serait revenu avec son troupeau d'antilopes, leur aurait confié le troupeau et aurait disparu, nous disaient les grands.

C'est ainsi qu'Ayzer Ghéffari et sa tribu seraient arrivés à bon port, jusqu'au voisinage de notre village et s'y seraient installés. Et le troupeau d'antilopes que Hâji Mouss gardait descendrait du troupeau hérité de ce voyage.

Mais l'hiver avait une fin et le loup d'autres domaines. En s'éloignant, ils emportaient la peur et nous laissaient avec le connu : le ruisseau, le champ, le bois ; le devant des maisons qu'on transformait en étable pour les chèvres les premiers mois du printemps, les terrasses où nous dormions les yeux dans les étoiles, des milliers d'étoiles, d'innombrables milliers d'étoiles qui trouaient de leur lumière la toile de la nuit, nous couvraient de leur fraîcheur durant ces chaudes nuits d'été, ancrèrent nos regards au-delà de la peur. Les terrasses où la nuit s'accomplissait dans les yeux ouverts de nos rêves.

Ma mère m'avait montré les étoiles des amoureux, celles de Laylâ et de Majnûn alors qu'une nuit de pleine lune sous un ciel clair et gorgé d'étoiles, nous rentrions d'une visite.

Majnûn aimait Laylâ, sa cousine. Ils avaient grandi ensemble, gardant leurs troupeaux de chèvres autour de leurs tentes. Ils avaient joué ensemble, avec leurs chèvres ou sur le dos de leurs chameaux. Ils avaient

À la source, la nuit

bu à la même oasis, contemplé les mêmes dunes. De halte en halte, ils avaient parcouru les étendues de désert et de montagnes. Laylà était belle, plus belle que les gazelles que Majnûn apercevait de temps à autre au voisinage de ses chèvres. Et Majnûn était beau, plus que l'oiseau du ciel. Leur amour avait les traits de leur beauté. Plus ils grandirent, plus grand devint leur amour. Mais Laylà et Majnûn connaissaient des ennemis à leur beauté et à leur amour. Et quand leur amour allait éclore dans toute sa puissance et sa beauté, les ennemis prirent peur, ourdirent un mal et séparèrent Laylà de Majnûn. Lui fut enfermé avec chèvre et chameau, elle, emmenée loin avec famille et tribu. Leur amour devint impossible à vivre sur la terre. Alors qu'ils allaient succomber à leurs ennemis, dieu, dans sa compassion, les enleva au ciel, vivants, l'un avec l'autre. Il les enleva à leurs ennemis pour que leurs retrouvailles fussent possibles dans le ciel. Et, à la fin des temps, sous le règne calme de Mahdi revenu, dieu allait les faire redescendre sur la terre pour qu'ils accomplissent leur amour.

Les étoiles étaient séparées, éloignées, brillant chacune d'un côté du ciel. Ma mère me dit qu'elles attendaient le sommeil des vivants pour se retrouver, qu'elles se retrouvaient ainsi chaque nuit. Et si, résistant au sommeil, on arrivait à surprendre leurs retrouvailles, elles pouvaient exaucer nos vœux à condition de garder leur secret. Je me disais que, si jamais j'arrivais à les surprendre, je ferais le vœu de

À la source, la nuit

vivre mille ans avec ma tendre cousine, l'étoile de mon cœur qui serait devenue ma femme.

Je gardais déjà les chèvres, mais ma cousine, plus petite que moi, ne les gardait pas encore. Nous n'avions pas le même âge comme Laylà et Majnûn. Or, dans quelques années, nous allions pouvoir garder les chèvres ensemble comme eux, autour du village. Connaissant les environs et quelques secrets sur les chèvres et le reste, j'allais à mon tour les lui apprendre. Je n'avais aperçu les gazelles que de très loin et cela m'avait suffi pour mesurer leur beauté. Ma cousine était belle, elle aussi. Beauté qui ne tarderait pas à s'épanouir. Et on surprendrait peut-être les gazelles et les regarderait ensemble. Cet amour dans le secret de mon cœur n'avait pas d'ennemis. Alors j'allais demander à vivre mille ans de bonheur avec ma cousine devenue ma femme.

Mais les veillées étaient courtes, les nuits étaient courtes et le sommeil lourd et long. Laylà et Majnûn restèrent chacun d'un côté de ce ciel étoilé d'une nuit de mon enfance. Et ma cousine demeura sous ces étoiles, privée des antilopes qui peuplaient le regard de mon enfance.

Oui, le connu était les terrasses, la clôture en bas des terrasses pour cerner le repos des chèvres et du cheval, qui rêvaient avec nous sous les étoiles, pour mêler notre sommeil aux ruminements des unes et aux mâchonnements de l'autre et emmêler nos rêves à leur éveil. Puis la descente en bas des clôtures, jusqu'aux limites du cimetière, comme un vide. Le vide que je survolais dans mes rêves les plus légers,

À la source, la nuit

que je remplissais de billes multicolores dans mes rêves les plus chargés. Le vide peuplé de morts au centre duquel trônait le tombeau de Hâji Mouss, le gardien de ce vide et de ce qui le comblait en face de notre maison.

Hâji Mouss, le saint patron des orphelins et des vieillards perdus dans les brumes ou dans les ténèbres de la nuit qui leur allumait une chandelle et les amenait à bon port. Il était aussi le saint patron des vignobles, celui des chèvres, et les protégeait des voleurs et du loup. Il gardait le loup de la forêt, la forêt de l'incendie, l'incendie de la pluie. Il protégeait la tortue que nous avions tendance à pendre par le cou pour faire venir la pluie. Il protégeait la fourmi qui, désirant traverser la source, tombait dans l'eau et risquait de se noyer. Il protégeait celui qui tendait une branche sur la source comme un pont pour faciliter le passage des fourmis. Il donnait l'herbe aux chèvres, le lait au berger. Il était Hâji Mouss, régnant sur les morts et sur les vivants de la contrée. Contrée bénie par le saint, le loup et la chèvre.

C'est ainsi qu'on sentait protégés nos troupeaux, nos forêts, nos vignes de la malveillance que pouvaient avoir ceux qui entouraient notre village. Car ce que les uns avaient pouvait paraître de trop, donnant aux autres l'envie de le leur enlever. Certains, plutôt que de demander à prospérer ensemble, auraient provoqué la ruine des autres avec la leur propre comme dans l'histoire du pauvre qui, n'ayant point de monture, avait demandé à dieu de lui donner un âne. Dieu lui avait dit que, s'il demandait un

mulet pour son voisin qui possédait déjà un âne, il lui donnerait l'occasion d'avoir l'âne. Et le demandeur, horrifié à l'idée que le voisin puisse avoir un mulet, avait répondu qu'il ne voulait point de monture à condition qu'il ne donne pas de mulet au voisin. On n'avait pas grand-chose sur les hauteurs mais le peu qu'on avait pouvait susciter une jalousie, une haine que nous avons du mal à comprendre et qui parfois donnaient lieu à des actes limites. Actes qui trouvaient sur leur chemin la vigilance de Hâji Mouss.

Les uns qui avaient voulu endommager le vignoble étaient poursuivis par les bâtons qui soutenaient les pieds de vigne comme si une dizaine de mains invisibles les maniaient pour les chasser du vignoble. Les autres avaient voulu dans la nuit, couper un pan de notre forêt, se vengeant ainsi d'un différend entre nos deux villages. À chaque coup porté sur l'arbre, leurs outils s'endommageaient au lieu de l'entailler. D'autres avaient volé une chèvre dans le troupeau et l'avaient emmenée pour l'égorger dans les grottes qui se trouvaient sur le territoire d'un village voisin. Ils y avaient allumé un feu, déposé la viande dans un très grand plat. Pendant la nuit, ils avaient fait revenir la viande, puis, une fois terminé, ils avaient éteint le feu et voulu se reposer pour mieux apprécier le festin qu'ils s'étaient promis. Au réveil, la viande avait été changée en immondices.

Déroutés, ils venaient les jours suivants, se confondant en excuses, raconter leurs méfaits et mésaventures. Le tombeau de Hâji Mouss était visité avec

offrande et repas. Son pardon était réclamé. Les différends étaient réglés à la fin de la visite, haines et animosités enterrées, et de pareilles tentatives bannies pour longtemps. Et Hâji Mouss continuait à protéger la contrée et ceux qui venaient lui demander protection.

Mais parfois les villageois eux-mêmes se retournaient les uns contre les autres et commettaient ce genre de malveillances. Là, le saint n'intervenait pas et laissait ceux qui se disaient ses enfants régler eux-mêmes leurs différends. Différends qui pouvaient déboucher sur quelques injures, quelques cris, quelques cailloux lancés sur la tête de l'adversaire. D'autres fois, cela pouvait devenir plus grave, allant jusqu'à la destruction des cultures et des moissons et même des vignobles, de nuit bien sûr. Qui dit nuit, dit voile sur l'acte commis, dit incertitude, dit ignorance. Et l'ignorance était insupportable surtout quand il s'agissait de savoir qui avait pu mettre le feu au champ de blé, aux moissons, qui avait pu aller jusqu'à raser le vignoble. La nuit ne disait rien, les auteurs n'auraient rien fait pour contrarier cette discrétion et Hâji Mouss n'avait pas agi. Les fauteurs devaient appartenir au village. Mais comment savoir, comment ne pas blesser le voisin et le lointain avec des soupçons mal placés ?

Un jour, cela survint à notre vignoble. Alors que nous y effectuions notre pèlerinage quotidien, nous trouvâmes une bonne moitié de nos vignes rasées, par terre. Quelle affliction, quelle douleur pour les mains, les pieds, les yeux qui avaient tant œuvré à

les mettre debout, pour les faire parvenir à maturité, pour qu'enfin elles s'enorgueillissent des grappes qu'elles allaient porter ! Le fruit de cinq années de labeur gisait là, misérablement. Elles avaient perdu leur arrogance, leur fraîcheur, leur verte couleur.

Et nous n'avions personne à soupçonner. Pas de différends, pas d'animosités récents. On faisait le tour du village, de tous les suspects possibles, mais on n'arrivait à s'arrêter sur personne. On ne parvenait pas non plus à supporter cette incertitude. Comme si mettre une tête sur les bras et les épaules qui avaient terrassé nos vignes, un visage sur la tête et un nom sur le visage allégerait la peine qu'on ressentait. Dans la même nuit, il y avait eu d'autres vignobles rasés. Surtout, celui d'un arrière-cousin qui n'avait pas plus de raison que nous de redouter un tel acte. Il n'était pas plus fixé mais il voulait savoir qui avait pu accomplir pareille ignominie.

Il avait entendu parler d'un homme dans un village lointain de la plaine. D'un homme qui pouvait, avec sa science, démasquer ces malfaiteurs, ces rats de la nuit. Il en parla à mon père, et ils convinrent d'effectuer le déplacement. Mon grand frère partit pour ce village avec l'arrière-cousin. Après une journée de marche et ses péripéties, ils arrivèrent au village, trouvèrent l'homme en question et lui exposèrent la situation. L'homme leur dit qu'il aurait fallu venir avec un enfant de sept-huit ans au plus qui connaisse les villageois et les alentours. Mon frère était trop grand pour que l'exercice réussisse. Or, voyant que mon frère savait lire et écrire, ils étaient convenus de transcrire les formules et les

prières nécessaires. L'arrière-cousin et mon frère étaient revenus de leur voyage non avec le malfacteur démasqué mais avec des invocations et des prières que mon frère allait réciter pour le démasquer à domicile. Sans tarder, il entama ses expériences.

L'enfant qui allait servir l'expérience devait avoir l'âge de raison, distinguer le bien du mal, mais ne devait pas être dans la malignité, ses pensées ne devaient pas être entachées, égarées dans le mal. Il devait demeurer proche de l'innocence, disponible à la sagesse. Il était difficile de chercher loin un tel enfant. Il existait une confidentialité de l'opération qui devait être respectée. On ne devait pas éveiller les soupçons sur nos recherches du coupable. Alors mon grand frère eut recours à ses deux petits frères.

Je devais avoir six ou sept ans, mon autre frère huit ou neuf. Nous étions l'un dans la limite inférieure, l'autre dans la supérieure. Ce fut d'abord le tour de mon frère de servir l'expérience. Il avait pu localiser des endroits, apercevoir quelques silhouettes qu'il avait pu identifier avec quelques prénoms qui semblaient plausibles aux grands, à mon père et à l'arrière-cousin. Puis ce fut mon tour pour voir si les visions qu'avait eues mon frère subiraient quelques changements.

Mon grand frère avait noté le déroulement qu'il suivait scrupuleusement. C'est vrai qu'à seize, dix-sept ans, il avait déjà pris des cours chez un maître qui avait séjourné pendant quelques années dans notre village. Il était allé ensuite suivre un sérieux

apprentissage chez un oncle menuisier qui avait des notions de lecture et des connaissances qu'il lui avait transmises. Il investissait donc son rôle avec l'application et la conscience requises.

Il commença par quelques récitations à voix basse puis nous enduisit d'encre noire l'ongle du pouce de la main droite. Ensuite il commença ses invocations à voix haute et ses prières pendant lesquelles nous devions fixer le pouce devenu une fenêtre ouverte sur la nuit. Comme si notre ongle enduit d'encre devenait une transparence du noir à partir duquel nous aurions pu revisiter la nuit où s'étaient déroulés ces actes, comme si le voile avec lequel elle couvrait la salissure des faits se retirait. J'écoutai la voix de mon frère et regardai mon ongle verni de noir. Je vis comme une terrasse donnant sur des falaises. Je vis la terrasse dans sa longueur comme ondulant dans le vent, couverte de branches. Je vis des arbres, peut-être des pistachiers. Je vis des silhouettes se mouvant près d'un mur qui formait angle avec un autre. Je vis les silhouettes s'approcher d'un arbre à épines qui allait, dirait-on, tomber sur leur tête. Je vis des traces de pas dans les branches qui ondulaient. Je vis des faux remettre dans le vent les branches qui s'envolaient avec des grappes comme autant de têtes sortant de l'ongle de mon pouce. Je restai à regarder mon pouce mais ne sus rien dire. Je n'avais pas fait de sorties loin aux alentours du village, et ce que je voyais me semblait méconnaissable et étrange. Je n'arrivai à situer ni les falaises, ni la terrasse, ni les branchages, ni les silhouettes. Je balbutiai quelques mots qui n'éclairèrent en rien

les grands qui essayaient de comprendre, de deviner ce que je leur disais, mon frère continua encore ses invocations et acheva la séance.

Quelques années plus tard, quand je commençai à mieux connaître les alentours du village, que la peur de ces géographies qui n'étaient qu'imaginaires au départ commença à être remplacée dans ma tête et dans ma vue par des rochers, des falaises et des arbres réels, alors les visions flottantes des débuts se stabilisèrent et s'incarnèrent en partie. Et c'est lors d'une de ces sorties, alors que je menais notre cheval au pâturage, que je tombai sur la vision de mon ongle. Tout devint clair comme une image dévoilée. Tout était à sa place. La terrasse, les falaises, les vignes avec leurs branches ondulantes et, plus bas, les jeunes pousses des pistachiers effectivement rasés quelques années plus tôt, à l'époque de la vision de mon ongle. Mais le connu était toujours recouvert de ce voile qu'on mettrait des années à découvrir, avant de feuilleter le cimetière avec ses tombes et le domaine avec son saint.

Après le domaine du saint et le cimetière, le connu se prolongeait, grimpait jusqu'aux hauteurs de la citadelle et, de là, plongeait pour tomber cette fois dans le vide invisible, le vide de l'autre versant de la citadelle qui donnait sur les villages de la plaine. Une plaine sans fin, nous disait-on. Une plaine où l'on pouvait marcher des journées entières sans rencontrer de rochers, ni de bois ou de forêt, et encore moins de montagnes, et qui était cultivée dans toute son étendue. Partout du blé et

de l'orge. On comprenait alors pourquoi nos ânes descendaient vers les villages de la plaine quand ils prenaient la fuite. Plus tard, on apprendrait, on découvrirait que ce n'était pas la seule raison, qu'il y avait aussi des ânesses en abondance qui attireraient nos ânes, contrairement à notre village où l'on n'en comptait aucune. Mais, pour le moment, cela nous paraissait une raison suffisante.

La citadelle, se posant comme limite, nous protégeait de cette étendue. De loin, elle se dressait à l'horizon comme la fin du monde. Celui qui nous était connu et que nous pouvions embrasser d'un seul regard, celui de notre village. Et longtemps j'ai cru que ma tête toucherait le ciel, surtout les nuages, si je montais sur la citadelle. Les nuages gris, gorgés de pluie assaillaient nos demeures par les hauteurs de la citadelle ou y restaient accrochés, empêchés dans leur avancée. Des nuages qui avec leurs grondements et leurs éclairs au-dessous de la citadelle remontaient les échos d'autres vies qui avaient dû se dérouler sur ces hauteurs à des époques éloignées, allait-on nous dire plus tard. Le connu avait ses limites.

Les limites qui n'étaient pas fixées pour toujours reculaient, quand les jours de beau temps, les nuages étaient très haut et tout blancs. Et ces jours-là, on voyait passer les avions comme des oiseaux énormes et bruyants qui volaient très haut. Cela nous faisait peur. Parce qu'on savait que les oiseaux moins grands que ceux qu'on appelait avions enlevaient des serpents, des poules et même des

À la source, la nuit

agneaux. De temps à autre, les parents avaient peur de ces oiseaux pour leurs enfants. Parfois, les avions volaient si bas, avec un tel vacarme, qu'on quittait nos jeux pour nous éparpiller à la recherche d'un refuge sous un arbre, un rocher ou sous les bras des grands. Ou alors, ils planaient très haut, avec lenteur. Un bruit sourd effleurait à peine nos oreilles. Ils devenaient agréables à regarder comme le vol d'un oiseau dans un ciel paisible. Ces jours-là, ils disparaissaient dans le blanc des nuages très haut pour réapparaître plus tard. Et je croyais que c'étaient ces avions volant en hauteur et lentement qui, durant leur traversée de ce ciel moutonneux, allaient charger du coton dans les nuages hauts et blancs et le descendaient sur la terre. Le blanc des nuages posé sur l'immensité bleue du ciel était à l'image du coton sur le rouge vif de nos draps. L'un reposait notre regard et emportait notre imagination dans son infini, l'autre nous entraînait dans la nuit et emplissait de sa douceur notre repos. L'un était l'horizon qui prolongeait nos rêves éveillés, l'autre le berceau qui accueillait nos rêves de nuit. Cette blancheur du coton ne pouvait sortir de la terre, me disais-je. Elle devait descendre de la blancheur des nuages au-dessus de nos têtes. Et cette pensée liait nos matelas et nos édredons aux nuages du ciel à la suite de ces avions qui survolaient notre village.

L'arrière des maisons, l'arrière du village, tourné vers le nord, vacillait entre le connu et l'inconnu. Le village se nichant sur une pente rocheuse,

l'opaque du rocher portait le repos des corps et des maisons comme l'opaque de la nuit soutenait le sommeil. L'opaque des pièces du fond avec l'inquiétude qu'elles inspiraient comme la nuit en inspirait à notre cœur. Ces pièces adossées au rocher, sans fenêtres, avec une ouverture du toit qui donnait sur le ciel servant en même temps de hublot et de cheminée et qui, en cumulant le viatique des maisons pour l'année, cumulaient aussi leurs mémoires opaques dans sa fraîcheur.

Elles étaient faciles à boucher, ces ouvertures. Et quand, par malice, on voulait enfumer une voisine ou une tante qui faisait du pain ou cuisinait à l'intérieur par les journées de l'hiver – en été la cuisine et le pain se faisaient sur les terrasses –, on s'asseyait sur l'ouverture ou la bouchait avec une planche pour empêcher la fumée de sortir. Au bout de deux minutes, l'atmosphère devenait intenable, suffoquante. Cela provoquait selon l'humeur du moment soit l'hilarité, soit quelques remontrances précédées de cris et de menaces. On y trouvait notre compte une fois la pièce enfumée. Peu nous importait la réaction, nous prenions la fuite avant d'être identifiés. On aurait le temps de le leur avouer lors d'un prochain passage si elles ne nous avaient pas déjà identifiés à nos bruits et rires. Mais ce n'était pas toujours la joie pour les occupants des pièces du fond. C'était certes chaleur pour l'hiver et fraîcheur pour les repos de l'été, mais les pièces du fond pouvaient être, sans distinction de saison, lieu de règlements de comptes, de sauts, de soubresauts, de cris étouffés parmi les coups. Cela pouvait être le lieu

du sang coagulé, dissimulé, des corps refroidis, des vies éteintes.

C'était dans l'une de ces pièces du fond que ma jeune tante par alliance s'était pendue, ou s'était fait pendre, on n'a jamais su exactement. On disait qu'elle n'avait pas supporté la trahison de mon oncle qui était allé s'amouracher d'une femme mariée. La mariée était très belle, certes. Le mari, un poltron, un vaurien, c'était vrai, nous disait-on, et trop jeune pour le mariage.

Je n'ai connu le mari qu'après son service militaire. Il avait oublié la langue de notre contrée, comme cela était arrivé à d'autres hommes du village lors de leur retour à la fin du service, sans avoir appris pour autant celle qui était en usage à l'armée. Dans le cas de ces hommes du village, on aurait pu appeler cela sévices militaires.

Pendant les deux années du service, devenues un an et demi par la suite, ils étaient projetés, sans notion de la langue officielle, dans l'environnement inconnu et très dur de l'armée. Ils étaient fiers d'accomplir ce devoir qui faisait d'eux des hommes alors qu'avant ils étaient considérés comme des blancs-becs, des puceaux. Fais d'abord l'armée ! lançaient quelques pères à leurs fils impatients d'entamer tôt les douceurs de la vie, la plus grande d'entre elles étant le voisinage d'une femme sur un oreiller. Les précoces qui avaient déjà goûté à ce plaisir avaient hâte de se débarrasser du service pour le vivre pleinement. Alors tous s'impatientaient. Vite que la convocation arrive ! que le service passe ! Certains

n'utilisaient même pas leur permission pour en finir au plus tôt car, si elle n'était pas prise, son temps était décompté à la fin. Et c'était vite terminé en un sens, mais à soixante ans, à quatre-vingts ans, ils n'avaient pas fini de raconter les malheurs et les maltraitances qu'ils avaient subis pendant les deux malheureuses années passées à l'armée, puisque c'était peu deux années à la fin d'une vie. Peu ou pas, cela fournissait matière à dire pour le restant de leurs jours. Et ils n'avaient que rarement à nous conter d'histoires dont ils auraient pu tirer quelque fierté.

Petit à petit l'homme avait pu retrouver l'usage de la langue du village. Entre-temps, après son malheureux mariage et avant le service militaire, il avait trempé dans la contrebande. Pratique qu'il reprit après son service. En plus de son malheur, il était l'objet de moqueries et railleries de la part des hommes du village. Rarement il pouvait parler sans qu'on le tournât en dérision. Avec mon père, qu'il respectait beaucoup et qu'il appelait oncle, il trouvait une occasion d'échange, un espace pour sa parole où il pouvait mener une conversation à son terme. Ainsi fréquentait-il assidûment notre maison, même si sa famille, très proche de nous – sa mère était une cousine lointaine de mon père et une voisine –, nous en tenait grief à cause de l'histoire de mon oncle maternel avec sa femme. Ma mère était tenue pour responsable de ce qui était arrivé même si elle n'avait pas arrêté de mettre en garde la jeune femme contre cette relation. Mais les choses avaient changé, et sa femme et ma mère n'étaient plus de ce monde. Cela créait peut-être,

entre deux hommes, une sorte de proximité dans le malheur, dans l'absence. Sans oublier qu'entretiens, il s'était remarié avec la nièce de ma mère. C'est pendant ces conversations avec mon père qu'il parvenait à raconter des bribes du cauchemar qu'avait été son service militaire et ses aventures de contrebande.

Ne comprenant rien au turc et ne pouvant exécuter ni ordre ni service, il avait été l'objet de punitions constantes, se souvenait-il. Le plus insupportable était quand on le mettait, cheveux rasés, tête nue, sous un seau d'eau d'où tombaient des gouttes à intervalles réguliers. On l'immobilisait sous le seau afin qu'il ne puisse bouger ni corps ni tête et on le laissait sous les gouttes jusqu'à ce que le seau se vide. La plupart du temps, il ne supportait pas ce supplice, et on le ramassait évanoui à la fin du seau. Il se disait convaincu que ces séances de goutte-à-goutte lui avaient enlevé le sens de la langue. Il se souvenait qu'il avait la tête vide, lessivée à la sortie des séances et qu'il mettait du temps à retrouver le sens des choses, à retrouver une posture normale de son corps à la caserne avec des camarades qui n'étaient pas des plus tendres avec lui.

De la contrebande, le plus marquant et le plus amusant, c'était son aventure avec le cavalier qui avait soudain surgi à ses côtés alors qu'il chevauchait dans la plaine. Un autre que lui – car chez les contrebandiers, et pas exclusivement chez eux, on avait tendance à ne raconter que les histoires de bravoure, les histoires qui permettraient de pavaner

devant les autres. « Celui qui se respecte n'expose jamais le pan mouillé de sa tunique », répétait-on dans les familles, surtout à l'attention des petits qui auraient tendance à s'étendre chez les autres sur les choses de l'intérieur –, un autre donc, par peur du ridicule, aurait probablement gardé cette histoire pour lui ou l'aurait remodelée à son avantage. Tandis que lui la racontait en toute naïveté et en toute vérité.

C'était à son retour de la contrebande, avait-il commencé. Exercice qu'il pratiquait en solitaire car les autres contrebandiers ne le trouvaient pas à leur goût ou ne jugeaient pas utile sa compagnie. Dans cet exercice, plus que dans n'importe quel autre, on prenait d'abord en compte l'utilité du compagnon de la chevauchée qui a lieu dans le noir et la peur. Il ne s'agissait pas de se charger de quelqu'un mais de se faire accompagner de quelqu'un qui allait vous alléger, soit par sa connaissance du terrain, soit par sa bravoure. Pour le novice, mieux valait être de la famille d'un expérimenté. Il le prendrait sous sa protection ou le confierait à un homme de confiance, le temps de lui faire faire ses armes. De sa proche famille, personne n'était dans le métier et les autres ne le trouvaient pas assez expérimenté pour l'accepter dans une quelconque sortie. Alors, il accomplissait seul ses chevauchées, même si une fois dehors il pouvait en croiser d'autres avec qui il lui arrivait de faire un bout de chemin. Mais là, il était seul, il avait bien conduit sa charge à destination et bardé son cheval de la marchandise pour le retour. Un bon voyage de

contrebande devait être profitable dans les deux sens. Il l'avait fait et avançait dans la plaine sous un ciel étoilé par une nuit de pleine lune, quand tout à coup il se rendit compte d'une présence à ses côtés.

Il faut savoir que le contrebandier, sous des extérieurs héroïques, ne vivait que dans la peur. Et il suffisait de peu, il suffisait que le héros soit en dehors de chez lui sur son cheval pour que le moindre tremblement, le moindre bruit fassent craindre l'insoupçonnable, le pire et que l'héroïsme cède la place à la peur. La peur du gendarme, synonyme de mort ou de prison, la peur du bandit, synonyme de perte et de honte, la peur des autres contrebandiers, la peur d'être vu le jour, la peur de se perdre la nuit, la peur du village à venir, la peur du village que l'on venait de quitter, la peur de la plaine, la peur du fleuve. Tout était peur pour le contrebandier, du départ au retour. Et la parade laissait vite la place à l'envie de se terrer ou de prendre la fuite pour échapper à l'abîme de la contrebande.

La peur donc suivait le contrebandier partout. Une présence inconnue était toujours à éviter, surtout une, surgie de nulle part qui se mettait à chevaucher à vos côtés. Ce qui était le cas du malheureux mari.

Pris de panique, il avait fouetté son cheval et l'avait lancé à toute allure pour semer son poursuivant. Il avait un cheval très bon en course qui, une fois titillé, ne s'arrêtait pas de sitôt. Il avait continué un temps sans se retourner. Persuadé d'avoir mis plusieurs longueurs entre lui et la présence qu'il avait cru apercevoir, il avait risqué un coup d'œil.

Stupéfait, il avait retrouvé la même présence chevauchant à ses côtés. Il avait redoublé l'allure de son cheval et, quand il avait osé se retourner, c'était encore le même cavalier. Il n'en revenait pas : comment un cheval avait-il pu soutenir aussi longtemps le rythme du sien qui, chaque fois qu'il le lançait dans un pari, distançait ses poursuivants au bout de quelques foulées ? Sa monture avait commencé à donner des signes de fatigue. Ayant changé d'allure, il s'était rendu compte que le cavalier avait fait de même. Cela l'avait un peu rassuré.

Après tout, ce n'était peut-être pas un dangereux poursuivant, un bandit qui allait le dépouiller. Il avait continué à chevaucher avec l'inconnu et n'avait décelé, dans les coups d'œil qu'il lui avait lancés, aucune hostilité. Alors il avait regardé autour de lui comme pour demander aide et conseil, consolation ou refuge. Il avait entendu le bruissement du vent parmi les herbes desséchées. Il avait regardé la lune, l'avait vue briller au-dessus de lui dans le ciel. Il avait pris le temps de revenir sur le cavalier. Et, tout d'un coup, il s'était rendu à l'évidence : la présence en question, ce cavalier inconnu, celui qu'il prenait pour un bandit, et pis, pour un gendarme des patrouilles montées déguisé en contrebandier, n'était autre que son ombre.

Il s'était insulté, s'était traité de vil, de vaurien, de poltron, s'était excusé auprès de son cheval pour lui avoir fait subir sa veulerie et sa peur. Un torrent de larmes avait inondé son visage. Mais, rassuré, il avait continué sa route. Il n'était poursuivi par aucune maligne ruse, ni danger aucun. Il ne s'agissait que

de son ombre. Il oscillait entre honte et confusion, et, en même temps, il était fier de raconter qu'il chevauchait seul dans la nuit même s'il lui arrivait d'avoir peur.

C'était un genre de fierté qui pouvait difficilement combler une femme, une belle femme. Et la présence de ce mari devait signifier peu pour une femme comme la sienne. Mais c'était le cousin et on l'avait mariée, contre son gré. Dans ces contrées, le cousin avait d'abord le droit sur sa cousine paternelle. Sans son renoncement préalable et surtout sans celui du père au nom du fils, personne n'aurait demandé la main de la cousine, ou le sang aurait coulé pour tirer cela au clair. Et puisque le père voulait absolument marier son jeune fils à sa nièce belle et convoitée, cela eut lieu avec le risque que des feux non éteints s'attisent à la première occasion. Ce qui arriva. Car il y avait eu feu avant l'incendie, disait-on, en ce qui concernait l'oncle et la belle.

Mon oncle était beau, brillant, de quatre à cinq ans plus âgé que le mari. L'un était déjà homme, l'autre se débattait dans l'adolescence même si elle durait très peu sur ces terres. Il y avait un raccourci entre la vie d'enfant et la vie d'adulte, qui laissait peu de place aux attermoissements de l'adolescence. Dès qu'on pouvait tenir un manche, on travaillait. Dès que l'éveil de la nature était soupçonné en nous, on était marié et déjà flanqué de paternité ou de maternité avant d'avoir eu le temps de sortir de l'enfance. Et on grandissait avec ses enfants. Ce

qui n'empêchait nullement les grands d'être des grands. Le passage était court, mais il y avait passage. Et les plus petits se rendaient vite compte de la cruauté du passage à leur détriment.

L'un était déjà homme, l'autre dans le raccourci. L'un dans la plénitude accentuée par les avantages de sa nature, l'autre dans le passage ingrat auquel venaient s'ajouter les ingratitude de la sienne. Il n'était pas étonnant de voir que le mari provoquait rire et moquerie et que mon oncle suscitait peur et admiration. Là où le mari sortait du village avec pelle ou pioche sur les épaules, mon oncle quittait le village son fusil en bandoulière pour aller à la chasse. On voyait chez l'un le petit laboureur, collé à sa terre et à ses frayeurs, tandis que l'autre semblait n'être là que pour mener une vie de courage, de beauté et d'amour. L'un était méprisé, l'autre admiré par les jeunes femmes et les jeunes filles du village. L'un essayait de garder comme un trésor celle qu'il avait entre les mains, l'autre dans l'ostentation, grisé par les promesses, toujours dans la conquête à venir, plutôt qu'avec celle déjà conquise. L'un, aîné de la famille avec la charge que cela comportait dans nos contrées même s'il n'était qu'adolescent, l'autre, cadet de la famille, choyé et dans l'insouciance. L'un, casanier, qui, même dans ses sorties, regardait le bout de ses pieds, hâtant le pas pour arriver vite sur le lieu de travail ou à la maison où le père l'attendait pour l'envoyer vers un autre travail; l'autre, à la chasse, un œil posé alentour, aux aguets, en parade, coureur même sans mettre le nez dehors. Alors comment ce pauvre laboureur

aurait-il pu garder sa femme de ce bel oiseau rapace qui rôdait, comment aurait-il pu la défendre contre lui? Comment aurait-il pu lever ses regards à la hauteur des yeux du chasseur pour exister dans le regard de sa femme autant que dans le regard d'autrui, pour que sa tête et son regard ne restent pas cloués à la terre de ses pieds? Car une honte ne vous quitte pas, elle est à jamais avec vous, nous disait-on, la laverait-on sept fois avec le sang et sept fois avec l'eau, qu'elle ne partirait pas; elle resterait, indélébile. Qui aurait voulu garder la moindre parcelle de honte devant de telles perspectives? Alors chacun essayait d'éviter tout ce qui pouvait ressembler à une honte.

On disait mon oncle coureur, peu content de son mariage. Il trouvait ma tante fade, pas assez joueuse, pas assez joviale, manquant d'éclat, de couleurs. Belle mais fade, de cette beauté qui glace. Belle mais discrète, de ces beautés qui ont peur de gêner, d'offenser. Belle mais modeste, disait-on. De celles qui ne font pas cas de leur nature. Quelque chose de plus voyant, de plus clinquant aurait mieux convenu au tempérament de mon oncle.

Chasseur, il sortait le jour dans les rochers parmi les ombres; il sortait la nuit dans les étendues, les forêts. Il courait tout ce qui bougeait. Le village étant petit, ces deux natures insatisfaites finirent par se croiser, aidées par la complicité de la famille de la jeune femme qui ne trouvait pas le mari à la hauteur. Et ils échafaudèrent des plans de fuite, de meurtre, des plans pour vivre leur amour jusqu'au bout.

À la source, la nuit

La mort de ma tante dans les pièces du fond aurait fait partie de ces plans, elle aurait été pendue. Selon d'autres, elle aurait reçu un coup mortel et été pendue ensuite. Ou déçue, elle se serait pendue tout simplement. Était-elle entrée vivante dans la pièce du fond ? On l'en avait sortie morte, on l'avait enterrée, cela était sûr. Les pièces du fond gardaient leurs secrets. Elles les gardaient tellement que, au lieu de les crier en plein jour, trente ans après la première pendaison, ma vraie tante était allée se pendre à un arbre, dans la forêt, non loin du Rocher Blanc de mon enfance. Elle avait été l'une de ceux qui avaient sorti la première dépouille. Une fois encore, on ne comprit pas ce départ suspendu à une branche avec saut dans le vide. Pourquoi sa vieille tête sur ses vieilles jambes s'était-elle chargée d'une corde pour aller se pendre dans la forêt ? Saura-t-on si c'était pour se débarrasser de sa vieille tête et de ses secrets ? Les années passaient, les occupants passaient, remplacés par de nouveaux occupants, mais les pièces du fond continuaient, fidèles à elles-mêmes, de garder leurs secrets et le secret de leurs hôtes.

Des deux autres côtés, est-ouest, le village et notre maison s'ouvraient sur l'inconnu des arbres et de la terre. Celui des êtres et du village, une fois traversé le ruisseau, était pour les enfants. L'inconnu des pendaisons se balançait sur les deux côtés.

J'ai souvent traversé le ruisseau, je me suis déplacé vers l'ouest, ne serait-ce que du regard, pour caresser la nuque de ces deux serpents qui se dressaient l'un contre l'autre et s'enlaçaient comme l'image de la passion et de l'amour.

C'était une journée de fin de printemps ou de début d'été. Le soleil était haut, à mi-chemin du zénith, les voisins sur leurs terrasses. Peut-être attendait-on le retour des troupeaux ? Les uns parlaient des affaires de la journée, du soleil qui brûlait déjà, de l'eau à puiser à la source, les autres écoutaient, répondaient ou scrutaient l'horizon à la poursuite d'on ne sait quelle vision – car l'homme, réveillé ou sommeillant, éveillé ou inconscient, se tenait dans l'attente d'une peur ou dans l'attente d'un espoir, nous disait-on –, quand soudain deux serpents surgirent dans cette fin de matinée comme un enchantement. Comme l'incarnation de la peur et de l'espoir. Peur qu'inspirait la vue d'un serpent glissant comme la vie, perçant comme l'envie et qui tendait un miroir aux bassesses, le lot de chacun ; et l'espoir que suscitaient un épanchement, une

embrassade chez n'importe quel être ou bête, même chez le serpent qui, à ces moments-là, laissait voir dans son être l'amour qui régissait la vie et englobait le serpent aussi, nous disait-on. Pour ne pas les effrayer, certains chuchotèrent, montrèrent du doigt les serpents. Le silence se fit, les regards se tournèrent dans la direction que chacun indiquait, qui d'un bras, qui d'un signe de tête, qui du bout de son rouleau à la main. Les êtres et le temps se figèrent au spectacle de ces deux serpents qui prirent pour scène de leurs ébats l'ombre des deux sindanes au pied des maisons, ces arbres qui restaient toujours verts.

Cela dura quelques instants, quelques minutes. Une éternité de bonheur comme ces moments qui suspendent le temps. Je ne savais ce qu'était le monde, ni ce qu'était tout l'amour du monde, mais dans mes yeux émerveillés d'enfant devant cet instant, céleste et animal, tout l'amour du monde était dans l'élan de ces deux serpents l'un vers l'autre.

Par la suite, je connus d'autres serpents. L'énorme serpent aveugle dont le sifflement m'est longtemps resté comme l'incarnation de la peur, le son qui susciterait l'émoi même dans les os que nous voyions sortir des tombes. Ces os à partir desquels, nous allions le jour venu être éveillés à une vie autre, nous disait-on. Parce que, tout comme le figuier avec ses innombrables branches, feuilles et fruits était contenu dans sa petite graine, l'homme aussi devait avoir une telle graine dans les os à par-

À la source, la nuit

tir de laquelle il serait ramené à la vie. Même les os auraient eu peur de ce serpent et, plus tard, je pensai à lui, quand par nuées d'enfants, nous malmenions l'aveugle du village, un arrière-grand-oncle qui dans son désarroi essayait de nous chasser avec son bâton et ses vociférations, ses seules armes, comme le serpent avec son sifflement et sa tête qu'il projetait dans tous les sens pour nous faire peur, nous faire fuir. Il se trouvait sur une pierre plate, exposé à tous les cailloux et coups qui pouvaient pleuvoir sur lui et malgré cela ne bougeait pas, ne faisant que tourner et projeter sa tête dans notre direction en signe de menace. Voulant nous faire peur avec sa propre peur. Mais la peur n'empêchait pas la mort, qu'on ait à la donner ou à la recevoir, comme elle ne nous avait pas empêchés de malmenier l'aveugle. Nous avons tué le serpent avec mon frère à coups de bâton, à coups de pierres alors que nous gardions les chevreaux.

Le serpent gris-noir, le dos luisant au soleil, qui, enroulé autour d'un arbre, avalait un autre serpent et nous avait empêchés de nous approcher des vignes suspendues sur les haies autour d'un vignoble. Cela nous avait privés des grappes à la portée de nos bras alors que notre calcul était de pouvoir en dérober en passant. Nous sommes restés pétrifiés devant la scène avec mon frère. Cette bouche vivante avalant une autre vie qui n'allait cesser de battre dans son ventre que bien plus tard. Il avait le ventre gonflé par le serpent avalé à moitié qui se débattait avec ses forces restantes dans l'espoir

peut-être de se défaire de cet étau, de cette gueule grande ouverte qui l'avalait vivant. Il l'avalait et nous fixait de ses yeux, immobile. Une défiance dans le regard, comme s'il était prêt à avaler et l'arbre et ceux qui s'en approcheraient. Nous savions qu'il ne pouvait plus bouger, même s'il y avait défiance et menace dans son regard, mais nous fûmes incapables de mouvement, nous hâtant de nous éloigner, d'éloigner notre troupeau de chevreaux et abandonnant tout désir de grappes sur les haies comme si nous avions eu peur d'un sortilège, peur de rester figés à jamais dans les yeux de ce serpent.

Il y eut d'autres serpents. Il y eut ce serpent qui entra on ne sait comment dans le ventre de cette femme. De son village natal, elle revenait chez elle, au village de son mari. Ma mère disait que la jeune femme avait fait une pause sous l'ombre d'un arbre par une chaude journée. Sous l'effet de la chaleur et de la fatigue, elle s'était endormie à l'ombre de l'arbre. Et pendant son sommeil, un serpent noir s'était glissé de sa bouche à son ventre. Après le somme, elle avait senti une lourdeur mais elle avait continué sa route n'y prêtant guère attention. Une lourdeur qui succède au sommeil. Elle avait soif. Une soif jamais ressentie. Elle avait pu parvenir à la source et boire, boire comme jamais, comme si trois bœufs buvaient à sa place. Quelques minutes plus tard, elle avait de nouveau soif, elle sentait sa chair craquer de toutes parts comme la terre se craquelait sous le soleil brûlant de juillet. Elle cherchait déses-

péremment les gouttes d'eau qu'elle allait pouvoir engloutir pour que ces crevasses se remplissent pour quelques instants. Il n'y avait plus de source sur la route, il fallait qu'elle continue jusqu'à sa demeure. C'est avec une soif et une fatigue extrêmes qu'elle avait pu se traîner jusqu'au village. À la maison, elle avait subi la même soif. Chaque dix minutes, elle devait boire. Elle buvait des cruches et des seaux mais sa soif n'était pas éteinte. Elle ne savait que faire de cette soif, malédiction de la fin des temps, avait-elle entendu. Personne ne comprenait ce qui lui était arrivé, ni comment elle pouvait boire autant, ni où elle pouvait mettre cette eau. Personne pour en démêler l'énigme. Et on s'attendait à ce que le ciel tombe sur la terre ou que la terre se fende d'un gouffre. Chacun s'est mis à guetter les prémices de cette soif chez lui-même et chez les autres. Et s'il s'agissait de la soif dont parlaient les anciens, qui allait rétrécir les êtres et les choses et les précipiter vers la fin ? Mais nulle trace chez d'autres que la jeune femme qui continuait d'engloutir toute eau. Les hommes ou les bêtes vivaient de leur soif habituelle qui venait avec la succession des ombres et des chaleurs. Personne pour comprendre, jusqu'au jour où, une vieille dame au village, celle qui couvrait de sa robe ample et épaisse les secrets et les malheurs des autres et qui avait jusque-là laissé s'écouler le temps nécessaire, lui fit raconter en détail le récit de sa soif.

Elle lui fit répéter le récit et, alors que le soleil était près du zénith, elle pendit la jeune femme par

les pieds aux poutres de la maison au-dessus d'une grande bassine d'eau et elle attendit. Au plus fort de la chaleur, le serpent tomba de la bouche de la jeune femme dans la bassine. Un serpent noir, luisant, rendu encore plus sombre par ce passage dans les entrailles de la femme. Une fois dans la bassine, on le couvrit d'un épais tissu noir pour qu'il se croie encore à l'intérieur, on l'enterra dans une fosse et la fit disparaître sous une épaisse couche de terre. Afin qu'il y reste jusqu'à l'heure où tout nœud serait dénoué, qu'il ne soit plus tenté de revenir dans les entrailles de la jeune femme. Parce qu'un serpent qui avait goûté aux entrailles de la femme ne la quittait qu'une fois achevée, une fois morte. Et, parfois, il suivait sa victime même après la mort, avait-on dit.

Car selon les dires, dans un temps pas si lointain mais qu'on aurait oublié peut-être, il y aurait eu un autre cas d'un serpent noir avec une jeune femme qu'il aurait occupée un temps. Au moment de la délivrer du serpent, l'on aurait manqué de vigilance et le serpent se serait échappé. La jeune femme serait morte des suites de cette intrusion. Lors des visites coutumières rendues à la morte les jours qui suivirent l'enterrement, l'on aurait remarqué un trou dans la tombe que les visiteurs auraient bouché. Or, à la visite suivante, le trou s'était reformé. L'on aurait monté la garde près de la tombe afin d'en comprendre la provenance. Alors, ils auraient compris qu'ils n'étaient pas les seuls visiteurs, le serpent noir qu'ils avaient laissé échapper lors de la

délivrance de la jeune femme aussi lui rendait visite. C'est là que l'on aurait accompli ce qui leur avait échappé, c'est là que l'on aurait achevé le serpent pour que chacun retrouve la paix, et le serpent et la jeune femme dans sa tombe.

Afin qu'il n'y ait nul imprévu cette fois, la vieille femme avait pris ses précautions. Dès sa chute dans la bassine, il fallait mettre le serpent dans une autre obscurité pour qu'il n'ait même pas le temps de se rendre compte du passage d'un noir à l'autre, pour qu'il ait l'impression d'avoir reçu une autre cruche d'eau que la jeune femme aurait vidée. Il fallait ensuite le mettre dans la fosse sans perdre de temps, dans un noir total et pour longtemps. La vieille femme avait tout prévu et ce fut fait ainsi. Le serpent fut déversé d'un noir à l'autre, et la femme fut sauvée et du serpent et de sa soif.

Les serpents rôdaient toujours et cela pouvait arriver à n'importe qui, n'importe quand, nous menaçait-on. Quand, sous l'effet de la chaleur, de la fatigue, on avait envie de s'étendre à l'ombre d'un arbre, on pensait au serpent. Alors, on préférait l'éveil au repos à l'ombre.

Il y eut d'autres serpents. C'était un jour de printemps, un jour de mai peut-être. Non, ce n'était pas l'automne. De cette journée, j'ai une impression de verdure fraîche plutôt que de roussâtre humidité. Réveil à la joie plutôt que préparation au sommeil. De la rosée sur les feuilles vives, plutôt que des gouttes qui les précipiteraient dans le sol boueux de l'automne.

Et, tout d'un coup, on entendit un vacarme en ce jour de printemps, un désordre, une irruption de peur dans la matinée. Je venais de me réveiller. Oncle Moussa rentrait des champs ou y partait. Mon père se trouvait sur la terrasse, tête découverte, pieds nus. Ou peut-être était-il sur la terrasse d'une maison voisine en train de tailler le tabac pour la contrebande. Ce qui arrivait souvent, mon père étant le seul du village à posséder des outils nécessaires et à savoir couper le tabac. Ma mère était-elle absente ? Je n'arrive pas à la situer. Avait-elle une casserole à la main qu'elle venait de laver, quittait-elle le feu et le pain pour répondre en hâte aux cris d'alarme ? Je n'arrive pas à la situer physiquement. Autour de la maison, tout était dans l'ombre. À l'ombre le petit ruisseau à l'ouest de la maison, mon père sur la terrasse, mon oncle sur la route, à l'ombre les terrasses et les maisons voisines. Il persistait un peu de l'ambiance du départ du troupeau qui ne devait pas être loin. Je ne savais ce qui s'était passé, ni comment, ni ce que cela voulait dire. Mais je subissais une peur que n'atteint pas le savoir, qu'il ne diminue pas. J'avais peur de ce qui s'échangeait d'une terrasse à l'autre. Des cris qui, en me survolant, me tombaient dans les oreilles et me tiraient, de cette torpeur matinale, vers la peur : mon frère avait été mordu par un serpent. Un serpent avait mordu mon frère.

Oncle Moussa sur la route, au pied de notre maison, donnait l'alerte. Je ne savais s'il rentrait au village ou s'il en sortait, mais c'est lui qui répandait la nouvelle. Il disait que mon frère avait marché

À la source, la nuit

dans un buisson et que le serpent l'avait mordu. Il l'avait mordu à travers la chaussure peut-être. Et des bribes : le plus gros du poison avait dû rester sur la chaussure. La morsure l'avait percée quand même. On lui avait serré la jambe bien fort avec un tissu pour que le poison ne remonte pas le corps. Son pied était lavé par la rosée matinale. On lui avait saigné la morsure. On l'avait installé sur le dos d'un âne. Un cousin n'était pas loin. Il allait l'accompagner. On devait l'emmener, on l'avait emmené en ville.

Ils avaient dû contourner le village par le nord pour la ville. Je n'ai pas de souvenirs de mon frère durant cette matinée, ni de son retour dans l'après-midi ou le soir de cette journée. Je n'ai que ce souvenir de peur à mon réveil, le matin.

Il y eut aussi ce serpent qui m'avait poussé dehors avec à peine une serviette pour me couvrir alors que je me préparais à me laver dans le coin qui nous servait de lieu de bain et d'ablutions dans la pièce du fond. C'était l'après-midi. Il y avait mon père et le cousin contrebandier qui avait partagé le même toit que nous et que je voyais déjà comme un beau-père. Ne s'entendant plus très bien avec ses parents après son mariage, nous l'avions invité à s'installer chez nous et il était resté avec sa jeune mariée près d'un an dans l'une des pièces qu'on continua à appeler de son nom après son départ. Il avait mis à profit ce temps pour construire sa maison où il avait eu une fille que je considérais

comme ma promise. Et il nous rendait régulièrement visite. En cas de besoin, c'était à lui que mon père faisait appel. C'était au cours d'une de ces visites. Mon père et mon cousin discutaient sur la terrasse.

Ma mère avait chauffé de l'eau, préparé mes affaires et m'appelait pour que je me lave. Je gagnai la pièce du fond où les yeux mettaient du temps à s'habituer à la pénombre. J'avais commencé à enlever mes vêtements quand j'entendis un bruit venant du plafond. Je n'y prêtai guère attention, n'importe quelle bête pouvant émettre de tels bruits. Seuls le serpent et le scorpion pouvaient être dangereux, le reste était inoffensif comme la souris, le rat, le lézard, contre lesquels nous avions un chat. J'allai commencer à me laver quand, de nouveau, j'entendis le bruit. Mes yeux habitués, je regardai avec attention pour localiser l'endroit. D'abord, je crus voir un bout de corde à la jointure du mur et du plafond. À regarder de nouveau, je distinguai la tête d'un serpent qui dépassait de la poutre. En me couvrant d'une serviette, je courus dehors et donnai l'alerte. L'on me dit que j'avais dû me tromper. Il n'y avait aucun serpent dans la pièce du fond. Devant mon insistance, mon père et le cousin vinrent voir, avec une lampe et le fusil. Le serpent était bien là, menaçant avec ses sifflements sous la lumière qui le mettait en évidence. Il s'exposait au coup qui partit sans tarder. Il ne fallait jamais garder longtemps un serpent au bout du fusil si on voulait l'atteindre. Touché, il se laissa tomber de tout son long sur le sol. On l'enterra, ma mère en

essuya le sang et je pus enfin me débarbouiller. Aussi n'eus-je pas la honte d'avoir agi sous l'effet de la peur. Mon père aurait couvert ma peur avec l'indulgence paternelle, mais mon cousin, le père de ma promise, qui risquait de devenir mon beau-père ? Passer pour un poltron, un peureux aux yeux de mon futur beau-père ?

Il y avait aussi, comme un monde à part, la vallée des serpents ou le creux des serpents qui faisait face d'un côté à un rocher, de l'autre à une pente grisâtre, qui, aux heures chaudes de midi, devenaient réflecteurs de chaleur et chauffaient le creux comme un chaudron où ne restait aucun soupçon d'ombre. Le serpent aimait la chaleur et ce creux par temps de chaleur devenait son jardin. Une terre grise couverte de cailloux par endroits qu'on devait traverser pour accéder aux vignobles après avoir monté la garde jusqu'aux premières chaleurs de midi. Un étroit sentier à peine pratiqué traversait ce creux. Il était dégagé de cailloux et couvert d'une terre sablonneuse en dehors de laquelle on risquait de tomber sur un serpent sous chaque caillou déplacé ou dans chaque trou. Cela nous serrait le cœur et nous coupait toute velléité d'héroïsme quand on les voyait petits et grands se déplacer par vagues : sortant d'un trou, de sous un caillou, se faulant entre les herbes sèches, ou bien disparaissant plus loin sous une pierre. L'important n'était plus de leur faire face, encore moins de les attaquer mais de traverser ce creux vite et sans encombre pour parvenir à la douceur de la grappe sur laquelle on veillait dès

les premières lueurs de la journée. Avec silence et précaution, on s'engageait sur ce sentier dans l'espoir de n'en réveiller, ni n'en déranger aucun, puis de courir nous mettre à l'abri dans le vignoble ou sur la pente en face qui menait à la source en bas de la citadelle.

Les grands nous parlaient d'une autre vallée de serpents, ou plutôt d'un puits, d'un gouffre avec des falaises pour parois dont il était difficile de donner une idée de la hauteur et de la largeur. Des parois avec des lignées de cavernes ou de niches et, dans chacun de ces trous, un serpent avec une tête blanche, des dents noires, une langue plus longue que le corps qui se perdait dans la profondeur des cavernes. Mais ils n'allaient jamais plus loin, ils ne voulaient pas nous plonger dans l'horreur d'une telle vision, prétendaient-ils. D'ailleurs, de cette histoire, ils n'en avaient retenu que le début. Mais alors pourquoi commencer une histoire dont on ne connaît pas la suite ? Sait-on jamais ce que vous allez devenir, nous disaient-ils, et pourtant vous êtes là, une histoire dont nous ne connaissons jamais la fin.

Il y avait autant de serpents que de peurs. Ces serpents qui s'étaient levés à l'amour devant mes yeux d'enfant se trouvaient à l'ouest, de l'autre côté du ruisseau. Nous guettions le retour des troupeaux, les deux serpents nous montraient le large de l'amour. Depuis, je n'arrêtais pas de me déplacer à l'ouest avec l'espoir que les inconnus que je tra-

À la source, la nuit

verse me ramènent un jour au connu du ruisseau avec ses serpents enlacés et vers l'est qui s'enfonçait le premier dans le noir et qui demeura de l'autre côté de notre maison avec son mystère, ses arbres et sa terre.

Nous avons un champ à l'extrême ouest du village, près du Rocher Blanc qui fut le rocher de légende, inaccessible pendant un long moment de mon enfance. Un rocher dont le nom était mêlé aux coups de feu, au sang, aux descentes sur le village, aux fuites, aux enlèvements. Mêlé de cibles ratées, de mises à feu manquées, de coups de couteau en plein cœur, de coups de faux dans le crâne. Près de ce Rocher Blanc, ma tante, déjà vieillie, était allée se pendre au bout de sa vieillesse et de sa patience trente ans après la première, comme pour rendre ce rocher plus présent à ma mémoire, en le couvrant d'une couche supplémentaire de brouillard. De temps à autre, je l'apercevais de loin quand on était aux champs. Et je ne voyais rien qui le distinguât en couleur des autres rochers pour qu'on l'appelle le Rocher Blanc. Mais il demeurait loin en son indéfinissable blancheur. Il se présentait à ma vue comme l'inconnu, comme l'extrême qui n'apparaît que pour laisser deviner l'étendue de ses domaines, l'infini de ses ressources.

Je me demandais si ce n'était pas le Rocher des Blanches, la cachette de ceux qui enlevaient leur bien-aimée à la famille et à la tribu qui s'opposaient à leur union. Si ce n'était pas ce rocher qui les dissimulait de son manteau comme la neige couvrait le sol de sa blancheur et les dérobaient aux yeux ennemis, aux yeux qui s'ouvraient avec haine sur leur amour. Si ce n'était pas ce rocher qui par sa blancheur suscitait pour les amoureux pitié et compassion chez les poursuivants, les poussant à abandonner leur chasse pour les laisser vivre dans la paix de leur passion.

Ou si ce n'était pas le Rocher des Blancheurs. Si les blancheurs cachées ne devenaient pas visibles au passage près de ce rocher par magie, par enchantement. Si les noirceurs couvrant le corps, la tête ou le visage ne disparaissaient pas par un effet miraculeux. Pourquoi là où l'arc-en-ciel pouvait, par un passage, transformer les garçons en filles et les filles en garçons, le Rocher Blanc ne pouvait-il transformer les noirceurs en blancheurs et délivrer les porteurs de la charge qu'ils traînaient jusque devant lui ?

On nous disait de ne pas bouger si jamais un arc-en-ciel surgissait sous peine de changer de sexe et de devoir attendre un autre arc-en-ciel pour retrouver notre aspect originel. On se demandait pourquoi ces hommes qui n'avaient pas de garçon et qui se remariaient pour en avoir ne faisaient pas passer leur fille sous un arc-en-ciel. Cela leur éviterait cris et disputes qu'on entendait dès le remariage. En plus du garçon, ils gagneraient le repos. Mais, nous

disait-on, il était difficile de passer sous un arc-en-ciel. À chacune de ses extrémités, il était tenu par un ange chargé d'empêcher le passage. À chaque approche, les anges déplaçaient l'arc-en-ciel; plus on marchait, plus il s'éloignait. Seul un esprit maléfique, cachant la vue de l'ange, pouvait permettre ce passage. Or celui qui aurait demandé l'aide de cet esprit serait maudit à jamais. Mais il fallait faire attention en cas d'apparition d'un arc-en-ciel, on n'était jamais à l'abri des malignités, des malintentionnés. Cela calmait notre peur de l'arc-en-ciel et, de nouveau, nous pouvions admirer ses couleurs, veillés par deux anges.

Ce qui n'était qu'accident, œuvre d'un esprit malin dans le cas de l'arc-en-ciel, ne pouvait-il se transformer en bonté du Rocher Blanc ?

Quand j'apercevais le passage de ceux dont les champs se trouvaient au-delà du rocher, je guettais leur retour pour voir si les pouvoirs dont je soupçonnais le rocher s'avéreraient fondés, si la blancheur cachée du rocher apparaîtrait sur le visage du revenant, si sa dureté frisant la méchanceté quand il nous surprenait aux alentours de ses semailles se changerait en douceur lors de nos prochaines rencontres ou s'il fallait que je me ravise.

Notre champ n'était pas très grand, hérité du grand-père qui l'avait divisé en deux, une part pour chaque frère. On y cultivait en alternance du blé et du tabac. Plus tard, pour planter du tabac, on dut aller chercher de l'eau près de ce rocher où se trouvait un puits. Sur les hauteurs, près du Rocher, j'aperçus au-delà une étendue qui débouchait sur

À la source, la nuit

d'autres rochers, plus loin, dont je ne connaissais même pas les noms, dont je ne soupçonnais pas l'existence. Le Rocher Blanc n'était pas une fin, un sommet qui émergeait des brumes. Il prenait une couleur grisâtre au lieu des blancheurs que j'imaginai. Il formait une marche qui, selon la direction, soutenait la montée ou la descente de chacun, un relais qui menait vers d'autres, plus loin dans la montagne. Un seuil. Et on était déposé à la porte des enfances, à la porte des mémoires qui nous avaient précédées. Il avait marqué une limite pendant un temps où je n'osais pas encore le gravir, où mes peurs ne permettaient pas à ma mémoire naissante de s'articuler avec celle des autres. Maintenant le rocher s'effaçait devant d'autres rochers qui établissaient d'autres limites aux confins de l'horizon et ne me laissait de sa légende que son nom et sa mémoire aux portes du village.

On cultivait du blé et du tabac dans ce champ. Le blé représentait, pour les enfants, une culture discrète jusqu'aux moissons. Une fois semé, il n'y avait plus tellement d'entretien qui aurait nécessité notre présence. On n'assistait, à l'occasion des déjeuners qu'on apportait sur place ou qu'on accompagnait, que de loin aux semailles dont le père se chargeait seul ou aidé par un parent ou un voisin qu'il aiderait à son tour.

Les semailles finies, les froids prenaient le relais avec la lente maturation des graines au sein de la terre, qui avait lieu hors de toute présence. Après

le départ de la neige et du froid et le retour du printemps, si on se risquait à pousser nos excursions plus loin dans le village et ses alentours, on discernait les champs couverts de semis qui pointaient.

On ne devait surtout pas s'approcher du champ encore boueux, ni des pousses qu'on pouvait endommager. Il n'y avait que certains grands, habitués de la chasse, qui se permettaient de poser les pieds sur un infime bout du champ pour y cueillir quelques pousses tendres comme nourriture pour leurs perdrix ou perdreaux dont ils se servaient comme compagnons de chasse. Ceux-là étaient des connaisseurs d'endroits aux alentours du village où la terre était la plus douce et la plus chaude aux moments rudes de l'hiver et ceux, encore humides, du printemps. Ils allaient avec de petits sacs y chercher de la terre pour le bain de leurs oiseaux de prédilection. Ainsi installés dans la douceur et la chaleur de cette terre, entourés des soins du chasseur, les perdrix et les perdreaux prenaient leur repas de tendres pousses de blé.

Une fois la terre bien sèche et le blé près de la maturité, on pouvait s'aventurer dans son voisinage, à la recherche de pois des champs, l'une de nos nourritures favorites lors des sorties au début de l'été. Là aussi, notre présence n'était pas des plus souhaitées. Il fallait s'approcher avec précaution, nos recherches de pois sauvages pouvant écraser le blé qui ne se relèverait plus et serait perdu pour la récolte.

À la source, la nuit

Nous étions utiles lorsqu'il s'agissait d'aller chasser à cor et à cri les oiseaux qui, dans les épis de blé, trouvaient une nourriture facile et abondante. Nous avions vite fait de nous lasser de ce tapage et de cette course aux oiseaux qui eux aussi devaient picorer. Nous abandonnions cette tâche bruyante pour des jeux plus légers, plus amusants à moins qu'on ne se mette à la recherche d'autres nourritures. Nous étions attirés par les abondances du printemps qui, limitées dans le temps, ne reviendraient pas de sitôt et dont il ne fallait pas perdre une miette.

Les grands nous disaient que, des récoltes, un tiers seulement nous reviendrait, un petit tiers que nous pouvions abriter en nos murs. Dans l'œuvre de chaque être sur terre, il y avait un peu de la subsistance de ceux qui vivaient sous le même ciel. Les êtres dépendaient les uns des autres et tous dépendaient de celui qui était la raison de tout être. L'oubli de ce partage n'augmenterait en rien notre part dans la récolte mais diminuerait au contraire celle qui allait nous revenir de la récolte des autres. Ceux qui n'avaient pu prendre leur part, ne pouvaient nous rendre la nôtre.

Chacun devait chercher son propre tiers. Il nous fallait veiller à ce que le tiers nous appartenant puisse entrer dans nos murs pour nous servir de viatique et nous permettre de subsister durant les jours qui nous étaient impartis. Les guets et les tours que nous effectuions autour de nos champs, autour de ce qui était planté, faisaient partie de cet effort, nous disait-on.

À la source, la nuit

Au cours de ses sorties, partagés, nous ne savions jusqu'où laisser les autres prendre leur part et à partir de quel point commencer à protéger la nôtre. Car, nous disait-on, il fallait être juste dans le partage. Le jour venu, nous serions jugés sur notre droiture envers nous-mêmes comme envers les autres.

On nous parlait de ces fléaux qui prenaient les trois parts et s'en allaient, laissant derrière eux des champs dévastés, une terre triste et des habitants au désespoir des jours qu'ils allaient traverser sans subsistance. Ces fléaux tombaient comme la foudre, montaient comme un orage couvrant la nature de son voile noir, l'assourdissant de son vacarme.

Un de ces fléaux était les sauterelles, nous disait-on. Il nous paraissait incongru que les sauterelles puissent constituer un danger. On les voyait dans les champs, maigres et frêles, à l'affût du moindre mouvement pour sautiller au loin et se mettre à l'abri. Comment pouvaient-elles dévaster champs et forêts ? On se demandait ce qu'elles pouvaient bien dévorer, tant elles donnaient l'impression d'une faiblesse extrême. Grappiller quelques miettes sur les bords d'une feuille ? Elles étaient incapables de raser la verdure des cultures et de la nature. À l'évidence, elles le pouvaient, nous disait-on. Ces sauterelles provoquaient des fléaux, des désastres et pas n'importe lesquels. D'immenses, des terribles qu'on aurait le plus grand mal à oublier.

Chaque fois qu'elles firent leur apparition en fléau, ce fut aux temps les plus chauds de l'été, nous disait-on. Les moments où chacun se préparait à la récolte des semailles. Les moments où le fruit

de tant de labeur allait être cueilli, ramassé pour qu'il nourrisse les hommes et les bêtes au cours du nouveau cycle qui allait s'ouvrir après les moissons. Et ce moment de l'année, ce moment de la préparation des moissons, était celui où le prédateur appelé sauterelle – petit ou grand, chacun se transformait en prédateur, ce n'était qu'une question de circonstances et de nombre – pouvait sévir sur des étendues insoupçonnables étant donné l'insignifiance de l'insecte qu'on avait coutume de côtoyer aux champs. Mais comme la fourmi qu'un roi avait appris, à ses dépens, à ne plus mépriser, il ne fallait pas se méprendre sur la sauterelle, nous disait-on.

Lors d'une de ses expéditions, un roi, orgueilleux de sa puissance et de son armée, ayant autorité aussi sur les bêtes et les vents, se croyant infailible grâce à ses forces et possessions, nuisait à ceux qui se trouvaient sur son passage. Comme si une expédition justifiait tout abus, comme si sa force le dispensait du regard qu'il devait porter sur ceux qu'il croyait soumis. Bête ou homme, herbe ou forêt, chacun en prenait pour son compte. Les uns s'enfuyaient, les autres se pliaient, le reste se laissait écraser. Et le roi avançait. Voyant cette marée approcher, les fourmis voulurent épargner leur domaine et allèrent au-devant pour alerter le roi de leur présence. L'expédition faisait une halte. Les fourmis savaient l'arrogance de ce qu'on appelait les humains. Elles avaient déjà eu des précédents. Mais

l'avenir ne devait pas souffrir des désillusions passées. Il fallait à tout prix signaler au roi l'emplacement de leur domaine et l'avertir du danger qu'elles couraient.

Elles se faufilèrent alors dans le campement et s'introduisirent chez le roi qui se mit en colère en constatant une irruption de fourmis sur le lieu de son repos et voulut les chasser sans tarder. Les fourmis lui répondirent qu'elles n'étaient pas là pour l'importuner et se retireraient dès qu'il aurait entendu leur requête. Elles étaient venues le prévenir que leur domaine se situait sur le passage de son armée, qu'elles ne pouvaient le déplacer en si peu de temps et qu'elles lui demandaient vigilance en ce qui concernait leur demeure. Le roi les écouta sans décolérer, offusqué par la prétention de ces fourmis qui ne pensaient qu'à leur domaine alors qu'il menait une expédition contre l'ennemi pour mettre ces terres hors de sa portée ; l'ennemi qui, sans lui, aurait ruiné les fourmis avec leur domaine, les arbres avec leur forêt, hommes avec descendance et demeures. Il ne voulait pas que son repos soit troublé plus longtemps. Elles n'avaient qu'à quitter leur domaine et le reconstruire après le passage de son armée si elles ne voulaient pas être considérées comme viles tentant de le retarder dans sa tâche. Ce fut en vain que les fourmis essayèrent de l'amener à la raison. Le roi ne voulait rien entendre. Il ne pouvait supporter que les fourmis, quantité négligeable qui n'occupait que l'un des derniers rangs parmi ses forces, s'entêtent à évoquer leur domaine, osant envisager un délai dans la progression de son armée.

Et il coupa court à toute discussion. Devant ce refus, les fourmis laissèrent le roi à son repos. Elles ne pouvaient compter sur lui. Avant de le quitter, elles lui dirent, en guise de mise en garde, qu'elles allaient examiner la manière de défendre leur domaine. Le roi n'y prêta guère attention. Débarrassé d'elles, il retourna à sa nuit qui allait être courte. Les fourmis partirent en ne comprenant pas que leur simple requête ait pu être si mal accueillie.

La gloire du roi ne devait pas s'affirmer au détriment de leur vie. À l'arrogance des uns, il fallait répondre par la détermination des autres. Il fallait que le jour éveille le roi à la raison même si la nuit le laissait se complaire dans son aveuglement. Celui qui ne sait éviter un faux pas imminent est incapable de prévenir et d'éviter les désastres à venir. Elles alertèrent les fourmilières des alentours et se mirent au travail toute la nuit sans s'arrêter. Au lever du jour, les fourmis avaient achevé le piège.

Au petit jour, l'armée s'était ébranlée vers sa destination, le roi faisant fi du domaine des fourmis comme de leur mise en garde. Aucun caprice, aucune larme ne devait le ralentir ni le brouiller. Il aurait vite fait de traverser le domaine sans même s'en rendre compte. Mais la route, jusque-là sans aspérité ni creux, commençait à s'effondrer par endroits ; chevaux et cavaliers, chars et armements, charges et valets enfonçaient. Plus ils avançaient, plus c'était l'hécatombe. Les uns piétinaient, poussaient les autres, qui dérapaient et tombaient dans les gouffres qui s'ouvraient devant eux. C'était la

stupeur. Quel ennemi leur avait-il tendu un tel piège ? Comment maîtrisait-il la terre qui couvrait la route ? Le roi ne comprenait pas. Il détenait les pouvoirs et c'était son armée qui périssait. Durant la nuit, les fourmis avaient creusé des tunnels sous la route au long et autour de leur domaine. Elles avaient fait front ensemble avec les fourmis de toutes les fourmilières contre ce roi orgueilleux et inconscient qui refusait d'entendre raison. Ce roi qui, dans sa précipitation vers la gloire, avait entraîné la chute des autres. Alors elles avaient décidé de l'empêcher d'accomplir sa forfaiture. Et ce fut fait. Ils continuaient de tomber. Les chevaux glissaient sur les soldats, les soldats sur d'autres soldats, les chars sur les chevaux. Plus ils essayaient de forcer le passage, plus ils s'abîmaient dans les gouffres qui ne finissaient de se multiplier. Quelle malédiction s'abattait sur l'expédition ? Le roi ordonna que l'on stoppe l'avancée. L'armée retira des gouffres ses débris, ses blessés, ses montures, ses vivres et battit en retraite.

Revenu sur ses pas, le roi tourna et retourna les événements dans sa tête, du départ jusqu'à la retraite qu'il venait d'effectuer et conclut que les fourmis avaient mis à exécution leur menace et avaient coupé la route de son armée. Comment avaient-elles pu provoquer cette hécatombe en si peu de temps avec leurs minuscules corps ? Comment avaient-elles pu déplacer terre et pierre pour lui tendre ce piège qui avait failli engloutir toute son armée ? Pendant que le roi méditait, les fourmis s'étaient introduites dans son antre. Puisque, sûr de sa force, il avait

À la source, la nuit

refusé d'entendre raison, il les avait contraintes à agir, lui dirent-elles. Le roi, sa sagesse revenue, comprit son égarement, donna raison aux fourmis et dévia la route de son expédition.

Petit ou grand, chacun pouvait devenir le fléau de l'autre, nous disait-on. L'apparence n'offrait pas toujours une bonne mesure du danger. Il en allait de même pour les sauterelles. Elles pouvaient surgir d'on ne sait où et, en un battement de paupières, raser champs et moissons, verdure et forêts, puis retourner au néant d'où elles étaient sorties.

Ce n'est qu'aux moissons que tout bras devenait utile et que nous pouvions en toute liberté fouler ces champs devenus durs, hostiles même qui, avec leurs épines, leurs épis, leurs pailles, nous laissaient sur les jambes, sur les bras, sur les pieds une provision d'égratignures et de traces pour les mois à venir. Nous avions, pendant les moissons, tout le loisir d'observer les grands déployer leur savoir dans l'exécution des travaux et de nous essayer à notre tour aux gestes laboureurs. Ces gestes qui tournaient et retournaient le sol depuis que le pied du premier homme avait touché ces terres, transmis de main en main, de terre en chair, ces gestes qu'on devait apprendre et qui nous seraient confiés pour les faire passer à d'autres quand, à notre tour, nous serions laboureurs.

Notre champ n'était pas vaste, mais, nous disait-on, dans les temps qui remontaient plus loin que les temps de Hâji Mouss et même plus loin que le

temps d'Ayzer et de sa tribu ; aux temps lointains qui n'avaient laissé de traces qu'en paroles et dans le vent qui faisait circuler les paroles ; en ces temps où chaque ensemble de vallées que nous partageons aujourd'hui avec plusieurs villages n'était habité que par un seul homme et sa famille ; en ces temps où l'homme était rare, la terre abondante et où au cours d'une marche de plusieurs jours, l'on ne tombait que sur des animaux qui partageaient la terre et la forêt avec ces hommes premiers ; en ces temps et avant que les hommes, de plus en plus nombreux, ne commencent à peser de leur poids et de leur iniquité sur la terre ; avant que le ciel se mette à noyer de son courroux ceux qui étaient sur la terre et qui avaient manqué la juste mesure, pour que surgissent de nouveaux habitants qui auraient devant eux l'exemple des hommes premiers, rappel qui les inciterait à ne pas dépasser les limites fixées ; en ces temps, avant que les déluges ne transforment ces hauteurs en montagnes et gorges dénudées de terre où chaque arbre essayait de tenir dans ses racines le sol qui le maintiendrait debout ; en ces temps-là, nous disait-on, le laboureur pouvait sans lever la charrue joindre les deux sommets de la grande vallée à l'est du village en un seul sillon sans que le soc ne rencontre d'autres obstacles que les pointes des sommets de chaque côté. Les montagnes avaient surgi à travers les champs qui, à chaque déluge, s'étrécissaient pour trouver refuge dans les coins où ils s'abritaient maintenant dans l'attente du déluge final qui les effacerait pour tou-

jours. Et nous, habitants de ces terres, nous disparaîtrions avec l'ensemble, nous disaient les grands.

La terre était une table ouverte où le vivant fleurissait et reflleurissait, où les générations accomplissaient leur passage. À la fin de tout passage, la table serait pliée, et la vie avec. La terre goûterait à son tour à l'extinction, terme de tout être, disaient-ils avec un geste comme pour disperser le tout dans les vents et pour que les vents le ramènent dans la vallée où les êtres et les choses avaient pris naissance une première fois.

Ces souvenirs n'élargissaient pas nos champs, ne recouvraient pas nos rochers et nos montagnes où les arbres devaient étendre leurs racines plus loin pour rester accrochés sur leurs hauteurs. Nos champs toujours aussi étriqués, poches restantes, poches survivantes sur nos montagnes qui, elles aussi, se dénudaient au fur et à mesure que la terre abandonnait leurs sommets. Nos champs où l'on semait d'abord du blé. Le blé, première semaille qu'avait reçue la terre, nous disait-on. Cette graine que nous portions à la terre, que nous récoltions comme une bénédiction, avec le plus grand respect. Le blé dont nous ramassions jusqu'à la moindre graine que l'un des nôtres aurait laissée tomber par mégarde, pour la placer sur une hauteur, loin de tout pied susceptible de le fouler. Blé que nous portions avec prières et invocations vers ces poches pour qu'il nous revienne renouvelé et augmenté par la terre. Poches qu'on essayait de préserver, à

l'exemple de nos demeures, avec murs et conduits, des vents et des pluies brusques pour qu'elles ne rétrécissent pas davantage, pour qu'elles puissent se trouver en mesure d'accueillir ce que nous leur déposons. Poches qu'on essayait d'enrichir, d'augmenter par ce qui traversait les entrailles de nos bêtes et troupeaux pour qu'elles gardent l'envie de faire pousser ce que nous leur confiions.

Et on ne les chargeait pas de n'importe quelle tige et graine dont on aurait aimé à voir l'épanouissement sur nos terres. La curiosité tenait peu de place. La nécessité conduisait les choix qui étaient déjà fixés et ne s'élargissaient qu'à de très rares occasions. Choix qu'on alternait pour ne pas indisposer nos champs deux années de suite avec la même culture. Cela demeurait des graines et des tiges qu'ils connaissaient, même s'ils n'avaient pas à l'égard de ces cultures un même accueil ni un même attachement.

Le tabac, l'un de ces intrus récents, était devenu un habitué de nos champs et demandait en revanche un entretien constant. Il était visité presque chaque jour, selon un cérémonial qui commençait à l'aube pour finir aux premiers rayons brûlants du soleil. Avec le tabac, tout devait s'accomplir dans la fraîcheur matinale comme pour préserver de la chaleur cette plante destinée au feu. La terre qu'on tassait autour d'un pied pour le renforcer, pour qu'il puisse pousser avec plus d'éclat, devait être fraîche, fraîche et douce. Les feuilles, parvenues à

une certaine maturité, devaient être cueillies avant d'être exposées aux rayons du soleil qui aurait posé une égale pâleur sur les feuilles et nous aurait empêchés d'en distinguer les bonnes. Le bout fleuri des pieds devait être coupé pour que les feuilles profitent de toutes les forces de la plante, pour que son énergie ne soit pas gâchée par des fleurs gourmandes inutiles à la culture du tabac, hormis les pieds destinés à la reproduction qui mettaient des pointes de couleur dans les champs. Cette opération devait s'effectuer à la fraîche pour que le pied puisse cicatriser avant que le soleil ne l'attaque. Tout geste devait être précis pour ne pas endommager la plante ou le reste des feuilles.

Enfants, nous étions conviés à ce cérémonial puisque, petites ou grandes, les mains pouvaient s'ouvrir pour la même prière, œuvrer aux mêmes tâches et, avec un peu d'attention, témoigner de la même précision. Lorsque nos gestes avaient fait leurs preuves, nous n'étions plus pressés de mêler nos mains à celles des grands. C'était au tour des grands d'insister. Quant à nous, vite fatigués par ce travail fastidieux, nous cherchions, par toutes sortes de ruses, les moyens d'y échapper et de nous extraire du tapis sur lequel les feuilles de tabac étaient amassées. Travail qui nous courbait le dos, nous fatiguait la vue, faisait fourmiller nos jambes, causait des douleurs à nos articulations. Et la nausée, le dégoût que le tabac provoquait quand mes mains étaient couvertes de sa sueur épaisse et qu'il fallait, pour qu'elle disparaisse, les laver d'abord avec de la terre et ensuite plusieurs fois au savon.

Il n'empêche que le tabac, malgré l'aspect amer et écœurant de son contact, faisait perdurer la verdure du printemps et sa fraîcheur, argument de poids dans ce pays aux étés brûlants. Le blé suivait le rythme de la nature. La nature des herbes. Il verdissait avec le reste des herbes, mûrissait, jaunissait avec elles. Avec discrétion et simplicité. Enfant, on ne le remarquait pas trop. Des amandiers en bas des terrasses aux herbes sauvages qu'on partageait avec les agneaux et les chevreaux, nous étions trop occupés, trop sollicités par la nature en éveil. Dans cet éveil, les champs de blé formaient des verdures délimitées qu'on évitait de peur de se faire gronder. Cette opacité verte et fragile ne devait pas être piétinée pour grandir et mûrir debout. Après la curiosité du début, on n'y retournait qu'une fois la verdure passée, quand les tons printaniers et spontanés de la nature commençaient à pâlir et que le blé était suffisamment grand et fort pour nous cacher et supporter nos indécidités. Auparavant, nous laissons pousser le blé sous l'œil vigilant des grands et nous nous contentions de vivre les autres abondances et de croître avec ce qui naissait et se développait au printemps.

Mais, quand la verdure des herbes et du sol cédait place à l'été, le vert des branchages et des feuilles s'assombrissait pour soutenir le brûlant du soleil et que les champs de blé devenaient une étendue jaunâtre à multiplier la chaleur, le tabac qui verdissait le champ, représentait alors le dernier

À la source, la nuit

souffle du printemps sur l'été, l'ultime refuge du vert. Avec les cornichons et les tomates qu'on plantait entre ses rangées, il prolongeait l'abondance du printemps et nous liait ainsi au champ en attendant le mûrissement du raisin, loin vers l'est.

En attendant le raisin, il fallait traverser le village pour se rendre au champ à l'extrême ouest. Les premières traversées s'accomplissaient sur le dos de nos mères, bien sûr, qui nous portaient la plupart du temps au-dessus d'une autre charge, fixés sur leur dos, tout en confort même si elles étaient ponctuées des invectives de la mère contre sa charge et nous. D'autant plus que ma mère venait de l'extrême ouest du village pour rejoindre mon père, encore dans la maison paternelle, au centre. Une fois constitués en famille, mes parents s'installèrent à l'extrême est. Après, je dus mettre mes pas dans ceux de ma mère et, m'oubliant, dus vivre sa peur du retour de sa traversée semée de morts. Plus tard, je dus accompagner mon père ou accomplir mes périple sur le dos d'un âne ou d'un cheval en présence d'un parent ou d'un frère.

Il fallait grandir un jour et se risquer à parcourir le village d'un bout à l'autre, seul. L'homme de l'oubli se croit éternel à chaque station qui l'accueille alors qu'elle ne constitue qu'un passage,

À la source, la nuit

nous disaient les grands. Il ne la quitte que contraint et forcé. Il y avait le souvenir du premier éloignement certes et l'homme était dans la crainte continue d'en vivre un nouveau. Son penchant à se croire éternel dans chaque station était là pour atténuer cette crainte alors que l'éloignement n'était pas multiple, il était passager et, à la fin, il y aurait le retour. Mais celui qui s'est brûlé au lait souffle sur l'eau pour boire, nous rappelaient les grands. Avant d'être tenté par le départ et de se préparer pour la station à venir, l'homme s'accrochait à son présent. Il se coupait du passé, sans connaître l'avenir, et vivait entre deux voiles. Quand l'homme est dans le ventre de la mère, nous disait-on, il vit des déchets et détritrus de la mère, dans les odeurs et les effluves intérieurs d'un corps et s'y sent bien, il n'en sort qu'expulsé, avec pleurs et cris en essayant d'ameuter l'univers au chevet du désastre qui vient de s'abattre sur lui. Alors qu'il tombe dans un monde meilleur, un monde qu'il ne percevait qu'à travers le filtre du corps maternel et qu'il vivait comme un au-delà : le monde qui nourrissait le paradis maternel. C'est le moment, cet au-delà va devenir le sien, il va se baigner de lui-même parmi les couleurs et les goûts, sentir par son propre corps la lumière et la nuit. Au lieu des liquides intérieurs de sa mère, il va se nourrir de deux sources d'abondance, les seins de la mère qui lui procureront jusque dans la bouche le parfum des prairies, le goût des fruits, la teneur de la chère et du pain du blé. Ce pain dont les senteurs, au moment de la cuisson, emplissaient les alentours de la maison. C'est dans le

désastre et le vacarme qu'il fait son entrée, puis s'installe. Et il ne veut plus quitter les seins de la mère alors qu'ils n'étaient là que pour combler une infirmité, un manque. Maintenant qu'il a des dents, maintenant que ses intestins sont prêts, il peut goûter de lui-même à ce que la mère faisait transiter par les seins. Mais non, c'est encore le drame. Il ne veut pas marcher, il ne veut pas mâcher à part, il ne veut pas s'éloigner de sa mère. Alors que la mère désire se reposer de lui et que, de toute façon, ses sources s'assèchent. Avec pleurs et tristesse, il s'arrache aux seins de sa mère pour se rendre compte que ce qu'il vient de trouver est infiniment plus riche, plus varié que ce qu'il vient de quitter. Et il se met à aimer sa nouvelle station, à s'empiffrer de ce qui se trouve à sa portée. Quand il commence à tenir sur ses pieds, il éprouve des réticences à quitter les bras de la mère. Mais il se rend vite compte qu'avec ses propres jambes il peut courir où il veut, qu'avec ses mains il peut attraper ce qu'il désire. Le monde commence à ne plus être celui de sa seule mère, en ne lui appartenant qu'à travers elle. Il peut aussi devenir son propre monde. Mais il a du mal, il a toujours peur de quitter le connu pour le nouveau, pour l'inconnu.

Une fois installé dans le monde par lui-même, avec sa mâchoire, ses mains et ses jambes, voilà qu'il s'imagine éternel. Alors que cette nouvelle station n'est pas plus éternelle que les précédentes. Elle offre une gestation un peu plus longue qui donnera naissance à un monde insoupçonné. Mais tout comme personne ne remontait dans le ventre de la

À la source, la nuit

mère pour rassurer l'enfant à naître sur ce qui l'attendait ici-bas, personne ne reviendrait de l'au-delà pour nous rassurer sur ce qui nous y attendrait. Chacun devait remonter son propre oubli, chacun devait écarter ses propres voiles pour ne pas se laisser envahir par l'angoisse de l'attente et les craintes que provoquerait l'imminence d'un nouveau départ, d'une nouvelle naissance à l'inconnu, nous disaient les grands.

On croit pouvoir habiter indéfiniment ses repères, son enfance. On croit ne pas grandir mais un jour, alors qu'on essaye encore de sauvegarder notre petit monde, on est tenu de se rendre à l'évidence que ce monde-là s'est glissé en dehors de nos jours et que nous voici face à un nouveau. On n'est plus ce qu'on était. Vous êtes grands maintenant, nous dit-on, pour nous fermer les portes ouvertes jusque-là. Et on l'accepte en trépignant de temps à autre, en donnant des coups de patte ou des coups de tête sur les portes qui nous sont fermées, qui restent fermées, et on se retourne pour faire face au monde des grands.

J'essaye de remonter jusqu'à mes premières traversées. À celles que j'accomplissais en solitaire et qui devenaient autant d'actes de bravoure, de conquêtes. Celles qui me conduisaient à la rencontre des autres habitants et faisaient du village le terrain que j'explorais à tâtons pour l'annexer à mon monde connu, à mon monde apprivoisé, pour le transformer en territoire de jeux et de connaissances. Par où commencer, par quelles issues, par

quelles peurs ? Chaque annexion passait par une appréhension qu'il fallait dépasser, une peur qu'il fallait avaler et digérer. Et la peur s'étendait partout, jusque dans les montagnes qui nous encerclaient. Chaque pierre, chaque rocher, à différents moments de la journée, selon l'angle et la distance, devenait une silhouette, une forme humaine ou animale, une forme d'un autre monde qui envahissait notre regard et nous emplissait de terreur. Chaque arbre de la forêt, chaque petite ou grande bête de la montagne avait ses légendes que nous avions écoutées et que nous nous remémorions avec frayeur chaque fois qu'on en côtoyait de près le territoire.

À part les peurs du présent, il y avait celles qui remontaient d'un autre temps, qui nous mettaient en présence de ceux qui avaient vécu dans un passé, lointain, différent de celui que nous connaissions. Ainsi la citadelle avec ses spectres remontait d'on ne sait quelles profondeurs de l'histoire. Quand on passait aux alentours, on avait peur que du sommet quelque chose ne déboule sur nous. On imaginait le versant caché de la citadelle animé d'une vie qui nous échappait, qui se cachait pour mieux nous surprendre alors que nous étions pris par nos jeux, dans notre insouciance. Un enfant vit le présent sans le poids de la mémoire, il ne s'encombre pas de la mémoire quand il vit. Ce qu'il a vu ou su le rattrape alors qu'il est emporté par la passion du moment. On savait le péril que nous faisait vivre un passage près de la citadelle après le crépuscule. Mais

avoir su, avoir vécu cette peur à plusieurs reprises ne nous empêchait nullement de tomber dans les mêmes retards. Alors qu'il aurait suffi de partir un peu avant le coucher du soleil pour le franchir sans encombre, quitte à ralentir après, on s'attardait avec nos chevreaux et nos boucs pour leur tendre quelques bouchées de feuilles supplémentaires ou pour finir un jeu que nous avons commencé et on laissait filer le bon moment. Immanquablement, on était pris à notre propre jeu, à notre propre piège. La peur nous rattrapait au pied de la citadelle. On ne savait pas de quoi, mais on avait peur. L'absolu de la peur qu'il n'était pas besoin de nommer, qu'on ne pouvait nommer. L'angoisse que cette masse de rochers nous inspirait avec ses pierres d'un autre âge sur le versant qui nous était caché. Peur sans visage, sans forme précise. Une peur qui puisait sa force dans l'enracinement des pierres sur la citadelle, dans l'enracinement de la citadelle dans nos têtes et nos regards qui l'avaient en face. Elle ne nous concernait pas uniquement. On avait peur pour ce qui nous entourait, ce qui nous accompagnait à la fin du jour et qui à son tour devenait aussi frêle, aussi fragile, aussi démuné que nous, face à l'irruption de la peur.

Quand on s'attardait près du vignoble en ne passant qu'au crépuscule près de la citadelle, la lune était déjà haute, mais à un endroit du parcours, cachée par la masse de la citadelle, on craignait que les habitants qu'on lui imaginait ne la gardent prisonnière. D'autant plus qu'on venait d'apprendre que ceux d'un village, là-bas dans les montagnes,

prétendaient que, derrière l'une de leurs montagnes, on découpait les vieilles lunes pour en fabriquer des étoiles. On redoutait que les habitants de la citadelle n'en fassent autant et nous laissent sans lune au milieu de la route. La lune sur laquelle nous comptions pour éclairer notre chemin. On était soulagé quand, avançant d'un pas incertain, on la voyait se pointer à l'extrémité de la masse qui nous guettait.

Par beau temps et en plein jour, quand on osait s'aventurer sur ces hauteurs, on apercevait des tas de pierres, des murs, des constructions en ruine dont les grands nous avaient parlé. Chaque pierre avait une histoire, chaque ruine en recelait une autre que nous allions reprendre en cours de route pour la compléter sous un autre jour, même si nous ignorions ce qu'était l'Histoire.

Mais nous savions que sous chaque histoire se dissimulait un pot plein, caché, convoité, que les uns essayaient de dérober aux autres et qui créait toutes sortes de courses, de poursuites et de ruses entre ceux qui le gardaient et ceux qui auraient voulu le dérober à ceux qui en avaient la charge. Même si les uns disaient : « Mais regardez, c'est un pot de rien du tout ! » Les autres répondaient : « Laissez-nous le voir de près quand même », et les courses et les ruses recommençaient, chacun marquant sa pierre, chacun avisant la pierre de l'autre.

On savait que la citadelle nous avait précédés et que des impies nous avaient devancés sur ses hauteurs. On l'apprenait au détour d'une interjection que les grands lançaient entre dépit et admiration

quand il était question de la citadelle et de ses bâtisses qui n'avaient rien de commun avec nos maisons rudimentaires. Au cours de ces conversations, chaque grand émettait sa propre supposition sur la citadelle et la vie qui avait pu se dérouler sur ses hauteurs. Ce qui intriguait le plus dans l'histoire de la citadelle, c'était l'eau. De quoi avaient-ils vécu, où s'étaient-ils procuré de l'eau sur ce rocher aride ? Cela nous aurait intéressés de savoir quelle eau ils avaient usée, nous qui en manquions constamment. C'était l'histoire de la source cachée. Une eau qui prendrait sa source du rocher même ou une eau que les impies auraient emportée de loin pour irriguer leur vie sur la citadelle. On faisait le tour du rocher et des sources des montagnes alentour à la recherche d'indices pour essayer de découvrir la provenance de cette eau. Car nous leur avons succédé dans la contrée, même si nous n'occupons pas la citadelle. À leur départ, les impies auraient enterré la source qui les faisait vivre, disait-on, pour qu'elle demeure introuvable, pour qu'elle ne leur survive pas sur le rocher, pour qu'elle n'irrigue pas d'autres vies après la leur. Organisés qu'ils étaient les impies, ils avaient dû prévoir la disparition de la source dès l'origine, pour qu'ils ne soient pas pris au dépourvu en cas de départ qui ne pouvait être que précipité quand ce n'était pas volontaire.

Et on nous racontait l'histoire de la chèvre qui aurait mis au jour une de ces sources. Une de ces chèvres qui trouveraient le plus caché des secrets

même si on le dissimulait sous sept voiles, même si on l'enfouissait sous sept couches de terre, qui se montreraient sortant d'une chambre en train de mâchouiller la plus chère des bouchées ou le plus neuf des pans de tissu ou de robe. Et, en matière de chèvre, on s'y connaissait au village ! Une de ces chèvres, toujours à l'écart du troupeau, qui vous en éloignent et vous égarent sur leurs traces, qui parviennent à vous faire détourner le regard pour disparaître et revenir quand bon leur semble.

Un berger avait remarqué qu'une de ses chèvres disparaissait parmi les arbres et les rochers aux moments les plus brûlants de l'après-midi. À son retour, il remarquait sa barbichette mouillée. Il ne comprenait pas où elle avait pu boire de l'eau alors qu'ils se trouvaient loin de la source où il menait le troupeau pour l'abreuver au repos de midi. Il fut intrigué quand le mystère se répéta plusieurs fois et voulut percer le secret de la chèvre. Il réussit à la suivre alors qu'elle allait disparaître de nouveau. En franchissant maintes sinuosités du bois et des rochers, il la vit parvenir à une fente dans un rocher où elle plongeait son museau. Quand elle releva la tête, le berger vit à sa grande stupéfaction tomber des gouttes d'eau de sa barbichette. Elle replongea son museau pour boire de nouveau. Le berger ne sut quoi penser. Il n'avait pas plu depuis longtemps, il ne pouvait s'agir de l'eau de pluie accumulée dans un creux. Il attendit le départ de la chèvre pour le vérifier. Il s'agissait d'une faille dans le rocher, à peine plus large que le museau de sa chèvre avec au

fond, une transparence. Il y plongea la main à son tour et sentit le courant de l'eau.

Ce n'était pas une eau stagnante comme il l'avait cru, mais une source avec un débit qu'il n'avait vu que dans les sources les plus abondantes. Où se dirigeait cette eau à partir de ce lieu retiré ? Pour en être sûr, il revint le lendemain avec une grosse poignée de paille dans son sac, suivit l'escapade de la chèvre et jeta le contenu de son sac dans la faille. Le surlendemain de sa découverte, remonta des trois villages de la plaine la rumeur que, la veille, de la paille avait coulé de leur grande source. Chacun essaya d'interpréter ce signe. Car c'était bien un signe. Il ne s'agissait pas de l'herbe séchée des montagnes mais bel et bien de la paille qu'ils servaient dans leurs étables pour la nourriture de leur bétail. Et le même jour ! dans les trois sources ! Le berger garda le silence, ne révéla à personne le secret de sa chèvre et la laissa aller boire tranquillement sans la suivre. Le signe ne se renouvelant plus, les ardeurs des devins et les inquiétudes des gens retombèrent, et la vie reprit son cours. Le beau temps s'en alla, les froids revinrent, le troupeau suivit les habitudes de l'hiver et passa la plus grande partie de la saison dans les étables.

Quand ce fut le beau temps, la chèvre n'était plus là. Elle avait dû servir de nourriture à ses maîtres qui avaient cru bon d'écourter ses jours pour prolonger les leurs. Le berger croyait pouvoir reconnaître l'endroit sans difficulté. Comment oublier une telle découverte ? Mais quand les chaleurs s'abattirent, et que le berger se retrouva sur le même

territoire, il fut incapable de localiser le rocher et sa faille. Il revint plusieurs fois dans le bois près de l'endroit où il avait surpris la chèvre, guetta les barbichettes des autres, les laissa assoiffées en les faisant tourner autour du lieu susceptible d'abriter la source, dans l'espoir que la soif les mettrait sur le bon chemin, en vain. Il ne trouva plus trace de la source sur aucune de ses chèvres et dut passer le reste de sa vie avec le regret de cette perte qui se ravivait à la moindre occasion et l'incitait à errer aux alentours de cette montagne. La chèvre avait disparu avec son secret. Même dans ses rêves, elle lui faisait face avec sa barbichette mouillée, le fixait du regard, mais ne le guidait plus à la source.

L'histoire de la source n'était qu'une parmi d'autres. Dans les récits des impies et de la citadelle demeuraient des signes qu'on pouvait chercher là où ils avaient laissé des vestiges. Des traces qui allaient nous guider vers des pots. Des pots qu'on imaginait remplis de ce qui nous manquait le plus sur ces hauteurs, de l'or et des richesses.

Aurions-nous trouvé ces pots qu'on n'aurait pas su quoi en faire. Nos désirs et nos possessions étaient très limités dans nos contrées mais chacun voulait acquérir plus d'or et de richesses. Si l'homme avait découvert une vallée pleine d'or, il en aurait voulu une seconde. Il n'y a que la terre qui puisse remplir le creux de ses yeux, nous disaient les grands, en faisant allusion à la poignée de terre qui allait suffire pour emplir les yeux du mort à l'heure de l'enterrement.

À la source, la nuit

Les légendes prétendaient qu'il existait des trésors enfouis des impies dans la citadelle et aux alentours du village. Chaque amoncellement de cailloux et de pierres dont les origines n'étaient pas identifiées, était susceptible, pour certains villageois, d'abriter un trésor. Trésors peut-être plus faciles à découvrir que l'eau perdue des impies. Et cela nous les rendait proches, du moins de leurs richesses qui tissaient entre nous des liens par-delà les âges, au-delà d'avoir côtoyé le même rocher. Les pots qu'ils avaient pu semer de-ci de-là suscitaient curiosité et intérêt et avaient créé une agitation difficile à contrôler chez les habitants du village quand un beau jour le bruit courut que le plus fouineur de la contrée avait trouvé un pot plein d'on ne savait quoi sur les hauteurs.

Ce fut la ruée vers l'or ! Quiconque avait une pelle et une pioche à sa portée était en route vers la citadelle. En un rien de temps, le village se vida de ses hommes et les alentours de la citadelle se couvrirent d'ombres affairées, tels de gros corbeaux frénétiques béquetant la terre. Celui qui revenait des champs ou du bois, celui qui rentrait de la ville ou des villages déchargeait à peine sa bête de trait qu'il se trouvait en route vers les hauteurs, en train d'en noircir la pente. Bientôt ce fut le tour des enfants. Même quelques femmes poussèrent la curiosité jusqu'au pied de la citadelle pour examiner la scène de plus près et demeurer à proximité en cas de besoin qui d'un mari, qui d'un enfant. Quand nous y sommes parvenus, la terre qui avait servi autrefois de cimetière était déjà retournée.

Quelques-uns se croyant sur une tombe continuaient de creuser en profondeur, d'autres s'éloignaient un peu et tentaient de forer un carré à l'écart. D'autres étaient en train de retourner, de creuser ce qui avait dû former le sol des constructions en ruine. Certains avaient découvert des objets de métal qu'ils avaient du mal à identifier ou des fragments de faïence, de pots et même une anse. D'autres encore se moquaient de cette ferraille, de ces pierrailles en leur suggérant de se rendre en ville pour faire établir une estimation auprès des orfèvres en évitant tout contact avec gendarmes et policiers s'ils ne voulaient passer la nuit au poste ou séjourner en prison. Si tout allait bien, il pourrait échanger sa trouvaille contre argent et richesses et revenir avec quelques cadeaux et sucreries pour effacer de nos bouches l'amertume de cette journée et couler des jours heureux parmi nous. Il n'aurait plus à labourer, à moissonner, plus de hache, plus de bûches. De multiples mains seraient prêtes à le servir qu'il paierait sur ses nouvelles richesses. Ils continuaient les fouilles en se moquant les uns des autres. Les yeux scrutaient avec avidité la moindre parcelle découverte tout en se cachant derrière ces paroles désinvoltes.

Ce devait être la fin de l'automne et nous, les enfants, avons commencé à sentir le froid et à grelotter légèrement. Ici et là, quelques feux jaillirent autour desquels nous tentâmes de nous réchauffer. Quelques grands, qui en avaient assez de creuser, nous rejoignirent en maudissant les impies et leur or qu'ils avaient sûrement dû emporter avec eux.

Prévoyants, ils n'auraient pas laissé leur or même en cas de fuite. C'était stupide de se fatiguer à des siècles de distance pour un trésor. Les plus enthousiastes continuèrent à retourner le sol encore mais donnèrent bientôt des signes de fatigue. Eux aussi abandonnèrent la partie. Ce mirage dont on aurait souhaité apercevoir quelques manifestations concrètes avait détourné le village de ses occupations. Chacun commençait à ressentir la présence de l'automne, du froid, le poids des tâches inachevées et des travaux à venir. La terre demeura retournée avec quelques os surnageant des monticules de terre. Certains jetèrent leur anse de pot, leurs fragments de mosaïque tandis que d'autres gardèrent leurs objets de métal. S'il y avait eu trésor, ils étaient arrivés trop tard. Si c'était une folie, elle avait assez duré. Ils arrêtèrent l'entreprise et rentrèrent chez eux. Mais la rumeur courut longtemps au sujet d'un pot plein d'or, découvert et apporté à la maison, la nuit.

Ce jour-là, nous n'avions pas eu peur de la citadelle. Elle était conquise, à nu. Nous l'avions dévoilée dans sa fragilité et sa transparence. Ses habitants n'eurent pas le temps de nous faire peur tant ils étaient surpris par cette ruée soudaine. Nous non plus, nous n'avions pas eu le temps de songer à eux. Ce jour-là, les peurs étaient en suspens. Elles avaient cédé place à ce jeu, à cette fête agrémentée de feu. Ce jour-là, c'était la ruée vers les trésors supposés nous attendre dans les entrailles de la terre. La ruée vers l'or de la citadelle.

En contrebas, il y avait le Rocher Sourd qui gardait le secret de ses visions devant la citadelle et qui nous nourrissait de ses propres peurs. Il veillait sur l'un des deux passages qui nous reliaient à la plaine. Pourquoi l'avait-on appelé le rocher sourd ? On ne le savait. Sa partie supérieure qui lui posait une sorte de casquette sur la tête avait dû être détachée du reste de son corps à coups de massue, pensait-on. Pourquoi lui aurait-on taillé une casquette sur le crâne ? Car il fallait du temps et de l'énergie pour le faire. Peut-être est-ce à cause de ces coups et de la casquette taillée sur la tête qu'on l'avait surnommé le Rocher Sourd ou bien son nom nous avait-il suggéré cette explication. On lui imaginait une vie de douleur et de tumulte avec agitation et cris auxquels il fermait constamment ses oreilles. Il nous faisait penser à ces grands du village durs d'oreille, devenus sourds à la parole des autres, source intarissable quant à la leur. Leur vie devenait un calvaire, et eux, à leur tour, le devenaient pour les autres, pour leurs proches.

Il se tenait en sentinelle, à mi-distance de Hâji Mouss et du point qui basculait vers la plaine. Il formait un relais entre le domaine finissant du saint et la croisée des pentes, l'une en léger dénivelé descendant vers les vignes, l'autre raide grim pant vers la citadelle. Une sentinelle sourde à toute corruption, gardant l'œil ouvert sur les mouvements entre le village et la plaine. Elle nous servait d'appui contre notre terreur de la citadelle même si sa masse

noire, prête à bondir on ne sait vers quelle proie, nous inspirait de la crainte.

Quand on passait devant le rocher avec nos chevaux, ils sursautaient et, apeurés, nous faisaient trembler sur leur dos. On ne savait jamais pourquoi un cheval avait peur. Il avait toujours ses raisons, nous disait-on, qui nous resteraient peut-être cachées. Que les raisons du cheval nous échappent nous inquiétait davantage. Que pouvait-il y avoir de dissimulé dans le Rocher Sourd qui puisse effrayer nos chevaux ? Il était sourd, disait-on, sourd peut-être à toute douleur, pouvant ainsi garder tout secret comme une tombe. Il devait avoir un ventre sous sa casquette qui avait dû servir de cachette à tous les bandits qui avaient fréquenté ces hauteurs. Il devait sûrement connaître le secret des pots et celui de la source perdue des habitants de la citadelle, soupçonnait-on. Il était là comme leur vestige, comme leur garde. Nous avions peur d'être la proie guettée et, tandis que le rocher changeait de visage dans nos têtes, dans nos esprits, on pressait le pas, on pressait le pas de nos montures pour vite le dépasser et nous mettre loin de ces ombres qui, croyait-on, allaient lui soulever le crâne et nous y enfermer avec elles.

Le Rocher des Impies nous attendait à la fin de la pente descendant vers les vignes. Un bloc de deux roches semblable à deux couteaux plantés dans le sol. Ils se tenaient légèrement en hauteur par rapport à la chute creusée par l'eau, les pluies, la fonte de neige et à son lit qui n'était qu'humidité pendant l'été. Il formait une irruption dans ce fond qui

le cachait aux regards et il fallait arriver d'un angle précis pour l'apercevoir. Il faisait face au rocher creux de la citadelle établissant avec lui on ne sait quelle ligne d'histoires. Mais il était trop loin pour que son nom nous fasse penser aux habitants de la citadelle jusqu'à ce qu'un jour l'aveugle du village, un lointain oncle, nous parle des impies que l'on y avait lynchés et jetés dans le creux. Pendant longtemps on n'avait pu, disait-il, passer à proximité du rocher imbibé de l'odeur des cadavres et de leur putréfaction.

C'était pendant la mobilisation générale, nous disait-il. Les impies que l'on avait chassés des pays sur les frontières du nord descendaient vers le sud, vers d'autres pays sur d'autres frontières en traversant nos terres. Ils descendaient avec femmes et enfants, quelques affaires sur leur dos et, pour les mieux lotis, quelques enfants, quelques vieillards sur la croupe de leurs bêtes de somme qu'ils avaient pu garder avec eux. Les autres, vêtus de quelques hardes, traînaient ce qui leur restait de progéniture. Ils contournaient les villages pour ne pas attirer le courroux des habitants pour la plupart de la confession majoritaire, envoyant en cas d'extrême nécessité deux ou trois hommes au village proche pour prendre ou pour demander quelque viatique. Ils avaient déjà parcouru une longue distance avec de grandes pertes avant d'arriver dans nos contrées. Au village qui ne comptait pas les hommes par centaines, on dénombrait un déserteur et beaucoup de mobilisés.

Une partie des villageois, aguerris à la haine de

l'impie, responsables, pensaient-ils, de la perte des leurs, pas encore revenus de la mobilisation, voulurent se venger sur les malheureux qui essayaient de préserver leur vie en cheminant à travers les contrées hostiles. Quelques vieux, quelques pieux du village tentèrent de calmer aversion et haine et d'empêcher que des actes irréparables ne soient commis. Des hommes passèrent outre leur conseil et s'échappèrent pour poursuivre la caravane.

Ils déboulèrent sur le groupe aux alentours du rocher, et là fut commis l'irréparable. Une dizaine de ceux qu'ils appelaient impies tombèrent sous leurs coups. Ils en entassèrent les corps à l'intérieur du rocher qui garda leur nom comme souvenir. Les autres s'échappèrent vers la plaine. Mais la plaine ne voulait pas dire repos, c'était avancer sans la couverture que la montagne pouvait procurer, s'offrir en proie sans défense, sans aucun refuge. Les pertes ne firent que se multiplier, disait l'oncle aveugle. La caravane des impies bascula dans la plaine, mais les nouvelles qui montaient au village au sujet de ceux qui devaient la traverser pour gagner le sud révélaient de plus en plus de viols, de spoliations, de cadavres. Caravanes décimées, hommes, enfants et vieillards jetés dans les fleuves qui se chargeraient de les charrier vers le sud qu'ils tentaient désespérément de rejoindre, non le sud qu'ils voulaient atteindre pour partir vers des horizons plus accueillants mais un sud définitif, sans ailleurs ni retour. Ils avaient jeté aux fleuves ce qu'ils considéraient inutile en gardant les femmes et les jeunes filles dont ils allaient se faire une descendance, disait l'oncle

À la source, la nuit

aveugle qui revoyait ce défilé sous ses paupières closes. Lui qui tenait le registre de tous les événements, petits ou grands, de la contrée et de ses alentours, demeurait avec son oncle les deux hommes du village qui n'avaient jamais connu l'armée. Son oncle, l'unique déserteur.

Dans l'horreur et la cruauté, l'homme peut dépasser l'animal, il peut devenir pire, nous disaient les grands qui, enfants, avaient vécu ces horreurs ou en avaient entendu le récit. L'homme se pressent une destinée mais se trompe souvent sur les moyens de son accomplissement. L'élévation et la grandeur de l'homme ne peuvent s'accomplir au détriment de ceux qui mènent la même traversée et la même épreuve, nous disaient les grands.

Mais les hommes avaient oublié cet épisode, l'avaient effacé de leur mémoire. Le Rocher des Impies, seul, continuait à garder le secret de leur agonie à travers la parole de l'oncle aveugle. Ces chrétiens d'Orient qui auraient dû être nos semblables avaient payé de leur vie leur passage vers le sud à un moment sombre de l'Histoire. Ceux qui se promenaient près du rocher ne savaient plus ce qu'il exhalait, nos peurs d'enfants fixées à leurs formes ou l'odeur de ces morts imprégnés dans la chair de la roche.

La caverne du Sud faisait face au Rocher des Impies. Elle avait dû être témoin de ces agonies et de ces putréfactions et en garder des émanations en son fond frais et humide qui conservait une odeur

de pourriture. De près comme de loin, elle nous terrifiait avec son ouverture en forme de loup. Une peur qui continuait, même lorsque nous trouvions le courage de nous faufiler dans son antre avec l'impression qu'une bête féroce allait entrer pour se jeter sur nous. À l'extérieur, nous subissions l'inquiétante angoisse qu'un loup allait jaillir de sa béance. Elle faisait face à notre vignoble, d'où nos visites répétées mais éclairs en raison de la frayeur qu'elle inspirait. C'était en même temps une sorte de revanche sur notre peur. On en sortait plus fier qu'on ne l'avait été à l'entrée.

La caverne du Nord dominait de sa hauteur ce petit monde. Elle était taillée dans une falaise haute et âpre qui formait une terrasse au mont Kê mêl, ce mont nourricier des alentours. Elle s'ouvrait sur la paroi lisse avec majesté. Ceux qui longeaient la falaise et aventuraient un regard à l'intérieur de la caverne discernaient le noir qui lui donnait l'illusion d'être sans fond. À l'intérieur, elle était plus accueillante, avec plus de clarté. Nous étions terrifiés à l'idée de boire ou même de nous approcher de sa source qui nous faisait penser à un dragon tapi dans le fond qui, malgré la clarté ambiante, restait obscur et dont les contours flous entretenaient le mystère. Elle était le repaire des pigeons et des colombes des alentours qui attiraient les serpents et les dragons, nous disait-on. Ils attiraient aussi quelques chasseurs d'occasion qui, peu disposés à aller à la rencontre du vrai gibier, se contentaient de ces volatiles relativement abondants, devenant la

À la source, la nuit

risée des vrais chasseurs qui, eux, n'auraient pas, même en guise de consolation, tiré sur les colombes et les pigeons, considérés proches de l'homme et, à ce titre, respectés et protégés.

La caverne et ses dépendances servaient au repos automnal de nos troupeaux de chèvres qui, vers la fin des vendanges, quittaient leur enclos estival et commençaient une nouvelle année avec de nouveaux bergers ou avec ceux qui accepteraient de rempiler pour un nouveau tour des saisons. La nouvelle année de la bergerie commençait près de cette caverne dont les alentours offraient des abris contre les intempéries de l'automne, partagés entre les deux parties du village et aménagés en étables.

À l'image des sources qui se dispersaient autour du village en trois directions, le cernaient et devenaient repaires de djinns, de dragons, de monstres, grâce aux récits des grands, ces rochers et cavernes encerclaient notre village et devenaient, selon le moment, des repères où se fixaient nos espoirs, des sources où nos peurs prenaient naissance.

Les peurs sont un peu comme le brouillard, les souvenirs aussi. D'un côté, on appréhende d'avancer et de tomber dans l'infini de l'avenir, de l'autre, on craint de reculer et de chuter dans l'illimité des faits et des récits dont le détail peut nous perdre. Je devais souvent me rendre au centre du village où habitaient mes oncles et tantes paternels, où les enfants de mon âge et les jeux étaient plus nombreux. Vivre à l'écart du village ne facilitait pas les

À la source, la nuit

relations et les jeux. Le Rocher Rouge, lieu de rendez-vous des enfants et même des grands, se trouvait au centre du village. Une demi-traversée était plus facile à accomplir qu'une grande traversée ou une échappée vers l'inconnu des arbres et des champs. Et, même si on se sentait un peu étranger, l'aventure était plus facile au centre du village. Alors, de temps à autre, on poussait le pas et plongeait dans le village pour rompre la solitude de la périphérie et échapper à ces face-à-face avec l'inconnu qui nous guettaient près de notre demeure.

Incursions qui longtemps restèrent limitées aux alentours du Rocher Rouge et de l'école. Je ne me risquais pas plus loin dans le village.

Quand je remonte vers ces zones, je n'ai que le souvenir précis d'un demi-trajet qui débutait du milieu du village vers l'extrême ouest. C'était une traversée mission. Je devais transmettre une commission d'un cousin paternel à un cousin maternel, mes aînés de douze et de quinze ans qui avaient une réputation dans la contrebande. Le cousin paternel qui avait habité chez nous près d'un an avec sa jeune épouse venait d'achever la construction de leur maison et d'avoir une fille. Moi, en bon cousin, je me préparais pour l'avenir en leur tournant autour, quand il m'aperçut et me chargea d'un message. Lui aussi me voyait déjà en gendre. Et la confiance qu'il m'accordait en la circonstance était celle d'un beau-père à son gendre, celle d'un presque-père à son presque-fils. Il devait m'initier aux subtilités du métier en commençant par me

À la source, la nuit

confier de petites missions. Moi, c'était sa fille qui m'intéressait, ma promesse au berceau, et cela ne faisait pas de moi un bon messenger, nécessairement. Pour commencer, je n'avais pas compris le message qui devait comporter des arrivées, des départs, des noms de messieurs qui évoquaient le trot du cheval au cours de nuits noires, des noms de villages lointains que je n'arrivais pas à retenir. Ajoutées à cela, la confusion et la peur de la traversée, à l'arrivée, j'avais barbouillé le message et n'avais pas su le transmettre. La réprobation ne s'est pas fait attendre, sans conséquence mais réprobation quand même qui me laisse le goût amer de la chose non accomplie.

Une de ces excursions fut pour le maître d'école qui venait de s'installer au centre du village. C'était la seconde année de son installation.

Auparavant il n'y avait pas d'école, pas de maître au village. Et pas de commerce avec les lettres, de quelque nature qu'elles soient. Les femmes pouvaient ne jamais croiser de chose écrite tout au long de leur vie, sauf quelques inscriptions sur les emballages. Les hommes devaient leur faire face à l'occasion de leur service militaire ou au cours de leurs déplacements en ville, sans parvenir à comprendre comment ces traits en forme de fourmis et d'insectes posés sur un papier pouvaient se lire et faire comprendre ce que quelqu'un voulait dire. Comment à partir de ces noirceurs pouvait-on deviner sons et mots. Mais tout le monde connaissait l'existence du livre où, nous disaient les grands, était consignée l'essence des choses et des êtres sur la terre. Et de ce fait, tout le monde témoignait d'un profond respect pour ce qui était écrit, surtout pour ce qui l'était en alphabet arabe. On en voyait, particulièrement les femmes, embrasser l'emballage des papiers de cigarettes que la contrebande emmenait jusque dans nos contrées et dont les inscriptions étaient en arabe, le porter à leur front en signe de respect pour

le cacher dans un endroit en hauteur, préservé et propre. Quand on leur rappelait que ce n'était qu'un emballage et que ce qui y était inscrit ne concernait même pas les aliments mais les cigarettes, ils (et surtout elles) répondaient que ça risquerait d'être trop tard, si l'on attendait de savoir ce qui était écrit pour respecter ensuite. Et c'est vrai que, dans toute la contrée, on ne pouvait trouver quelqu'un qui puisse déchiffrer une telle inscription. Parce que lire l'arabe ne voulait pas dire le comprendre. On avait appris à lire un texte, un livre, mais pas les textes et les livres et encore moins à les comprendre. Dans la plupart des cas, on avait appris l'alphabet sans apprendre la langue, sans apprendre à écrire. Et même ceux qui arrivaient à lire le texte du livre sacré n'étaient pas au nombre des doigts d'une main.

Mais cette absence de commerce avec les lettres ne débouchait pas sur un désintérêt concernant ce qui était consigné dans les écrits. Chacun essayait d'apprendre par cœur quelques fragments du livre sacré. Fragments qui, de bouche en bouche, quand ceux qui les savaient un peu les apprenaient à ceux qui ne les connaissaient pas, se transfiguraient et prenaient la couleur de nos contrées. Ensuite, chacun se servait de ces versets à l'occasion des prières et des invocations. Ils faisaient appel à leurs versets face à une difficulté soudaine, devant une peur ou une joie, dans la pauvreté et la richesse, dans la famine ou la satiété. Les versets remplaçaient dans les bouches les insultes de colère, les

cris de désespoir ou les bruissements d'espoir et de bonheur.

Les années de meilleures récoltes, il arrivait aux villageois, moyennant quelques rétributions, de faire appel à un lettré ayant suffisamment de connaissances pour diriger les prières du mois du jeûne qu'est le ramadan et leur apporter plus de familiarité avec les choses du Livre. Un de ces maîtres itinérants avait été invité à s'installer au village et il y avait passé trois années avec femme et enfants. C'est lors de ce passage que les enfants du village firent connaissance une première fois avec les lettres d'un alphabet que les grands mâchouillaient tant bien que mal au travers de versets appris par cœur.

Le maître montra le Livre aux enfants qui pour la plupart ne l'avaient jamais vu. Livre conservé dans un étui, lui-même conservé dans un tissu. Il leur dit que le Livre se divisait en sourates, les sourates en versets, les versets en mots. Et les mots étaient constitués de lettres qui constituaient l'alphabet. Il sortit un livret et leur montra la première page. Ils découvrirent des formes distinctes qui l'occupaient. C'était l'alphabet et c'était différent de la page du livre.

Alors, ils se mirent à apprendre l'alphabet dont la première lettre ressemblait à un roseau, la deuxième à une lune naissante, la cinquième à un ventre rebondi avec une tête aplatie au-dessus, la huitième à une mâchoire, la dixième à une corne de chevreau, la douzième à un trident, la quatorzième à une oreille d'agneau, la seizième à un balai à manche, la dix-huitième à une bouche ouverte, la vingtième à

une courbe avec un œil, la vingt-deuxième à une falaise dressée sur son lit avec une tête suspendue dans le vide, la vingt-troisième à un crochet, la vingt-quatrième à un marteau, la vingt-cinquième à un bol de berger, la vingt-huitième à l'écart entre l'index et le majeur. Et la vingt-neuvième était dans toute chose qui ondule. Les lettres qui se ressemblaient étaient différenciées par des points qui se plaçaient au-dessus ou en dessous. Les garçons et quelques filles du village avaient fréquenté cet alphabet pendant les trois années de présence du maître et avaient réussi à passer à la lecture du livre sacré. Ils avaient même fait, avec le maître, le tour des villages alentour récitant, à chacune des haltes, fragments et prières qu'ils avaient appris par cœur pour le faire partager avec ceux du voisinage et donner aux enfants de ces villages l'envie d'en faire autant, sinon plus. Parce qu'il faut provoquer l'envie dans le bien, nous disaient les grands.

Au bout de trois ans, le maître avait dû quitter notre village pour un autre dans la plaine où il avait de vagues liens de parenté et, excepté deux, les enfants avaient peu à peu perdu leurs acquis, oubliant même l'alphabet. La parenthèse s'était fermée et le village était de nouveau resté sans maître ni lettres.

Sept ans plus tard, les choses prirent une tournure plus sérieuse. L'État qui était, jusque-là, lié aux souvenirs des guerres, du service militaire et aux passages de gendarmes, voulut se manifester autrement

À la source, la nuit

et envoya un instituteur dans le village. L'instituteur vint avec sa femme et ses deux enfants avant la construction d'un bâtiment scolaire et installa famille et école dans une maison abandonnée au bas du Rocher Rouge. Il inscrivit les enfants âgés de cinq à douze ans dans la même classe. Il divisa la classe en deux. Un groupe pour le matin, un groupe pour l'après-midi. Les parents descendirent en ville pour commander des costumes pour leurs enfants scolarisés : chemisier noir et pantalon pour les garçons, robe noire pour les filles, col blanc dans les deux cas, simple pour les garçons, brodé pour les filles. Une nouvelle espèce émergea dans le village, une curiosité pour les villageois, pour les petits qui n'étaient pas encore inscrits, comme pour les grands, parce que ce n'était plus de leur âge. Curiosité attire spectateurs. L'école et son maître offraient des raisons supplémentaires pour se rendre plus souvent vers le centre, distinguer à travers les fenêtres, les écoliers assis aux pupitres, récitant, écrivant... devant le maître.

J'avais deux frères inscrits. Le plus âgé avait déjà quitté le village. Il savait lire et écrire l'alphabet arabe comme le latin. Je le voyais très rarement. Il devenait pour moi une légende à lui seul. Mon père, l'un des deux lettrés du village parlant le turc, avait appris l'alphabet auprès d'un villageois qui avait appris à lire et à écrire en turc au cours de son service militaire et avait été accidentellement tué d'une balle pendant une fête de noces sur le toit

en terrasse de la maison de mon grand-père. Mes oncles furent accusés du meurtre. Heureusement, il y eut des témoins et on attrapa l'adolescent, auteur du coup parti par inadvertance. Si mon père était un lettré, mes deux frères fréquentaient l'école et l'aîné savait lire et écrire. Cela me mettait dans une situation propice à l'apprentissage des choses de l'école. J'avais déjà acquis quelques mots de turc. Et, fait rare dans un village kurde, à quatre ans environ, je savais compter en turc jusqu'à cinquante. L'instituteur qui ne parlait pas un mot de kurde, mais avait établi un très beau contact avec le village, ne devait pas rester indifférent à cela.

C'était mon père qui m'avait envoyé. Il m'avait chargé de demander au maître de laisser mon grand frère partir plus tôt. Il m'avait fait répéter plusieurs fois la phrase à dire. J'avais trouvé le maître assis sur une chaise devant la maison qui lui servait d'école. Les écoliers étaient dehors, c'était la récréation. Je m'approchai et lui récitai ma phrase en turc. Il me prit dans ses bras, me caressa les cheveux et me demanda si je voulais venir à l'école l'année suivante. Je lui répondis : oui. Entre-temps, mon père avait abandonné son travail et m'avait suivi, de peur que je ne puisse répéter sa demande. Il sourit en me voyant en train de converser avec le maître. Le maître lui dit que je parlais bien le turc et qu'il fallait que je commence l'école à la rentrée. Mon père fut d'accord. Nous repartîmes avec mon frère qui devait emmener chez le forgeron dans un

village de notre lointain voisinage la lame-couperet avec laquelle mon père traitait le tabac.

L'année suivante, je commençai l'école. Le village n'était pas encore sorti de l'effervescence des vendanges. Tout autour, les feux qui transformaient le jus de raisin en quantité de victuailles pour l'hiver continuaient d'être nourris. Comme chaque année, cinq à sept familles, munies de gros paniers, s'étaient regroupées et avaient achevé le tour des vignobles pour la cueillette. Les bêtes de somme avaient fait des allées et venues entre le village et les vignobles avec les paniers et un enfant sur le dos, profitant des moments d'inattention pour savourer des bouchées de raisin qu'elles avaient rarement à leur portée. Les vendanges étaient les dernières abondances de l'année et chacun voulait les vivre pleinement, bêtes ou hommes. Après, c'était l'approche des froids; elles iraient s'amenuisant. C'était aussi l'époque où les enfants, en grande partie libérés des tâches liées aux champs et aux bétails, deviendraient disponibles pour l'école.

Débuta alors, en compagnie de mes frères, l'ère de mes traversées utilitaires, traversées écolières qui reliaient les deux extrémités du village sans aucune halte, notre maison à l'est et l'école, qui n'était plus au centre du village mais dans son propre bâtiment, à l'ouest.

Dès l'arrivée du maître, la construction d'un bâtiment qui allait servir d'école avait commencé. Une construction venue d'ailleurs. Avec des matériaux dont l'acheminement fut précédé de nuages de

poussière, de bruits assourdissants comme on n'avait jamais entendus et d'énormes engins qui déplaçaient terres et rochers avec une aisance dont on n'aurait pas cru capable le plus féroce des monstres de nos contes ou de nos cauchemars. En effet, pour acheminer les matériaux de construction et ouvrir le village sur le monde de l'école, il fallut d'abord construire une route. L'instituteur avait fait comme les villageois, passant par la gorge étroite de l'ouest pour faire son entrée dans le village. Mais l'école ne pouvait emprunter le même passage. Elle ne pouvait se construire avec les moyens du village. Elle venait de l'extérieur et elle allait laisser les marques de son intrusion. Tant que le maître exerçait dans une maison du village, il en faisait partie et commencerait à partager les mêmes forces et les mêmes fragilités. L'école n'allait pas rester au milieu de ces constructions au risque de se faire envahir par un excès de proximité, il fallait l'extraire du centre et la mettre à l'extérieur du village avec sa masse venue d'ailleurs. Et, pour se déplacer, elle avait besoin d'une route, pas d'un passage.

Après des charges d'explosifs et de bulldozers, le passage a dû s'élargir et laisser passer des véhicules, autrement plus imposants que nos ânes chargés ou pas. Les engins, manœuvrés par des hommes qui nous paraissaient tout aussi bizarres, menèrent la route jusqu'au village. Ils furent suivis de près par les camions qui acheminèrent ce qui était nécessaire pour l'édification du bâtiment scolaire. Et ce fut un amoncellement de sacs de ciment, de pierre,

de bois et aussi d'outils étrangers au village. Le vacarme des machines emplissait tout alentour. Pendant un temps, l'activité favorite des enfants du village fut de courir jusqu'aux sommets des montagnes du sud-ouest dès qu'un véhicule, surtout léger, arrivait au village et d'y attendre son départ pour la regarder rouler en soulevant des traînées de poussière et disparaître sur les routes de la plaine vers la ville au loin.

L'école fut construite et le maître effectua sa troisième rentrée, la première pour moi, dans la nouvelle école, sur le terrain un peu excentré à l'ouest du village.

Nous avons commencé l'année dans une enceinte vierge de tout mobilier. Les extérieurs étaient à peine finis, les intérieurs à peine secs, d'une lourdeur et d'une humidité inconnues à nos maisons. Mais le maître, dans l'attente de l'équipement scolaire, ne se servait des murs que pour l'appel. Nous sortions ensuite à l'ombre d'un arbre pour continuer la journée d'école. Jusqu'à mi-novembre les averses étaient rares, le beau temps perdurait avec de légères dégradations et, jusque-là, on pouvait, sans aucun mal, tenir nos séances dehors. Là, à l'ombre, les nouveaux étaient pris en charge par les anciens qui les aidaient à travailler l'exercice indiqué.

Les premiers jours, j'eus deux élèves qui m'aiderent dans mes apprentissages : une cousine du côté de ma mère et un des frères du contrebandier qui

avait essayé de fuir son ombre. Frère qui, lui-même, était pris pour un simplet et faisait notre joie quand, tout en gardant la cadence, il lançait en direction de son père : « Je ne suis pas fou et je ne veux pas garder les chevreaux » lors de ses courses autour des maisons en fuyant le père qui, son bâton à la main, le poursuivait pour le punir de son refus. Mes deux initiateurs se révélèrent, avec le temps, peu disposés pour les études et abandonnèrent l'école sans certificat, sans avoir dépassé le seuil du déchiffrage. Bien plus tard, quand je leur rappelais qu'ils avaient été mes tuteurs et que c'était avec eux que j'avais appris mes premières lettres, ils se refusaient le souvenir de ces séances, me disant que je me moquais d'eux maintenant que je savais lire et écrire, et qu'ils n'auraient jamais pu m'apprendre quoi que ce soit, vu qu'ils n'avaient rien appris. Ils avaient appris l'alphabet et m'aidaient à reconnaître les lettres.

Et, à l'ombre d'un de ces arbres, je commençai, sous la surveillance de mes deux tuteurs comme deux anges, à emplir de petits cailloux les premières lettres tracées au sol par le maître. Lettres qui, dans le même mouvement, par cette même tracée, me liaient à la terre, à l'arbre, à son ombre et au vacarme, aux engins, à la source du vacarme qui les avait précédées.

Lettres que je ne finis pas de visiter, de l'ombre de ces arbres aux artères qui peuplent mon présent, bouche pleine de cailloux, doigts mêlés à la pous-

À la source, la nuit

sière. Traces que je remplis de lettres avec le loup, la lune, la chèvre, sous des cieux changeants, en passant d'une langue à l'autre, d'un alphabet à l'autre, comme on changerait de monture en cours de route, pour remonter la nuit, à la source.

Cet ouvrage a été imprimé par



FIRMIN DIDOT

GROUPE CPI

Mesnil-sur-l'Estrée

*pour le compte des Éditions Robert Laffont
24, avenue Marceau, 75008 Paris
en janvier 2004*

Composition : Interligne, Liège (Belgique)

Imprimé en France

Dépôt légal : février 2004

N° d'édition : 44505/01 – N° d'impression : 66925